

£13.⁰⁰

Près des Névés et des Glaciers

DU MÊME AUTEUR

THÉÂTRE

Véronica, *drame en quatre actes.*

Pour paraître prochainement :

Essai de critique :

Emile Javelle, *son œuvre et sa pensée.*

En préparation :

Le brouillard sur la cime (*poésies*).

Au bivouac (*récits de la montagne*).

Les Dents du Midi : leur histoire, leur poésie.

CHARLES GOS

Près des Névés et des Glaciers

Impressions Alpestres

Ouvrage illustré de douze dessins à la plume

par

ALBERT GOS

Préface de GUIDO REY



PARIS

LIBRAIRIE FISCHBACHER

(SOCIÉTÉ ANONYME)

33, RUE DE SEINE, 33

1912


Tous droits réservés

A LA MÉMOIRE

D'ÉMILE JAVELLE

*qui a tant aimé la Montagne, je dédie ces simples
impressions.*

CH. G.



Digitized by the Internet Archive
in 2022 with funding from
Kahle/Austin Foundation

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

Les **Impressions** réunies en ce petit recueil, sont celles que la Montagne suscita à mon adolescence.

Je me suis longtemps refusé à leur publication en librairie — quoique les lecteurs de la *Gazette de Lausanne*, de *l'Éclair*, de *l'Écho des Alpes* et de la *Montagne*, en connaissent déjà quelques morceaux — ne voulant pas donner au public, un livre composé de pièces aussi disparates, à la critique, une œuvre aussi anodine. Et si pourtant ce livre paraît, c'est que j'y ai été poussé par le désir d'exhumer du passé, de « faire revivre un instant » si bref soit-il, dans la pensée de ceux qui aiment la Montagne ou qui l'aimeront, le nom d'Émile Javelle, son premier poète.

J'ai toujours admiré ce doux rêveur, ce grand et noble artiste — trop méconnu, à mon avis — et comme tant d'autres jeunes gens, à l'heure où l'âme s'ouvre palpitante aux beautés de la nature,

j'ai subi irrésistiblement le charme délicat et l'âpre puissance de ses descriptions de là-haut.

La littérature alpine est pauvre. Existe-t-elle seulement ? De bons écrivains ont cependant consacré des œuvres entières à la Montagne, et s'ils n'ont point formé une littérature alpine — ce qui semblerait paradoxal, pas plus qu'il n'existe une littérature maritime — ils ont créé, du moins, comme un mouvement littéraire — en dehors de l'étude scientifique — dont l'action se porte de nos jours, dans la poésie, le roman et le théâtre. Et cela ne veut pas dire que les grandes traditions d'art aient été négligées.

Près des Névés et des Glaciers n'a pourtant pas ces prétentions-là, je voudrais simplement que le lecteur y retrouvât un peu de la poésie de la vallée, des rocs et des neiges, et qu'elle soit assez fraîche pour embellir des souvenirs sereins...

CH. G.

Clarens, ce 20 décembre 1911.

PRÉFACE

A Charles Gos

Vous souvient-il, mon jeune ami, d'une poignée de main très cordiale que vous donna un ancien alpiniste, au Montanvert, il y a quelques années — c'était en 1905 — par une radieuse journée de l'été alpin ?

Vous veniez de faire l'ascension du Grépon, et de cette hardie entreprise, accomplie sans guide, dans des conditions particulièrement dramatiques, il vit les traces sur vos habits déchirés aux pointes du granit, il lut l'émotion dans vos yeux qui avaient regardé en face le danger, et qui étaient pleins de joie.

Il vous était inconnu alors, comme vous le lui étiez, mais il ne sut résister au désir de vous témoigner l'admiration que votre vaillante jeunesse allumait dans son âme éprouvée aux luttes des Alpes. Vous l'accueillîtes comme un camarade ; la cor-

dialité qui unit en une même entente fraternelle tous les amants de la Montagne, à quelque peuple qu'ils appartiennent, établit tout naturellement entre vous et lui une sympathie profonde et durable.

Depuis, il a suivi de loin, mais avec amour, vos escalades dans les monts, votre ascension dans la vie ; il a lu vos premières pages dans lesquelles vous disiez sincèrement vos sensations de montagnard épris de l'Alpe, sa patrie ; il les a aimées, car elles étaient pleines de la poésie alpestre, rude et simple, telle que la connaissent seulement ceux-là qui ont rêvé parmi les hautes prairies aux limites des neiges, ou bivouaqué sur les roches solitaires, tout près du sommet, en face du glacier immense.

Aujourd'hui, devant ces pages que vous venez de recueillir en volume, avec d'autres semblables ajoutées par la suite, il retrouve dans toute sa fraîcheur, le premier sentiment de sympathie éclos en ce jour lointain, au pied du Grépon, et il voudrait être auprès de vous pour renouveler l'étreinte chaleureuse accueillant votre victoire.

Car votre petit livre, de même qu'une grande ascension alpine, est un acte d'amour vers la beauté de la Montagne ; il est fait de vos désirs les plus purs, de vos efforts les plus passionnés, de vos

joies et de vos souffrances ; c'est le produit d'une longue intimité avec l'esprit des hauts sommets ; c'est enfin le fruit d'une jeunesse nourrie d'idéal, au cœur même des Alpes, au milieu d'une famille où le culte de l'Art, dans toutes ses formes les plus nobles, paraît être ordonné à un seul et même but : l'exaltation de la Montagne.

J'ai devant les yeux, en ce moment — image familière et chère comme le portrait d'un ami — un Mont Cervin peint par votre père ; un tableau-tin contenant un mont colossal et qui rend toute la beauté de la plus belle des cimes. J'en reconnais chaque trait : voici l'arête de Furggen pour laquelle j'ai souffert pendant des années et où j'ai touché une défaite qui, à cette heure, m'est plus chère qu'une victoire ; voici votre arête de Zmutt, qui monte d'un bond jusqu'au sommet sublime.

C'est un Cervin austère et puissant que celui qu'Albert Gos a peint pour moi, dans cette toile, et il me paraît qu'une communion profonde existe entre cette vision et vos pages émues.

Dans votre livre aussi, le Mont Cervin surgit au fond du paysage et semble présider aux destinées des hommes, qui vivent à ses pieds, hommes humbles et obscurs dont vous racontez la simple histoire. Il se dresse très haut, mystérieux et lointain,

et pourtant, présent partout, comme un Dieu, vers lequel les hommes lèvent leur regard craintif, en attendant de lui la richesse ou la misère, le trouble ou la joie. Car c'est Lui qui leur prédit — depuis le commencement des siècles — le bon ou le mauvais temps par les nuages qui tourbillonnent autour de sa tête ; c'est Lui qui leur annonce les saisons par la couleur de sa robe et les traits de ses faces ; car il change d'aspect selon l'âge de l'année : vieillit d'un seul coup et devient blanc de glace à l'approche de l'hiver, pour rajeunir encore et éternellement, aux rayons du printemps ami. C'est encore Lui qui marque — horloge primordiale — à chaque génération, les heures de la vie, le travail et le repos, par son ombre solennelle projetée au loin...

Ils acceptent sa Loi, ces hommes humbles et obscurs ; ils l'adorent — le Mont — dans sa sérénité, ils le craignent dans ses terribles colères.

Mais voilà que d'autres hommes audacieux s'élancent contre le colosse, engagent avec lui une lutte ardente, grimpent lentement le long de ses flancs, jusqu'à ses épaules puissantes, et, parvenus enfin sur le faite d'un effort suprême, ils posent leurs pieds vainqueurs sur sa tête orgueilleuse et crient aux cieux leur victoire ! Dans la morne solitude, personne ne les entend, mais leur cri est

joyeux parce qu'ils viennent d'obtenir *une victoire sur eux-mêmes*.

Combien plus noble, plus humain est ce cri, que la prière résignée et douce des autres, qui acceptent la vie sans lutte et sans idéal !

Là-haut, où les vents passent avec violence, où la lumière est intense, l'air éthéré, l'homme se sent meilleur et plus fort ; loin des bassesses et des vulgarités, il ne sent pas le poids de la prosaïque existence. Il a choisi une vie exceptionnelle d'énergie et de volonté qui l'a conduit, à travers les difficultés, à la conquête d'un bel idéal.

Voilà, si je ne me trompe, cher ami, la pensée morale contenue dans votre œuvre, voilà ce que me signifient vos pages, et ce que vous avez appris, vous-même, de la montagne.

Je vous remercie, car j'ai entendu, encore une fois, en vous lisant, cet appel mystérieux d'une vie jeune, saine et libre qui tant de fois me vint de mes Alpes bien-aimées.

J'ai cru revivre un instant mes heures les plus ferventes... ; mais, hélas ! mon pèlerinage touche à son terme, le vôtre n'est qu'à son début ; j'ai les souvenirs, vous avez l'espérance : dans le matin clair et frais, vous vous acheminez en chantant, vers un but très élevé. La route est pénible, les rochers blessants, le glacier plein de traîtrises,

mais l'horizon devient plus vaste à mesure que vous montez, et le sommet sourit déjà dans la brume, plein de promesses...

Le voyage est long mais il est si beau !

Bon voyage, mon ami.

GUIDO REY.

Turin, 4 mai 1912.

IMPRESSIONS



Le cairn du Tour-Noir.

PRÈS DES NÉVÉS et des GLACIERS

IN MEMORIAM

Hommes, mes frères ! qui viendrez ici, moi aussi, âme vivante et aimante, j'ai vu un moment ce que vous voyez ; moi aussi, j'ai palpité d'émotion en en contemplant la mystérieuse beauté. . . Oh ! pendant que vous êtes à la lumière, prononcez mon nom ; faites-moi revivre un instant dans votre pensée ! Rochers, vous qui existerez si longtemps, laissez durer le plus possible ce souvenir de moi !

EMILE JAVELLE (Première ascension
du Tour Noir).

Nous étions sur la cime, accotés au cairn du Tour Noir, le cairn qu'Il avait édifié.

Nous étions deux, adolescents et forts.

Une heure ava't coulé, et une autre heure encore.

Tout était silence.

Silencieux les couloirs aux glaces verdâtres.

Silencieux les rocs gris aux parois lisses.

Silencieux les gouffres béants et froids.

Silencieux les glaciers livides étalés.

Silencieux le déroulement tumultueux des neiges et des pics, à l'infini.

A l'infini... à l'encontre du ciel...

Tout était silence...,
silence et solennité...

Nous écoutions... Le sentant près de nous, penché sur nos âmes juvéniles, lisant notre extase qui fut sienne.

Nous contemplions... Le sentant près de nous, uni à notre ravissement qui fut sien.

Et nous nous étions tus, pour ne point L'effa-roucher.

Une vague crépusculaire tissée de lueurs fanées tombées de l'horizon par où s'éteignait le couchant ondulait jusqu'à nous, rosissant le sommet.

Et comme une deuxième heure allait éclore, nous fûmes debout.

Face à l'autre horizon par où s'incurvait la nuit, nous descendîmes. Or nous vîmes ceci : le cairn noir, serti de purpurines clartés. On eût dit un primitif autel élevé à la gloire de la Montagne, autel édifié par Lui avec les cailloux du Tour Noir. Son autel.

Alors, nous deux, adolescents et naïfs, nous prononçâmes, nous criâmes Son nom.

Eternellement mornes et figés,
tels Il les avait connus,
tels Il les avait admirés,
tels Il les avait aimés,

les rochers gris, les rochers fauves, les rochers rouges, se secouèrent et répétèrent Son nom :... Javelle !...

Par où montait la nuit, nous descendîmes, silencieux.

HYMNE A LA MONTAGNE

O Montagne ! Cime de roc et de glace au galbe émouvant, ciselée ainsi qu'un camée par l'éternel Artisan ! Tu as la puissance de la masse et la grâce délicate des lignes. L'infinie grandeur du rythme t'a érigée pareille à une cathédrale prodigieuse au style inconnu... Temple de la vie et de la mort où susurre la symphonie du Silence...

La gloire du soleil illumine tes flèches de granit élancées vers le ciel. Les feux de l'aube et la pourpre des couchants magnifient tes neiges immaculées.

Et quand l'astre nocturne argente tes glaciers allongés dans les vallées, la voix des eaux — ta voix, ô Montagne — chante en portant vers les plaines, l'élément qui fera germer la semence !

L'aile des siècles passe sur ton front. Tu demeures hautaine et immanente, durant qu'à tes pieds déferle la houle humaine qui passe et qui meurt !..

POUR LES MORTS

Comme il a plu dans la journée et que le ciel est resté gris, le soir est venu plus tôt que de coutume. Des montagnards passaient, se dirigeant du côté de l'église. A tout hasard, je les ai suivis. En route, d'autres nous ont rejoints. Et nous fûmes bien une vingtaine à gravir les quelques marches de pierre de l'escalier du cimetière. En même temps que nous, le vicaire et un enfant de chœur arrivaient en sens inverse. Nous nous mêlâmes au petit groupe immobile de femmes, d'hommes et d'enfants, arrêtés devant les tombes, au bord de la première rangée de tombes. Entre elles et nous, il y avait le vicaire et l'enfant de chœur. Alors nous nous agenouillâmes.

Un peu de lumière flottait encore. Au-dessus des glaciers, les arêtes des montagnes se dessinaient, quoique confuses. Mais la pluie se remit à tomber, éteignant lentement les dernières lueurs. Tragique, le grand Christ, en sentinelle au coin de l'église, découpé sur l'horizon fumeux, semblait menacer la nuit...

La voix nasillarde du prêtre s'éleva. Il disait une prière liturgique pour les morts, d'un ton égal, monotone, soutenu par les répons des montagnards. Sa noire silhouette, plus noire que la nuit, se dressait symbolique et mystérieuse, en tête du troupeau humain prosterné. Il regardait les morts. Il était le trait d'union entre les défunts et les vivants...

J'étais en arrière, accoté au mur d'enceinte. Des odeurs d'encens, se mêlaient au clapotis de la pluie, aux parfums des œillets mouillés des tombes. Et sur la pluie et ces parfums, le murmure des lèvres errait comme une plainte. Une plainte pour les pauvres morts, là, sous la terre, étendus contre leur petite église ! Une plainte pour ces valeureux qui périrent là-haut, et qui sont étendus, fracassés et hideux, là tout près, dans leur grand berceau de bois, sous la terre ! Une plainte... une prière pour le repos de l'âme de ceux que l'abîme et le glacier n'ont jamais rendus...

La ferveur mystique qui frissonnait dans tous ces cœurs d'humbles, agenouillés, m'envahissait. Je me retirai.

Loin, sur le chemin, j'entendais encore bourdonner le *de profundis* dans la pluie...

Mon Dieu ! Sois avec les pauvres morts ! Sois aussi avec les pauvres vivants !...

AU CHALET

Le soir monte du vallon, lentement, comme une fumée, et rampe aux flancs de la montagne.

Sur l'horizon demeuré clair, une croix dresse sa silhouette amenuisée. Un petit Christ de douleur y saigne. Sa douleur protège le chalet de l'avalanche et de l'ouragan. Les bergers se signent en passant.

Le troupeau vient de rentrer dans l'enclos bordé de pierres sèches, devant le chalet. Les vaches se reposent, lassées d'avoir brouté, de l'aurore au couchant, sur le grand pâturage tout parfumé de ses fleurs grillées de soleil. L'heure de traire approche. Les vaches attendent. Les unes sont debout, le regard fixe, voilé de douceur. Les autres sont couchées sur le côté, les jambes allongées, le ventre débordant, la mamelle écrasée. Elles somnolent, les yeux clos ou mi-clos sous la frange ombrée des longs cils. Toutes ruminent d'un mouvement lent et machinal. De la bave tremblote aux mufles roses.

Soudain des yodlées retentissent. Voici les pâtres.

Les bonnes grosses têtes se tendent, mendiant la friandise : le sel. Et durant que les vaches suçotent avec un bruit mouillé, les pâtres accroupis font gicler le lait fumant, d'une blancheur de neige, dans les seillots de bois. On entend les jets de lait écumer au rythme des mains au travail.

Le soir qui monte du vallon paraît s'unir au voile violet qui descend du ciel. Le sifflet strident des marmottes déchire la paix du pâturage et salue la disparition du soleil.

Là-bas, il est un vieux berger sur le sentier du chalet. Il avance lentement. Son corps est haut, un peu voûté par l'âge. C'est lui le maître-fruitier, le maître du pâturage, du bétail, du chalet et des pâtres. Et voici que, devant la croix, une lueur dorée reflétée on ne sait d'où, auréole sa large barbe blanche et ses cheveux blancs... Vision fugitive !...

La fumée bleuâtre, déroulée comme une écharpe, se balance sur le toit du chalet au gré des brises nocturnes.

Les vaches quittent l'enclos, une à une, d'un pas calme et digne. Des meuglements de basse s'élèvent du troupeau, prolongés par le son creux des *toupins*. Et les cloches argentines emplissent de joie la mélancolie du crépuscule.

Le Christ écoute...



A 905

Première neige.

PREMIÈRE NEIGE

Les clameurs du vent n'avaient cessé toute la nuit. Des clameurs tumultueuses, agressives. Un vent glacial qui collait des giboulées de flocons contre les chalets. Les vieux arbres ébouriffés gémissaient. Il y avait dans ces voix de la nature, l'accent sourd d'une révolte. L'hiver jetait, par surprise, le premier pan de son linceul.

Ma solitude au chalet me faisait peur, ce soir-là. Il m'eût été difficile de dire pourquoi. Ne pouvant lire en paix, et pour échapper au raisonnement qui aurait tué ma peur puérile et sa poésie, j'avais quitté le coin de l'âtre pour appuyer mon front aux petites vitres et regarder tomber la neige. La première neige !

A vrai dire, on l'attendait au village. Depuis trois jours, le sommet acéré dominant la vallée était empanaché d'un nuage opaque. Or, tout le monde sait que cela signifie la pluie en été, la neige en automne. On était à l'arrière-automne.

Au matin, la lumière terne en repoussant les

ténèbres filtra du ciel sur la terre blanche. La terre froide et morne.

Seules, les fleurettes au bord des sentiers se réjouirent. Pourquoi les fleurs s'attristeraient-elles de la neige, quand elles la voient pour la première fois ? La première fois qui est aussi la dernière ! Ne peut-elle pas être une amie lointaine qui les baise en passant ?

La neige est si douce, si pure, si blanche !...

En vérité, les fleurs aiment la première neige. Mais les pauvrettes ne savent pas que ce baiser, c'est la Mort qui le leur donne.

LUMIÈRE

Les ondes lumineuses de l'aube se mêlèrent à la clarté froide, incolore, de l'espace...

L'astre déborda l'horizon...

L'une après l'autre, les cimes s'embrasèrent.

Les glaces furent inondées de lueurs rouges, dardées.

Et la lumière baignant la montagne, descendit lentement au long des névés...

Elle éveilla les rocs postés sur les arêtes, étincela sur le granit des tours et des flèches, les faisant flamber ainsi que d'immenses cierges, aux flammes immobiles et droites, éternellement... Elle fouilla les abîmes, pourchassa la nuit hors des fissures et des couloirs... illumina les croupes neigeuses. Elle s'étala sur les glaciers, s'élargit, menaçant l'ombre bleue des séracs et des crevasse... Et tôt après, effleurant les éboulis et les moraines, elle chatoya sur les pâturages.

Alors, d'un grand coup, elle baisa la vallée...

Et ce fut comme un frisson de vie dans les veines de la nature.

Les forêts et les champs connurent la joie du jour virginal... Puis les rayons obliques heurtèrent aux chalets noirs. Les petites vitres miroitèrent. La façade blanche de l'église éclata, très crue... Les hommes songèrent au travail... Et la Lumière poursuivant son effort se répandit sur les plaines...

A l'inertie apparente de la matière brutale succédait la Vie...

La nature chantait !...



Adagio doloroso.

ADAGIO DOLOROSO

Très lentement, le soir tombe...

Au bord du pâturage, un crucifix. Et le Christ tordu regarde la vallée bleue.

Très lentement, le soir tombe, un soir d'automne, sévère...

L'or des gazons s'emplit de teintes grises. Les feuillages roux des bruyères ont l'air d'étranges fleurs noires.

La rumeur des choses fatiguées bourdonne, infinie, plus sonore de temps en temps, par le sanglot d'un torrent, au loin. Des mélèzes bruissent.

Crispé sur le bois, le Christ songe...

Au torse des cimes, et plus haut encore, au faite des monts, le soir et le crépuscule s'unissent. Un grand ciel d'améthyste sur lequel les croupes de neige surgissent, illuminées par la pourpre du couchant. A l'horizon les lueurs palpitent. Et la grisaille qui monte, assombrit les roches. Les glaciers livides se sont tus. Des bouffées de silence passent, tombent et s'immobilisent. Dans l'ombre la montagne s'alourdit.

Hideux et tordu, le Christ songe...

Toute la journée il a songé.

Au prélude de la nuit, une tristesse troublante le pénètre, une angoisse indicible le torture. Il a plongé son regard morne dans le couchant. Et le rayon l'a éclaboussé de rosée sanglante, avivant les gouttelettes de la couronne d'épines.

Puis, l'horizon s'est apaisé.

Il a vu s'éteindre les longues clartés crépusculaires, et quand le froid nocturne l'a baisé au corps, il a frémi. Alors, doucement, son âme s'est mise à pleurer.

Sur le crucifix penché au bord du pâturage muet et désert, dans le soir d'automne et dans le silence de l'Alpe, l'âme du Christ pleure...

La divination des choses mauvaises de l'humanité s'est glissée au cœur du Crucifié. Et la brise qui souffle, venant des plaines, là-bas, étendues, rases, semble chasser devant elle les douleurs et les lamentations des peuples !... Gémit la montagne !...

Et la brise tourne, et encercle la croix de sa danse infernale...

Tordu sur le mélèze ancien, le Christ a peur. Le grondement des hommes dans l'affliction l'étouffe, l'opprime...

Au ciel obscur, les étoiles... la neige bleue sur
les crêtes... partout l'immensité... l'espace...

*
* *

Très lentement le soir était tombé, buvant des
larmes aux joues creuses du Christ.

Avec lenteur le soir était tombé.

Puis la nuit.

SOUVENIRS DE LA SAINT-JEAN

La course avait été rude.

Muets, l'esprit rêveur, nous allions d'un pas lent.

Le sentier qui descend aux *mayens*, quitte en un certain point la forêt de mélèzes, traverse le ruisseau, escalade le bord du ravin, et de là se perd dans le pâturage. En cette alpe sauvage se serrent quelques chalets. Ils sont ridés et vieillots. Et durant les heures chaudes de l'après-midi leur patine de bronze brille. Au-dessus du groupe, perchée sur un roc, est une croix. La croix est ancienne. L'un de ses bras penche, brisé presque par la fuite des ans.

Ce petit monde à part domine une grande vallée. Tout au fond, il y a le filet clair d'un torrent. Par places, des villages, des grappes de *mazots* noirs autour de l'église toute blanche.

Aucun bruit humain ne peut monter jusqu'à ce coin reculé.

Dès la floraison des premières soldanelles au bord des névés, les chétives habitations reprennent



Souvenirs de la Saint-Jean.

vie. Sous le soleil de mai, un gai vacarme de sonnaillles, de meuglements et de cris d'enfants résonne par les prairies, engourdies encore de la longue nuit hivernale.

*
* *

La nuit était venue, douce infiniment, lentement, sans que l'on y prît garde. De longs frissons odorants la faisaient tressaillir.

Ayant traversé le torrent, nous nous arrêtâmes soudain. A quelque cent mètres, un brasier crépitait et lançait des gerbes d'étincelles. En rond, autour, des hommes, des femmes et des enfants. Et toutes ces formes humaines, ramassées, étaient éclairées par l'éclat des flammes. On percevait les silhouettes trapues des chalets, sorties de l'ombre, au-dessus.

Le spectacle était si simple et si beau que nous restions là, immobiles, appuyés à nos piolets, en une silencieuse extase. Harmonie de la paix sereine du soir sur la montagne !

Nous nous approchâmes. La réception fut cordiale. Un vacher, âgé déjà, la pipe à la bouche, nous pria de prendre place à ses côtés, sur le gazon. Tandis que nous nous déchargions du sac et de la corde, il délibéra avec un gamin qui revint peu après, nous apporter du lait et du pain bis.

— C'est pour vous souhaiter la Saint-Jean, nous dit le vieux ; le temps est favorable. L'alpage sera bon tout l'été.

Il se tut et se reprit à fumer. Désormais nous faisons partie de cette grande famille de montagnards. Notre présence n'étonnait plus.

Mon camarade s'étant assoupi, je me retirai un peu à l'écart, afin de savourer ces rares instants.

Étendu sur le dos, je me pris à rêver.

L'herbe était humide. Des bouffées de fumée, fleurant le sapin jeune, roulaient à ras terre. Le bois pétillait. Des rires d'enfants s'élevaient.

Toutes les étoiles étaient allumées. On eût dit une immense fête de la Saint-Jean là-haut, à la voûte céleste...

Ma pensée se portait vers Javelle.

Il me semblait que sa grande âme purifiée passait sur la montagne. Ces moments-là, il les eût goûtés. Il se serait assis parmi nous et comme nous, aurait joui de l'intime quiétude. Puis sa voix se serait élevée, exaltant l'amour de la montagne, le glorifiant !...

Et mon esprit vagabondait. J'oubliais le feu, la Saint-Jean et le vacher, lorsque de légers piétinements me sortirent de ma rêverie. C'était un cabri blanc, tout blanc, avec un drôle de petit museau rose qui mordillait ma poche, flairant une croûte

de pain. Fut-ce la friandise — les cabris ne sont pas exigeants ! — ou mes caresses, qui suggérèrent à la charmante bête l'idée de terminer la veillée la tête sur mes genoux, son corps allongé contre moi ? je me plais à croire que ce furent les deux.

... Le feu se mourait. Sur un monceau de braises, la dernière branche se consumait. Les montagnards avaient regagné les chalets. Pas tous cependant. Le vieux berger était encore assis à la même place, les yeux regardant sans voir, la pipe éteinte. Il songeait ! Il songeait à des Saint-Jean longtemps en arrière, à d'autres moins effacées, à celles qui vont venir...

Se croyant complètement isolé, il se leva et se dirigea, tranquille, à quelques mètres en amont du feu. En cet endroit, un bec de rocher s'avance au-dessus du précipice et le surplombe.

La lueur d'une flammèche me permit de mieux l'entrevoir.

Sa stature redressée était haute, le front large. Il contemplait longuement la vallée, sa vallée à lui, ce bout de pays, son pays d'où il n'était jamais sorti. Son regard errait comme celui d'un maître, du ciel à la terre, caressant les croupes sombres des monts endormis, les taches des glaciers, au loin. Et brusquement, la nuit paisible fut déchirée

par une yodlée, sonore et puissante... Le cri d'un homme libre...

Un bruit de pas s'amortissait sur le pré. Le vieux pâtre rentrait.

Je me trouvais seul sur le pâturage, et je sentais sur mes mains l'haleine tiède du cabri qui dormait.

PAR LA PLUIE

Hier, le ciel était bleu, le soleil resplendissait.
Hier, nous avons touché la cime de glace.

Aujourd'hui, le ciel est gris et bas, sans soleil.
Aujourd'hui nous descendons vers la vallée.

Le matin mélancolique berce nos pensées. Il pleut. Le brouillard se carde aux déchirures des arêtes. C'est plutôt de la bruine que de la pluie. Une mousseline humide qui se froisse avec un bruit léger en tombant. Au bord du sentier, les touffes de gazon s'humectent comme des éponges. Du gazon rude et jaune ; du vrai poil de marmottes. A chaque herbe perle une goutte d'eau. L'herbe s'incline. L'eau glisse. Elle brille.

Une perdrix prend son vol derrière un roc. Elle pousse un cri.

Après un escarpement de la pente, l'harmonie lointaine des cloches d'un troupeau que l'on ne saurait voir dans la brume, monte doucement jusqu'à nous. Vagues sonorités, où se mêle la plainte du torrent, et sur lesquelles s'étend ce perpétuel bruissement de mousseline froissée que fait la pluie

sur le pâturage et les pierres. Pas de vent. Un murmure confus, égal.

De hauts rochers gris, suintant l'eau et la tristesse balbutient ces voix de la montagne.

Le brouillard s'éclaircit. Le vacarme des sonnaïlles grandit. Les formes des vaches apparaissent lourdes, ténues. Taches claires, taches noires. Des beuglements prolongés.

Et soudain, se profile dans la grisaille, campée sur l'arête gazonnée, la silhouette antique d'un pâtre...

L'AUTOMNE QUI MEURT

Le soir, dans les grands arbres, erre l'haleine du vent. On dirait une plainte qui fuit... l'automne qui meurt...

La campagne rêve. Tout est calme, empreint de mélancolie. Les chemins sont vides et déserts, les champs abandonnés. La contrée paraît morte et épuisée des moissons dernières.

Un soleil doux caresse la plaine, étendue, la plaine sous la finesse bleue du firmament.

Les troncs décharnés redressent leurs maigres branches aux apparences frileuses. Un toit de ferme brille soudain. Quelques peupliers se silhouettent à travers la brume.

Du coin d'une futaie, s'élève la fumée d'un feu. Elle se marie aux vapeurs du matin.

La première neige blanchit les montagnes. La verdure des pâturages en est atténuée. Une poussière neigeuse scintille sur les rameaux des sapins. Les taillis et les plantes des éboulis attendent le gel.

Les nuages, en passant, rasant les crêtes, mais

l'aiglon les entraîne en sa course vagabonde. Et la route s'allonge, bordée d'un bois mouillé que l'orage de la veille a furieusement battu. Une odeur âcre s'en exhale, celle de la pluie sur les feuilles et l'humus. De rares fleurettes végètent, se rattachant à la vie avec toute l'énergie de leur petite âme. Des essaims de feuilles mortes, jaunes et dorées, violettes et rouges, les unes tendres et claires, les autres ardentes et foncées, jonchent le sol.

Le soleil luit dans les flaques, aux ornières du chemin. Un tourbillon soulève une ronde de feuilles, puis les laisse s'affaler. Elles s'éparpillent dans un champ. Un corbeau s'envole, croasse et file vers les bois. La campagne déserte s'abandonne dans le silence.

Cependant quelqu'un marche sur la route. Un pas solide et cadencé. Un paysan ? Non pas ; un chemineau. Il avance. Nous nous rapprochons et nos yeux se croisent. Sur nous, le corbeau croassant, vole en circuits.

Le sentier longe une rivière. De blonds roseaux frémissent. La brise y bruit mollement. L'eau noire glisse, glougloutante... L'instant est triste. A l'horizon lumineux, des rais flamboient. L'angelus tinte dans le soir.

Voici le village avec son église. Sur la place, une

croix. Les feux s'allument dans les âtres noirs.

Le lierre tapisse le vieux clocher. Une pénombre mystique emplit la nef. Par les vitraux, les dernières lueurs du jour pénètrent, opaques et colorées. Elles colorent l'autel et un bénitier. Dans un coin, un murmure. Une femme prie. Et son *Ave*, entrecoupé de sanglots, monte sous la voûte ténébreuse, telle une plainte pour un mort...

Tumultueux, le vent s'est levé et gémit dans la plaine... c'est un long chant qui fuit... c'est l'automne qui meurt...

LE SEMEUR

Les rayons du soleil traînent sur la montagne.

Ils dorent indifféremment les rocs et les neiges, les forêts et les pâturages. Cependant, au bord du précipice, un bout de terre aride fait une tache ocre ; derrière ce champ, la paroi immense semble escalader le ciel.

Sur les larges vires l'herbe tendre du printemps ondule. De mauvaises plantes croissent par-ci, par-là, sur le bout de terre aride.

Sa vie stérile s'écoule dans l'inutilité d'être.

*
* *

Un homme vient.

La montagne est déserte.

Et l'homme s'arrête.

Les buées matinales ondulent au fond des courbes des vallées.

Bien haut, un oiseau plane...

De toutes parts, l'eau recommence de circuler.
Les roches noires s'humectent.



Debout, redressant le corps, l'homme ôte sa blouse. Ses mouvements sont lents.

Les manches troussées, la poitrine nue, une besace aux flancs, il avance, lançant par poignées la graine de gazon... Et dans la magnificence divine de la montagne, dans le silence serein, le semeur, le torse penché, scandant le pas, fait son geste sacré. Il va, fécondant la matière, unissant les principes créateurs en le mystère de leurs noces éternelles...

Il va, superbe en son inconscience, la tête baissée, le regard au sol. Et sa main puise sans cesse, et la graine s'éparpille. Et la terre-mère palpite d'une mystérieuse volupté.

Être infime sur la montagne immense !...

Le montagnard, en sa solennelle attitude, barre chaque fois de son bras tendu, un bout de l'horizon, où sont les glaciers, les rocs millénaires. Péniblement, il monte et descend, remonte et redescend. Placide, sans joie ni tristesse, il poursuit son labeur.

L'air s'engouffre et gonfle sa chemise. Sa peau

s'est noircie au contact du sol et de la lumière. Son front sillonné est terreux.

*
* *

Immobile, le semeur contemple le champ aride qui demain sera vert.

Il sent confusément en son âme simple qu'il a accompli quelque chose de grave et de beau. Il ne s'analyse point.

Son acte est terminé.

Avec la même lenteur, toujours silencieux, l'homme remet sa blouse.

Il part et disparaît.

*
* *

Très doucement le vent se lève, consacrant[¶] par son humidité la matière ensemencée.

Le soleil traîne sur la montagne.

L'oiseau qui planait file vers l'horizon.

LE SOIR, LE TRAVAIL ET LE SILENCE

TRYPTIQUE

Le Soir

Le Soir rôde sur les plaines.

L'ayant connu, les villes ont apaisé leurs fièvres anxieuses.

Il a courbé les fumées des toits, déroulé ses brumes sur les canaux rêveurs, éteint les hauts fourneaux, et il a contemplé la foule grouillante des travailleurs désertant l'usine et l'atelier.

Et le Soir, las des cités et des misères, rôde sur les campagnes.

Dans les flots nonchalants des fleuves qui coulent éternellement semblables, calmes et lents, le Soir s'est miré. Et les fleuves, mêlant les vespérales clartés aux ondes, ont fait connaître aux champs, aux bois et aux villages : voici le Soir. L'ayant connu, les villages ont allumé leurs feux et les vieux clochers gris ont dit la prière de l'Angélus. Les forêts assombries ont frissonné sous les caresses du vent plus frais.

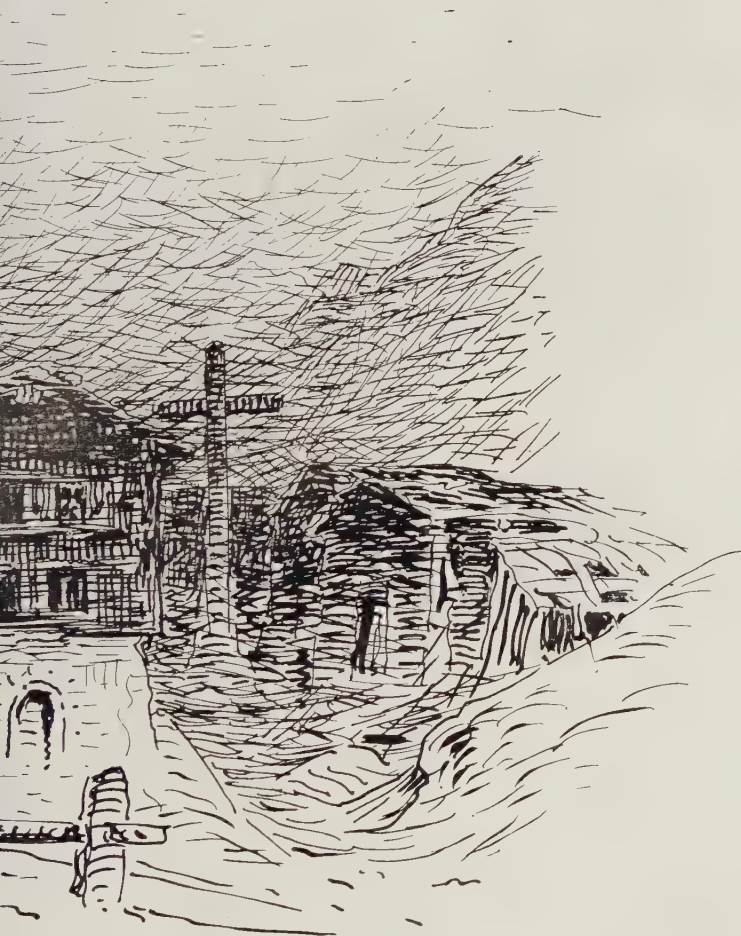
Et le Soir, enlaçant les plaines et les campagnes, se redresse pour étreindre les monts.

Large devant lui, s'ouvre la vallée, avec ses gorges et, sinueux, le ruban pâle du torrent. Mais le Soir comble le vide des gorges et se pose comme une sourdine, au vacarme du torrent. Il remplit les creux des rochers, atténue la rudesse des tourments des terrains, se tasse aux flancs des blocs. Telle une marée étrange aux ondes impalpables et diversement teintées de couleurs en mineur, le précurseur de la grande nuit remonte lentement la vallée.

Sur la montagne, les hommes laborieux ont dit : — Le soleil a terminé sa carrière, amis, rejoignons nos demeures !

Et les hommes laborieux ont relevé le torse et leurs rudes figures se sont tournées vers le couchant. Appuyés aux lourds outils, serviteurs du sol, ils ont regardé. Les lueurs crues inondaient ces êtres, les glorifiant. Les champs cultivés, petits, chèrement disputés aux pentes, étaient sombres, derrière eux. Et plus haut encore, les crêtes de rocs et les cimes neigeuses s'élançaient dans la lumière mourante.





Le Soir et le Travail

... Sur les flancs des monts, le Soir passe... Il n'est plus seul, le Travail l'accompagne.

— O Travail, noble et beau, a dit le Soir, divinité la plus honorée des humains, crois-moi, lorsque l'éclat du jour pâlit, repoussé à l'horizon par la nuit qui, déjà entr'ouvre ses paupières, abandonne la terre ! Quitte ton domaine et me suis !

Las, accoudé à la terre, le Travail a écouté parler le Soir. Il a vu la montagne assombrie et les hommes déambulant, rejoignant leurs demeures.

Il a répondu :

— La terre a besoin de repos, les humains aussi. Je te suis donc, ô Soir, répands ta sérénité.

Le Soir et le Travail, étranges poètes, cheminent.. Et la montagne, comme inspirée, chante. L'hymne des cloches des troupeaux se marie aux voix de la nature. Le poème crépusculaire meurt sous les lueurs violacées et roses. Une paix lente tombe des cimes idéalisées.

Le Repos

Le Soir vient d'entrer au village, et le village a béni le Soir. Le tintement régulier d'un bronze s'envole de l'ancienne église. Harmonie presque

céleste, ondoyant largement, annonçant l'heure nocturne.

Le repos sacré descend en chaque être, en chaque chose.

La forge est close. Un jour douteux filtre par l'étroite ouverture du mur. Le dos rond des enclumes brille de reflets gris, très mats. La pénombre repousse sournoisement la lumière au dehors. Et l'inertie des outils, qui ont résonné et tapé dans les flammes et la fumée, brandis par de robustes mains, est semblable à la fatigue de l'ouvrier endormi après son labeur.

L'eau bruyante court sous la scierie muette. Le Travail déserte...

La vie intime se réveille ; phase de vie sanctionnant l'ardeur du jour écoulé. Dans l'entassement des chalets, des lueurs surgissent. Ici, vacille une chandelle derrière les petits carreaux ; là, brûle une humble lampe. L'âtre secoue sa torpeur. Le bois sec pétille. La flambée anime la cuisine, refoulant l'obscurité aux parois. Les cuivres sur les rayons rougissent, par intervalles. La vaisselle tache le mur noir. Et selon l'irrégularité des jeux de lumière, les poutres au plafond, ont l'air de danser.

La cuisine est la pièce commune ; elle appartient un peu à chacun. Quand l'hiver aura stylisé ses

fleurs aux vitres, le poêle patriarcal qui dort là, à l'angle, ronflera. On se groupera autour de lui ; et lui, plus âgé, plus ancien que n'importe lequel des êtres ramassés contre ses flancs, dévidera l'écheveau de sa mémoire en des histoires si vieilles, que nul ne le comprendra plus.

La famille rassemblée devant l'âtre, tourne le dos au poêle. L'odeur de la soupe s'exhale. Les enfants rient et se réjouissent. La soupe bredouille ; des jets de vapeur roulent. Et la mère, penchée, soulève vigoureusement le récipient du feu. La flamme s'élance, droite et lumineuse, inondant de joie, la cuisine.

Sur des trones étendus vers la fontaine, des montagnards devisent à voix basse. Ils sont tous de solides hommes. Ils discutent des faits survenus dans la vallée, ou encore, des espérances et des déceptions dans leur avoir, du travail journalier. Leurs phrases sont sobres, et les paroles joliment sonnantes, dans le parler du pays.

Des filles se promènent enlacées, rieuses après le labeur. Elles vont dans le Soir, fières de leur double beauté : leur corps et le repos. Elles regardent les hommes avec aplomb et malice, avec un peu d'envie aussi. Les poitrines se soulèvent sous les tailles de toile blanche.

Un enfant passe, menant sa vache à l'abreuvoir.

Elle suit avec lenteur, le regard indifférent. Elle boit à longs traits et se retire. Les rides, sur l'eau agitée du bassin, se relâchent.

Le troupeau de chèvres envahit la place. Les sonorités des clochettes sont aiguës. Les appels du chevrier vibrent dans l'appesantissement. Les formes s'alourdissent. Des portes grincent.

Au-dessus des premières maisons du village, il y a une chapelle. Elle est triste. Elle est triste pour deux raisons. D'abord, parce qu'elle est décrépie : les pierres de calcaire percent le plâtre blanc, comme des larmes, que le temps agrandit ; ensuite, parce que le curé n'y vient plus célébrer la messe. Néanmoins, elle ranime, elle ranimera toujours. Et ceux qui y sont venus, le cœur oppressé, s'en sont retournés en paix. La pauvre chapelle et le Soir, sont de bons amis. Il comprend sa mélancolie résignée. Il aime aussi le petit cimetière aux croix délabrées.

Un pré borde la chapelle. Jean-Pierre, le vieux mulet y broute avec avidité. La journée a été dure, Jean-Pierre sait qu'il n'est plus jeune ; s'il aime travailler, il aime le Soir... le repos. Son échine frissonne de contentement, le museau dans l'herbe odorante, le corps baigné de rosée...

La place animée tout à l'heure est vide.

La fontaine soliloque dans la nuit venue.

Là-bas, la clarté d'un falot. Un beuglement sourd.

Dans la cuisine, les braises rougeoient. Le bois calciné a des craquements brefs. Le mystère de la pièce s'élargit. Près du foyer, une forme humaine se dessine. C'est la grand'mère, arrivée tard des *mayens*. Elle est assise, courbée en deux, son pot de soupe sur les genoux. Sur la traverse d'un rayon, deux poules perchées ont la tête sous l'aile. La vieille boit sans se presser, les yeux immobiles, le regard atone.

Les événements sont simples au village. L'âme ne s'y souille pas comme en ville. Et par ce fait, les yeux même très vieux restent purs. Peut-être, luisent-ils de la lumineuse clarté des glaciers et des pâturages !

Le Silence

Cependant, les chalets s'assoupissent. Le Soir qui console, protège aussi les humbles. Les chalets sont des humbles. Pareillement aux êtres, ils ont leur vie propre. La nuit, ils reposent, las de se donner aux hommes tout le jour durant. Et très tranquillement, ils se sont endormis, sans remords.

Le Soir et le Travail ont assisté à cette phase

de vie. Tels deux enfants curieux, ils parcourent les ruelles, se faufilent dans les chambrettes et les écuries par les huis mal joints, glissent à travers les lucarnes, rasant le sol entre les courts piliers des *mazots*, volent au-dessus des toits et font halte, enfin, par delà le mur d'enceinte de la chapelle. Une troisième ombre les a suivis : le Silence.

Ensemble, ils sont entrés dans la cuisine. La grand'mère se couchait. Sa paillasse étendue remplit presque la pièce voisine. La mère féconde d'autrefois, n'est plus qu'une femme robuste dans sa beauté déchue. Elle s'est usée à la peine. L'effort l'a flétrie. Mais ce corps grêle que le labeur a pétri, glorifie le Travail. Penchés sur d'autres couchettes, sur les fronts terreux des montagnards, sur les visages calmes de leurs femmes, sur les visages ridés¹ des vieillards et juvéniles des enfants, partout le Soir et le Travail ont vu s'épanouir le repos.

A l'écurie, Jean-Pierre, le vieux mulet, dormait harassé. Il dormait content. Ici des vaches, des chèvres, là, d'autres mulets. Partout, le sommeil après la tâche laborieuse ; partout le Travail avait inscrit son nom magnifique.

Le Soir, le Travail et le Silence

Réunis derrière la chapelle, le Soir, le Travail et le Silence rêvent à ce qu'ils ont vu...

Le Travail parla :

— Je suis le compagnon inséparable de l'homme. Le montagnard m'appelle au village ainsi qu'aux champs, à la forêt ou à l'alpage. Ensemble, nous suivons les sentiers, courbant l'échine sous le faix. Ensemble, nous creusons le sillon et ensemençons la terre rebelle au bord de l'abîme. C'est moi qui rugis dans la forge enfumée et qui chante au moulin. A l'aube, les chants sonores des pâtres m'acclament, et la vallée qui s'éveille entonne pour moi un hymne de joie. Je suis l'esclave et le maître de l'Homme. Je suis son joug et son affranchissement. Je suis sa vie.....

Le Soir dit :

— Les hommes me bénissent après t'avoir glorifié à la lumière du jour, ô Travail, mon noble frère. Le crépuscule où prie la voix lente des cloches m'invite au recueillement. Et je baise l'activité que tu as déchaînée. Et les hommes, et les choses s'abandonnent. Je suis toute la mélancolie de la terre, je berce un peu son âme. Je suis le Repos après l'accomplissement du Devoir.

Le Silence conclut :

— Je suis ce que vous êtes. Je suis l'essence suprême de tout. C'est moi qui préside à la consécration du Repos. Je suis la nuit... Je suis l'éternité !

.
.
.

Le village sommeille. La brise, en passant, caresse les vieux chalets endormis. Elle voit leurs songes, elle écoute. Mais comme ce sont à des choses d'autan auxquelles les vieux chalets rêvent, la brise éclate de rire et repart en chantant dans la nuit.

24 DÉCEMBRE

Entre des rafales de bise glacée, des bandes de ciel bleu et des rais de soleil vite éteints, Noël était venu.

Noël ! La fête de l'Enfant !

L'humble hameau isolé, au fond du vaste entonnoir de montagnes, prend part à la joie universelle. Les cloches chantent à pleine voix, trouant la nuit bleue. Leurs sonorités secouent l'âme des gorges et pénètrent les rochers. Seul le bourdonnement de la plus grosse cloche monte jusqu'aux glaciers.

Le bas mur étreint le petit cimetière mamelonné de tombes. L'ombre de velours effleure le sol de blancheur, vrai sanctuaire de paix où les croix enlisées dans la neige, émergent, à peine visibles.

Les chalets très noirs sous leurs capuchons blancs, groupés en tas, serrés, font une large tache. La nuit, penchée sur le village, allume les reflets des étoiles sur la neige des toits et dans la transparence des stalactites de glace qui pendent aux gouttières. Les astrales lueurs brillent

aussi, là-haut, aux polissures des glaciers, là où les flocons n'ont prise.

Tous les montagnards sont à la messe de minuit. Quelques vieillards infirmes, ou trop faibles pour affronter le chemin glacé, somnolent au coin de l'âtre. C'est pour cela que des rougeoiements lui-sent aux carreaux dans certaines ruelles. Et si l'on n'eût pas su que tous les habitants étaient à la messe, on aurait pu croire, même le plus malin, qu'ils dormaient tous entre leurs draps douilllets.

Dans l'église, les montagnards. Aux premiers bancs, les hommes. Aux derniers bancs, les femmes. A droite et à gauche, les enfants. Chacun tient sa bougie. Et sous la douce illumination de ce buisson de flammèches dorées, les têtes sont inclinées. Mi-ombre. Mi-lumière. Sous la voûte, l'ombre stagne, que les lueurs n'ont pas repoussée. Les vapeurs bleuâtres de l'encens se traînent, lentes et lourdes, entourant les prêtres chamarrés, voilant les cierges à l'autel. Elles se traînent, elles ondulent, irisées par la lumière des bougies, et se haussent aux grands vitraux embus, comme pour voir la nuit, de l'autre côté du verre.

Et voici qu'un chœur de mâles voix — des guides — clame le *Minuit, Chrétiens*. Par la place vide, devant l'église, la mélodie emplit le silence nocturne. Puis de nouveau le silence. Et, frénétiques,

aigres et grêles, argentines et carillonnantes, jaillissent de l'autel sous la nef, traversent follement l'église et bondissent au dehors, les notes des sonnettes des enfants de chœur. Alors, ce fut la fin.

La vieille église dégorge ses fidèles, et eux deviennent bruyants et rieurs, après la longue station sur les bancs polis durant la célébration du saint mystère. De vide et silencieuse qu'elle était, la place, en un clin d'œil, est remplie de la foule des montagnards.

Le souffle glacé de la nuit fait vaciller la flamme des bougies. Et la lueur des bougies ne monte guère dans ces ténèbres. Elle rampe au sol, timide.

La neige grince aux morsures des gros clous. On parle. On crie. On rit. On interpelle. Des groupes se forment. Les uns viennent. D'autres ne bougent pas. La petite place est fourmillante, pleine de bruit. Bientôt, elle sera vide et noire. La rumeur du torrent bercera son sommeil.

*
* *

Le silence et la nuit. Au long du sentier des *mayens*, dansent en farandole sur la neige, les flammes d'or des bougies.

UN DIMANCHE APRÈS-MIDI

Seul. Vers l'église.

On étouffe de chaleur.

Le portique blanc, les colonnades blanches, les façades blanches semblent de chaux incandescente. Les vibrations ondulent en flammes incolores et subtiles. L'ouverture noire de la porte et les découpures des fenêtres ont l'air de trous béants. Derrière elles, le mystère et la fraîcheur.

Pas une âme aux champs ! Une torpeur lourde engourdit la vallée. Des nuages roulés en masses emplissent le ciel, y voguent lentement. Leurs ombres projetées courent au sol, dans le même temps, tachent les glaciers.

La lumière est vive.

L'essence du dimanche flotte.

Des éclats de voix troublent le village endormi. Les garçons jouent aux quilles. Ils s'animent et crient.

M. le curé ayant fait son somme vient les rejoindre. Il prend part à la partie qui commence. Le camp adverse n'a qu'à bien se tenir. Le curé,

ma foi, est un fameux partenaire. Les manches retroussées, les pans de sa soutane relevés, il monte avec lenteur la boule au niveau de l'œil, vise, puis, le corps déjeté et le bras tendu, la lance avec une vigueur peu commune. Son front anxieux se déride tout à coup ; le visage glabre s'illumine d'un large sourire... le coup est bon ! Six points à M. le curé!...

Des enfants, autour de la fontaine, s'amuse-
nt.

Sur le vieux mur du cimetière palpitant de chaleur, deux lézards sont étalés, comme morts.

LA POSTE EN HIVER

Au loin, des grelots troublent la nuit blanche. Les grelots des mulets du convoi postal. D'après le bruit clair carillonnant sur la neige, la caravane a passé le pont. Le bruit augmente, plus argentin. On perçoit maintenant chaque note distincte.

Voici le premier mulet qui apparaît au bout de la ruelle du village. Et sous la lumière tombant des fenêtres d'un chalet, la théorie défile. Huit grandes bêtes noires lourdement chargées de caisses et de paquets.

Clochettes et grelots secoués, cadencent la marche. L'allure est lente. En queue vont deux hommes. Deux montagnards, chaudement emmitouflés, le bâton ferré à la main, la pipe aux lèvres.

*
* *

Le ciel gris hivernal a craché ses rafales de neige. Et le village enfoui émerge, étrange, de cette blanche architecture. Des bouts de murs. Des parois brunes. Le large chapeau des cheminées



La vie s'assoupit...

érigé sur la blancheur ronde des toits. Autour des chalets, hormis celui de la vallée un peu battu, nul chemin. Des traces d'allées et venues, l'empreinte de gros pieds mordant un champ immaculé.

En hiver, toutes ces familles de montagnards sont cloîtrées en leurs chalets. Le péril perpétuel des avalanches isole ces hameaux les uns des autres. La vie s'assoupit, repliée sur elle-même.

La vie se confine aux quatre murs des maisonnettes, aux quatre coins du village. Elle se détend, parfois. Elle s'étire. Et ceci, quand monte d'en bas, de tout en bas, de la petite ville, au bord de la grande vallée qui est un peu la plaine, le courrier postal, ou simplement comme on a coutume de dire : la poste. Une fois la semaine, la poste fait son apparition ; c'est un événement. Avec elle, une vague rumeur de la plaine semble traverser le village. La rumeur, égarée sur la montagne blanche, de l'humanité des plaines.

*
* *

Au seuil d'un chalet plus cossu que les autres — le bureau de la poste — le convoi s'est arrêté. Un vieux — le postier — est là, accueillant. Une bougie brûle, enfoncée dans la neige. Le souffle froid qui descend des hauteurs courbe la flamme.

Une toute petite flamme. Point d'or parmi la neige éblouissante, mais très noire au delà. Les deux convoyeurs décordent les paquets, entassant sous l'auvent les sacs de provisions, les caisses. Les mulets en colonne par file, sur le chemin, attendent leur tour et baissent la tête. Ils somnolent. L'haleine et la vapeur de leurs corps flottent au-dessus, comme un filet de buée. Chaque mulet s'avance pour être déchargé, son tour venu. Puis, le bât libre de la lourde charge, il va quelques pas plus loin. L'homme, par amitié le claque sur les flancs. L'une des bêtes, prise soudain d'un accès de contentement se roule dans la neige, en long, en large, les quatre fers en l'air, la queue en panache. La poussière neigeuse tourbillonne, vole, éclabousse les autres mulets qui secouent les oreilles, chatouillés. Le mulet se relève, la peau noire frissonnante.

Le déchargement est terminé. Les bons mulets s'acheminent vers les écuries où la litière de feuilles sèches et le foin odorant les attendent. Ils les ont bien mérités. Ils ont rempli leur pénible tâche.

Devant la demeure du postier, quelques hommes causent.

Le village, un instant réveillé, se replonge dans le silence.

CRÉPUSCULE

Le jour décline.

La gamme chromatique des heures et des couleurs s'achève dans la lassitude crépusculaire. Les lueurs suprêmes défaillent à l'horizon. L'automne agonise.

Des feuilles chiffonnées errent sur le sol. Le vent passe. A la cime des arbres, il chante sa mélopée. Sur le sol, il fait danser les petites feuilles.

Et la lumière se dégrade. Une brume grise, un peu lilas, ténue la chevelure d'or des hauts peupliers mystérieux. Les trembles se décharnent...

C'est l'heure évocatrice, c'est l'heure poétique, c'est l'heure des songes douloureux!...

Le soir a recueilli la dernière note de la gamme du jour. L'ombre est là.

Dans les jardins silencieux l'âme des fleurs frissonne. Demain, il pleuvra des pétales de roses et les pétales se mêleront aux feuilles mortes.

LA CHAPELLE SOUS LA NEIGE

La chapelle est campée au faite d'un bossellement de terrain. Elle bénit la vallée. Autour d'elle, des pâturages. En été, suivant la course du soleil, l'ombre du mont, projetée, la couvre un instant. La chapelle bénit la vallée; les glaciers et le mont protègent la chapelle. En haute montagne, tout est harmonie. C'est ce qui fait la ferveur des âmes.

*
* *

Une froide nuit d'hiver oppresse la blancheur de la montagne. Vers la chapelle blanche isolée parmi les neiges, des traces. Quelques trous. Au hasard. Irrégulièrement. Un braconnier, sans doute. Un fidèle, peut-être. Dans ce creux de vallon, la montagne blanche éclaire la nuit. Les ténèbres ne parviennent point à assombrir les pentes. Et cette claire obscurité, vraie lumière de soupirail, affalée sur tout le paysage, supprime le relief et ramène l'aspect des choses à un seul et unique plan. Au loin, le village tassé, le clocher noir.

La chapelle est là, toute blanche, pelotonnée dans sa fourrure hivernale, sous l'immense nuit toute noire, moirée de reflets. Au fond de la nuit, le troupeau silencieux des étoiles. Des marches de pierre au clocheton, elle est là, avec ses murs plâtrés. Un peu grise, quand même...

*
* *

Et voici que dans le ciel, des cercles pâles coururent lentement, élancés de la crête de la montagne. Très loin, au delà de l'horizon. Des demicercles pâles et verts. Et il y en eut tant qu'ils se confondirent en une prodigieuse auréole. Sans bruit, l'arc de la lune émergea. A mesure qu'elle montait, énorme et blême, un bout d'arête déchiquetée se profila. Des tronçons de tours, des coupures, des campaniles. Des blocs informes, pressés et bousculés. On eût dit, vraiment, les damnés des montagnes en d'étranges postures, étalant leur laideur en le rond miroir de l'astre. Comme la lune continuait de monter, la vision s'effaça.

*
* *

Sur l'étendue enneigée, sur la chapelle, la lune dégorge ses rayons à pleins flots. La montagne

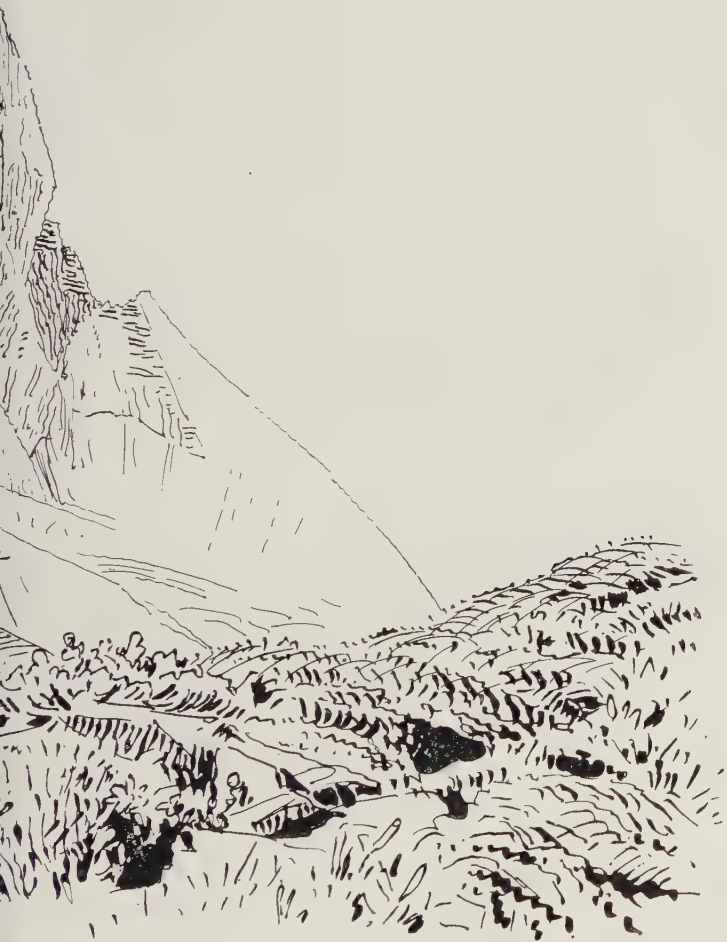
est éblouissante. Rutille la neige avec l'éclat d'un glacier au soleil. Un éclat argentin au lieu d'être d'or. Aux ouvertures gothiques, aux vitraux, s'estompe la lueur. Des vitraux d'humbles dont un, crevé, par où bée le mystère de la nef, par où s'exhalent les anciennes senteurs de l'encens. Des vitraux scellés de silence, tels des yeux morts où ne rêve plus la lumière.

L'abandon veille au seuil sacré, et l'espérance se gèle à l'autel vide...

Or, le clair de lune est si clair et si léger, que les heures reprennent leur marche éternelle à l'antique cadran solaire. La lune pousse la barre d'ombre, imperceptiblement, sur les gros chiffres romains.

La lune joue...





ALBERT GOS

LETTRES DE ZERMATT

Zermatt, ce 20 septembre 19...

Mon vieil ami,

Quel sort différent que le nôtre ! Te voilà de retour à Paris, repris par la vie tumultueuse de la grande cité, ou plutôt, absorbé par tes études, et tu me laisses dans mes solitaires rêveries au pied du plus beau des monts.

Dis-moi donc quelle sensation tu as dû éprouver parmi les ruelles montantes du Quartier Latin ? Et le crépuscule cendré sur le dôme des arbres du Luxembourg ? Et les brumes violettes de la Seine ? J'imagine entendre les exclamations de nos anciens camarades, te voyant la peau bistrée, les mains noires aux stigmates des roches.

Je tiens ma promesse : te parler de Zermatt. Durant que je t'écris, je perçois par la fenêtre ouverte, la sombre impression du Cervin. Il me poursuit. Il m'obsède. Il m'hypnotise à un tel point que j'ai amené mon lit vers la fenêtre. Ainsi, je

m'endors, les paupières closes sur sa vision lunaire, et je rouvre les yeux à l'aube sur la magnificence de sa cime empourprée.

Je crois pouvoir affirmer connaître Zermatt maintenant. Un Zermatt inconnu. En dehors des chemins battus, par les sentiers de chèvres, sous les mélèzes et les arolles, sur les croupes rocheuses et les vagues moutonnées des gazons, sur les bords accidentés de la Viège et des torrents, j'ai couru sans me lasser jamais. Et ce Zermatt-là est tout simplement sublime.

Je sors souvent avec mon père qui achève en ce moment sa dernière toile de la saison : un Cervin sinistre dans les fulgurances d'un soir d'orage. Tu te souviens quand il te disait, il y a un mois, sur la terrasse de Riffelalp, le sentiment qu'il avait de ne plus peindre le Mont. L'attirance est magique, je la subis comme lui. Il a repris ses pinceaux, pour camper, une fois encore, la fière montagne. Et ce ne sera pas la dernière.

Ces sorties, en sa compagnie, je les aime. Nous allons, sac au dos, lui, l'attirail de peinture posé en travers des épaules, moi, son violon. Au long du chemin caillouteux, nous causons, interrompant la marche pour admirer un effet de lumière sur les séracs du Breithorn, ou la courbure gracieuse des herbes, sous la brise. Les vaches qui pâturent nous

connaissent. A chaque barrière, les bonnes grosses têtes mendient le sel ou la croûte de pain. On ne saurait refuser.

Au nord-ouest de Vinkelmatten, un peu en retrait sur l'éminence est sis un plateau. C'est là que souventes fois nous nous réfugions. Plateau aride, bosselé, plissé, creusé, où des veines de calcaire effleurent le terrain, avec des bouts de champs cultivés, un peu de gazon et des mélèzes. Le soleil a fait sienne cette retraite et pétille et craquette tout le jour durant. Ça, c'est notre Provence. Le nom est juste et mérité ; on dirait vraiment que tous les insectes de la vallée s'y donnent rendez-vous, repoussés des pentes par la froidure. Il faut te dire, vieil ami, que notre Provence a cette évidente qualité de resplendir sous la lumière solaire, alors que l'ombre alentour grisaille les prairies ; je m'explique : Tu es monté au Cervin ; tu as encore vivante souvenance de la stupeur que nous avions, là-haut, pressentant sa grandeur, admirant sa structure titanesque. Tu peux alors te figurer la fabuleuse projection de son ombre. Vers quatre heures de l'après-midi, au commencement d'octobre, le soleil passe derrière la tête du Mont. Lentement s'assombrit la vallée. Et l'ombre du Cervin s'allonge lente et froide. Plus froide par l'attouchement des névés et des glaciers. Presque instantanément, les

abeilles se raidissent sur les fleurs, les papillons rigides étreignent les tiges, les insectes arrêtent leurs efforts. L'illusion vespérale flotte. Un quart d'heure s'écoule. Subitement, les crêtes supérieures de l'arête de Zmutt s'auréolent. Une flamme d'or jaillit, et l'essence radieuse de l'astre éblouit le val un instant endormi. Les abeilles butinent, les papillons volètent, les insectes poursuivent leurs pérégrinations. Notre Provence s'anime comme au jeune matin. Puis le fantôme du Mont s'étale sur les forêts de Findelen, et je m'amuse à y reconnaître les ressauts de ses découpures.

Etendu dans l'enfoncement de deux rochers, je lis, j'écris, ou le plus souvent j'égrené le chapelet des heures, le regard attaché à la cime du Cervin. La douce chaleur aromatisée de l'automne enivre un peu. Le plateau, grillé de soleil, parfumé de menthe, bruyant des crissements des cigales et de bourdonnements majeurs et mineurs, rayé des vols frangés des papillons aux ailes jaunes déployées, donne l'impression, aux approches du soir, d'être ivre, lui aussi, gentiment ivre de vie, de lumière, de sève.

Là-bas, je vois le dôme blanc du parasol de père, tache étincelante. Il travaille avec amour, les yeux tantôt levés vers la silhouette pyramidale, au loin, tantôt abaissés sur sa palette et sa toile. Il réa-

lise ses notes prises, l'autre crépuscule orageux.

Je vais puiser l'eau pour le thé. Et quand l'eau chante dans la gamelle, j'appelle père. Il vient se reposer un instant. Couchés dans l'herbe nous devisons en regardant son tableau. Le soleil qui a roulé au long de la crête achève sa course et étincelle dans le creux du vallon. Derrière nous, de fines herbes se balancent. Chevelure dorée d'un monticule, mouvante devant les Mischabels. Quelle lumière ! une orgie de lumière. Une exaspération des choses avant de mourir. Des colorations innombrables que l'œil saisit à peine... Une sauterelle importune saute, une fourmi gravit péniblement la rondeur de ma jambe, tirant une miette de pain trois fois comme elle. Où va-t-elle ? Qu'en fera-t-elle ?

L'illusion serait vaine. C'est bien la tenture aux fronces du soir. Le soir nous pénètre. Plions bagage. Rentrons. Au ciel incurvé, les lueurs mauves et rosissantes s'éteignent.

Et brille, comme un crucifix d'argent tout neuf, la première étoile.

.

Zermatt, ce 25 septembre 19...

.

Aujourd'hui, grand vent balafré de pluie. D'en bas, on ne voit que les assises des massifs. As-tu

remarqué, les couleurs brouillées et impures qu'ont ces jours mouillés ? Je n'ai pas pu voir des tons dont le coloris soit franc ainsi qu'aux heures lumineuses.

Beaucoup de brouillard en haut. Des forêts. Des pierriers mornes. Des arolles perçus dans l'éclaircie, et le geste tragique de certains tronçons d'arbres sur l'écran lactescent des brumes. A la place du Cervin, une nuée presque noire est chue sur les névés violacés. Et le Mont que l'on sait là derrière, immobile et menaçant, impressionne plus que la vision précise de sa forme.

J'ai erré au hasard. Du bord d'un plateau, sous la voûte d'une paroi, par amusement, j'ai exploré les alentours à la jumelle. Ma curiosité m'a fait découvrir une cabane profilée sur un pan de glacier. Clos les volets et close la porte. Personne. Puis, clairsemés blanchement, des moutons sous la pluie, parmi les pentes élevées du Zmuttal. Invisible le moutonnier, mais la fumée bleutée d'un feu à l'envers d'un roc énorme me révèle sa présence. Fouillant le glacier gris du Théodule, dégagé de brouillard, quelle n'a pas été ma surprise d'y trouver une caravane. Trois points noirs. Trois hommes en marche sur la neige molle, semblant se diriger vers le Breuiljoch. Très intrigué, j'ai fini par comprendre que c'étaient là les trois contre-

bandiers italiens entrevus la veille au cabaret jouant à la *mora*.

Lentement, courbés sous les charges, ils allaient, sans corde ni piolet. Ils contournèrent une crevasse. Le premier s'est arrêté pour allumer sa pipe. Je suis resté longtemps, l'œil fixé à la lentille, lié à l'isolement de ces hommes. Et soudainement je n'ai plus rien vu que l'ondulatoire stratus, tombé des brouillards noirs du Cervin.

.

Zermatt, ce 1^{er} octobre 19...

.

Aujourd'hui, grand beau temps. Grand ciel bleu. Grand soleil. Je suis monté en flânant jusqu'à l'Alpe de Hurtenegg, au pied de l'Unter-Rothorn. On a toute la vallée de Saint-Nicolas en perspective, avec au fond, très loin, les cimes gouachées du Bietschhorn et de l'Aletschhorn. Jamais l'été ne se pare d'éclats lumineux et d'ombres bleues comme ce jour-ci était paré. Je suis monté en flânant, humant chaque fleur, buvant aux sources, me vau-

trant dans l'herbe attiédie. Jamais les chalets ne me parurent si jolis, si riantes les écumeuses cascades balancées aux flancs des parois.

Une escouade de petites écuries grimaçantes peuple le pâturage. Trois hommes fumaient un champ, silencieux ; j'ai passé outre, sans parler. Dominant la vallée, un tertre où je m'asseois.

Là, j'ai joui de tant de splendeurs. Le soleil brutal donnait une valeur vigoureuse à tout le paysage, en accentuant le relief. Et malgré cette brutalité, les effluves automnales adoucissaient la perception des choses, comme vues au travers d'un rêve.

Une heure, une heure d'extase, j'ai vécu l'âme passive de la Montagne. Et le silence était plein de bruits, j'écoutais le silence.

Mousses et lichens en guirlandes, tourments du sol, ravages apaisés, bruyères roses, mottes touffues... un vrai paradis de marmottes sous les pentes rouges des granits de l'Unter-Rothorn. La nature était en liesse. Les rayons obliques illuminaient les neiges marbrées des morsures du vent, granuleuses, écaillées.

En face, dans un pâturage, contrastant avec les chalets à la ternissure de bronze, les cloisons claires de chalets neufs. Rien de plus tragique que cette note gaie évoquant le passage meurtrier de l'avalanche.

Les géants aux muscles verts des glaces, à l'ossature massive des rocs, profilaient leurs arêtes aux inflexions délicates, leurs cambrures aux contours nerveux, aux coupures tranchantes.

Dans le crépuscule recueilli, l'angélus, le doux angélus, voix pure du clocher de Zermatt, a vibré jusqu'à moi. Alors, souriant, j'ai songé à Blanquette, la petite chèvre blanche de M. Seguin. Dans la vallée, la trompe disait : Reviens Blanquette!... et sur la montagne le loup faisait : Hou!... Hou!... Ce soir-là, il n'y avait ni chevrette, ni loup. Il n'y avait que la prière d'une cloche d'airain dans le val, et sur la montagne, moi, bizarre individu, qui n'aurais jamais voulu redescendre. Pourtant, je suis descendu, tard, à regret. Le soleil incendiait hâtivement les glaces du Lyskamm, et j'étais encore haut sous les mélèzes, marchant sans bruit sur l'humus des forêts. La nuit pâle s'est affalée, voilant le Cervin. Il résistait à l'assaut de l'ombre.

Je pensais en le regardant à quelque apparition fantastique

,

Zermatt, ce 7 octobre 19...

.

 Harmonieux contraste ! Hier, jour glorieux, ce matin, brumes.

Midi se déblayant un peu, j'ai quitté Zermatt, un morceau de pain en poche, mon piolet sous le bras. Les chalets échelonnés au long des chemins sont fermés et déserts... Pâles rayons de soleil à Zermattje... Voici les derniers arolles. Un instant, gazé de vapeurs, le Mont-Rose paraît.

En cet endroit où le chemin fait un brusque coude vers l'est — où coule la première source, — j'ai pris le sentier à peine marqué se dirigeant vers le Hœrnli. Je voulais surprendre, pour ainsi dire, le Lac Noir dans sa sauvagerie. Et me voici seul en plein pâturage. Tu sais, ces immenses étendues de gazon, aux rondes ondulances vallonnées et mouvementées, aux ternes reflets ocres, et rouges, et sépia, et de bronze. L'hiver prématuré a gelé le gazon. Des fleurettes tardivement écloses et déjà figées en la froidure, ne connaîtront point le défaillant automne. Et le brouillard est descendu. Il traîne, courbant les herbes. Mornes l'Obergabelhorn et le Lyskamm dans des trouées de bru-

mes, par moment silhouettés. Et je vais, rythmant mon allure, battant le sol mou de mes larges souliers. Les manches retroussées, la poitrine à nu... l'air glacé ébouriffe mes cheveux au vent, me lacère le corps à coups d'haleine âpre. Quelque chose me secouait sourdement. J'aurais voulu courir, crier, me démener comme pour satisfaire un désir subit, incompréhensible. Et je restais silencieux, immobile, appuyé à mon piolet, pris dans la brume, isolé sur l'alpe automnale, écoutant le vent, ce vent qui vient de souffler sans relâche dans les couloirs du Cervin. Le Cervin ? Là, tout près, dans le brouillard obstiné. Et le génie qui parlait dans le vent, versait en mon cœur le philtre de la Montagne. C'était bien le génie de la Montagne qui me tourmentait, il m'attendait, tapi au creux d'un roc. Son aile invisible m'avait frôlé en passant. Ainsi, traversant les pâturages du Lac Noir, dans la brume d'automne et la voix triste du vent, la passion, la sublime passion de l'Alpe m'a possédé.

Dansent en ronds, follement, autour d'une croupe gazonneuse, les vapeurs folles, les vapeurs blanches... une, deux, quatre... on peut les compter; tournent en cercles, ainsi que des sylphides nébuleuses. Une vraie danse qui dure l'espace d'un tourbillon. Et la brume pourchasse la brume, de

monticules en monticules, de plissements en nervures, de courbes en bossellements. Dansent en cercles, tournent en ronds, folles et diaboliques, les sylphides au corps de brumes. Elles planent, volent, s'abaissent, s'accroupissent, s'allongent, se redressent et se ruent à la danse, follement... Il me semblait assister en un jour maléfique à la vie consciente des éléments. Dans leur domaine, à l'heure où la nature penche vers le règne du silence des neiges, il y aurait eu là-haut, les rondes que nul ne doit voir, les choses que l'œil profane doit ignorer, sinon les marmottes, les chamois et les choucas.

Un col... Le Lac Noir miroite, voici la chapelle grise. Un instant, la croix du clocheton se profile sur les coupoles enneigées du Breithorn où magnifie le soleil. Mais fume, volutante, une torsade de brouillards, du creux de Furggen ténuant la vision, puis l'interceptant, opaque. Dès lors plus de soleil, plus d'horizon, plus de glaciers. Le tryptique du lac, de la chapelle et du brouillard. Et les reflets troubles des blancheurs brumales se mirant en l'eau noire, épanouies et voletantes. Au sol humide, à ras les murs de la chapelle, en tapis devant le péristyle, les incrustations de souliers ferrés. Hier, le vieux prêtre de Zermatt suivi de ses ouailles est monté jusqu'ici dire la seule messe de l'année.



A. GOS



e grise...

Le collet relevé sur mon foulard rouge noué autour du cou, je me suis étendu parmi les mottes, fourrées d'herbes. Par intermittence, le clapotis de l'onde roulait sur les bords, encerclant le milieu du lac, immobile et limpide. Et de ce cercle unique semblait s'élever en la translucidité, les brumes réfléchies, sans cesse.

Du silence... du silence pacifiant, pacifiant et mort. Passe le brouillard avec de bruns épaississements, vivement. Des parois sombres, l'or suranné des gazons, des cailloux clairs. Puis brusquement trouant le silence, le vent par grands coups de fouet, cinglant et claquant à plat contre les roches. Alors des vaguelettes se précipitaient à travers le lac, croulaient écumantes, stylisant de blanches arabesques. Puis, brusquement le vent s'évanouissait.

Pas une âme, pas un être, pas une sensibilité. La solitude incréée, béante et morne. Et moi, faisant partie du sol, comme une bête, hanté par ce désolément. J'ai connu la volupté primitive des sens et ne songeais point à m'en aller, me sentant parcelle des éléments primordiaux.

Voici que, grêle et flûté bourdonne un son. Le vent, par l'ajouement des pierres s'est faulilé et joue dans le clocheton avec une lame en fer.

Ce susurrement m'a réveillé de ma torpeur extatique et végétative.

Zermatt, ce 12 octobre 19...

.
.
.

Toujours le vent, les brumes et la pluie.

A la nuit tombante, je suis arrivé au glacier de l'urggen. Il paraissait m'appeler. Je pique une tête dans la brume, courbé sur mon piolet, et me voici dégringolant la moraine. Une éclaircie. Le ciel s'élève. Le glacier est là, ramassé, sale, terne. Une carapace de pierres l'étreint. On dirait un être, j'ai presque peur, j'approche, je le touche, puis, recueilli, je gravis ses flancs puissants. Le brouillard s'abaisse, s'accroupit et ne se lèvera plus. Le vent se lamente et tourne dans le cirque de glace. Avec lui, tourne le ronflement sourd d'invisibles eaux, et par-dessus tout, brame la rumeur du Cervin invisible, ainsi que la voix de l'océan au large.

Et comme la veille me saisit la solitude. Être seul sur la glace, parmi les amas de rocs brisés, le chaos... dans le vent... dans la brume... ne rien voir... être seul au milieu de choses mortes... se dédoubler, vivre l'inertie... Se sentir fort et puissant... faible et craintif... crier, puis étouffer les clameurs inutiles... faire descendre en son cœur.

et les ressusciter, les apparentes énergies des choses mortes...

Ce jour-là, et à cette heure je voulais la Montagne morte... morte... Demain, je la voudrais animée, multiple et complexe, parfaite création d'un Dieu.

.
.
.

Saint-Nicolas, ce 15 octobre 19...

.
.
.

Je t'écris de Saint-Nicolas, mon vieil ami, où je viens d'arriver, ayant descendu la vallée à pied, et laissant derrière moi Zermatt que je ne reverrai pas avant longtemps.

La journée est splendide, la lumière bleue transparente avec les éclats bleutés d'un ciel fixe où pend le soleil. J'ai traversé Randa dans la fraîcheur de l'aube. Au-dessus, les découpures et les brisures des séracs menaçaient, blanches et glauques.

J'arpentais la route grise, le cœur gai, le cœur joyeux, un peu enlevé par les vapeurs d'un vin doré offert au passage à Taesch, par le généreux W.

J'ai croisé par hasard, le brave guide F. que nous avons rencontré au bivouac de Bricollaz, il y a trois ans. Tu vois d'ici nos effusions. Il rentrait chez lui, et avait fort à faire à protéger un veau qu'il menait à la longe, des attaques sournoises d'une chèvre barbue, qui cornes en avant se lançait sur le veau, par amusement.

En arrivant à Saint-Nicolas, avant d'aller voir nos amis, je suis venu m'asseoir sur le mur du cimetière.

Rien n'a changé, sauf l'apparition de nouvelles tombes qui bordent l'église. Le Christ est toujours là, cloué à sa croix, vieux, très vieux et douloureux, le regard dans le champ des morts où bruissent les iris violets. Les trois croix des trois frères Knubel — les trois guides tués là-haut — érigent sur le mamelon des trois tombes, leurs menues silhouettes au geste de pitié.

Et durant que je t'écris, prient deux femmes agenouillées. L'une aïeule, l'autre enfant. Le rosaire, entre les doigts inhabiles de l'aïeule, cliquette avec un petit bruit d'osselet.

.
.



Le cimetière de Saint-Nicolas.

CROQUIS



Déclassé.

DÉCLASSÉ

Je l'ai aimé comme on aime un bon frère.

Dans la vie, il est des choses qui attirent ou repoussent, semblant avoir leur individualité propre. Envisagées à travers nos sentiments, elles vivent. Elles s'animent. Elles deviennent presque quelqu'un. On s'y attache, croyant retrouver en elles nos sensations. Et très simplement on va dans la vie, soutenu par ces êtres fictifs, en qui on a mis tout son cœur, toute sa confiance, en qui on trouve un soutien moral plus solide, plus sûr, parfois, que l'amitié humaine.

C'est ainsi que le déclassé devint mon ami le meilleur.

De longues années, j'ai mêlé ma vie à la sienne, vivant dans son passé. J'avais mon abri sur sa galerie ouverte, protégé des averses et de l'ardeur du soleil, lisant, le plus souvent rêvant. J'ai imaginé son histoire.

Solitaire, face aux glaciers et dominant la vallée, le vieux chalet attend la mort. Il la sait prochaine. Il l'attend tranquillement. Une fois déjà, l'avalanche l'a disloqué, la foudre, à moitié incendié. En ce temps-là, les hommes s'occupaient de lui. On l'a pansé. On l'a guéri. Maintenant, il est seul, très seul. La neige peut l'arracher. Le feu du ciel peut le brûler. Personne ne fera attention à ses blessures. Sa mort passera presque inaperçue aux yeux des montagnards.

Il pressent tout cela, le pauvre vieux, mais il est résigné. Il ne se plaint pas.

... En silence... les ans passent... passent...

*
* *

Déclassé selon les hommes, il ne l'est pas pour les humbles de la nature : les pierres, les mousses, les herbes et les fleurs, les insectes et les oiseaux. L'ancien chalet, ridé comme les vieillards au village est aimé. Il le sera toujours, tant que durera sa passive existence, à la merci des malices du ciel et de la terre. L'été le console. Il sent qu'il fait partie d'une grande famille dont il ne se rend pas très bien compte. Et lui, l'isolé, le paria, il aime tout sur la montagne.

La solitude est bonne.

*
* *

Autrefois, sa pourtraison de mélèze doré tachait gaîment la verdure du pré. La résine s'égouttait encore aux portes. L'âcre senteur du bois nouvellement coupé l'entourait, pareille aux lourds parfums qui traînent à l'ombre des églises. Et l'odeur suave du pâturage fleuri était l'encens du temple de la nature.

De loin, on pouvait le voir, perché sur le plateau. Derrière, des pentes. D'abord du gazon, puis des pierriers, des éboulis. Des blocs. La moraine grise. Et brusquement, roulé sur le granit, le glacier. Le glacier, blanc sale, avec des rayures glauques. Au-dessus, plus en arrière encore, un mont aux arêtes ébréchées.

Entre le village et le chalet, il y avait une forêt de pins et de mélèzes, quelques arolles aussi. Un bout de pré.

De la vallée, on le remarquait avec son air gaillard, posté en sentinelle avancée. Il se silhouettait finement sur le fond glaciaire du val. Et vraiment, on le voyait de partout. Les rayons du soleil semblaient prendre plaisir à caresser ses délicates cloisons, à les faire joliment scintiller. Après les jours de pluie, il luisait mat, sans vernissure. Les brumes l'enlaçaient volontiers.

Devant la porte, on avait aménagé un espace libre, pour faciliter les allées et venues. La terre creusée était ocre. A force de la remuer et de la piétiner, elle devint foncée. Une sente, large d'un pied à peine, se faufilait sous les herbes penchées, pour aboutir à une courte distance, à un ravin sauvagement dénudé, dont l'origine remontait au glacier. Un ruisseau y coulait, sautellant de pierre en pierre.

L'avalanche avait autrefois passé par ici. C'était là, la faute du montagnard tenté par l'admirable situation du lieu, d'avoir érigé son habitation sur le bord du redoutable couloir. On avait eu confiance !

*
* *

Avec l'âge, le chalet s'est roussi, cuivré, noirci. On ne vit plus, de la vallée, le robuste *mazot* avec son air de fête, fier de ses poutres solides. On ne vit qu'un petit pâté noir, pareil à tant d'autres égrenés sur les alpages. Usé par la pluie et la neige, séché par le foehn, empoigné par la tempête, délabré et fissuré sous la patine du soleil estival, le pauvre vieux du haut de son mamelon de gazon, regarde par toutes ses minuscules fenêtres, le ciel, les cimes et les glaciers, la vallée... l'horizon... l'immensité...

*
* *

Déclassé !... Abandonné !... L'amertume de ces mots ne le fait plus souffrir. Les souvenirs en attendrissent l'évocation. Et ce flux intérieur a traversé ses jours, d'une vie lente. Les souvenirs ! Ah ! les souvenirs !... En pourrait-il raconter de ces événements d'antan, mais déjà si lointains, que les chalets anciens et nouveaux se diraient entre eux : « Eh ! Eh !... l'entendez-vous radoter, le vieux ?... »

En vérité, il ne radotait point.

Huit générations se sont abritées sous son toit. Comme aux premiers jours, il revoit Onésime, l'homme jeune, celui-là même qui l'avait construit, remonter du village, à mulet, avec, en croupe, Marie, la femme, jeune aussi, l'épousée de la veille. Blotti dans ses flancs, le couple vivait heureux. Des enfants naquirent. Pendant douze années, il y en eut un, régulièrement. Et lui, le chalet, tout pimpant, tout coquet avec ses géraniums écarlates aux rebords des fenêtres, assistait à l'épanouissement de la famille. Jamais babils et voix juvéniles mêlés aux sonneries du bétail ne résonnèrent plus librement, avec plus de grâce et d'entrain à son entour.

En a-t-il vu des vies et des vies s'écouler ! Avec

elles, il a ri, avec elles, il a pleuré. Il a pleuré, à la mort de Basile, le joyeux pâtre, le plus beau gars de la cinquième famille. Basile qui aimait à courir les arêtes et les névés, les parois de rocs, avait été trouvé, un soir, tué raide, au pied du glacier. Dans la cuisine on avait étendu le corps ensanglanté. Lorsque les montagnes se parèrent des rayons du levant, le père entreprit de descendre au village, la dépouille mise en travers d'un traîneau à bras.

*
* *

Le chalet a compris le sens profond du travail, en pénétrant l'intimité de *ses* générations. Il l'a admiré. Il a respecté le repos sacré. Les enfants qu'il a vus jouer, se plier au devoir, se sont assis plus tard à son seuil, courbés, affaiblis, les cheveux blancs. On les a mis en terre. Il revoit leurs figures, parfois. Des têtes mignonnes aux boucles noires, aux boucles blondes... des têtes sévères d'aïeux, des visages plus imprécis... flous. La succession jamais finie d'êtres remplaçant les disparus ne l'a pas étonné.

*
* *

Un matin de printemps, l'avalanche surprit le chalet. Elle causa une telle frayeur que la famille décida l'abandon.

Ce fut à l'automne suivant. Ah ! il s'en souviendra longtemps, de ce départ. Le bétail attendait dehors, morne. Les cloches sonnaient avec retenue. Aucun génisson ne folâtrait.

Dans le ravin labouré par l'avalanche, le ruisseau babillait. Son onde était pure. Lui seul chassait cette famille. Elle passait muette et triste, en un petit cortège. La chanson de l'eau murmurait. Mais on savait qu'à la mauvaise époque, cette chanson plus forte serait le mugissement de la meurtrière avalanche. Et la famille en cortège passait pour ne plus revenir.

Hors du logis patriarcal tout le passé s'était dressé. Tant de vies mêlées, tant de choses, tant d'événements !... Et tournoyait par vol, la poussière de l'oubli.

Le chalet désespéré sentait en lui quelque chose s'anéantir.

*
* *

Au-dessus de la porte, il y avait une petite croix grossièrement confectionnée. Elle était l'action de grâces de ces simples. Et la Vierge Marie à qui

elle était destinée l'avait accueillie en souriant. Un de ces sourires de divine extase que, seuls, les saints savent esquisser, et comme on en voit sur leurs visages, dans les églises, ou reproduit par les gravures religieuses coloriées que les colporteurs vont offrant, de porte en porte, à la campagne.

La croix délicate et menuesouffrit vite de l'abandon. Lamentable, elle pendait à l'huisserie, mutilée, accrochée par le bras qui lui restait. Avec la fuite de la famille, avec l'anéantissement du passé intime, la Vierge Marie quitta aussi le nid, dont elle avait la garde. Rien ne la retenait désormais. La Vierge a charge d'âmes. L'âme des choses ne l'inquiète guère.

Il y avait encore une échelle. Elle était appuyée près de la basse entrée de l'écurie. Sa position n'avait point changé du moment où on l'avait ainsi mise. Elle pourrissait sur place. L'herbe folle qui avait envahi la cour, croissait autour des montants blanchis. La fête de la verdure réjouissait la vétusté du bois.

A part l'échelle et le crucifix : rien.

Peu à peu, le chalet a pris l'habitude de sa nouvelle existence de solitaire. Il s'est forgé une âme à sa façon.

Au printemps, alors que la nature palpite d'amour, le vieux reprend aussi goût à vivre. Les fleurettes l'entourent. Elles se pressent autour de lui en une petite cour parfumée. Elles aiment leur grand frère. Les insectes vont, viennent, se hâtent. L'astre, à son tour, éclaire sa bonne face ridée. A travers les fissures des planches disjointes, les rayons du soleil pénètrent. La lueur d'or vibre dans l'obscurité endormie. Par la vie qu'elle dégage, le vide et la tristesse de l'ancien logis paraissent s'approfondir. Les rayons n'ont rien éveillé, puisque le passé est mort. L'âme du chalet est seule à s'en réjouir.

Les vents le connaissent. Ils le caressent. Ils lui parlent des contrées qu'ils ont visitées. Ils lui parlent des vallées sur lesquelles ils ont soufflé. Les nuages ne passent pas, sans se pencher et lui faire signe de loin.

Le clocher de l'église du village n'abrite qu'une cloche. La même depuis une éternité. La même qui sonna jadis le tocsin, hurlant la guerre civile. La même, qui, aubes et soirs, tinte l'angélus d'argent, les voix surannées, les rêves d'antan ! Le déclassé et la cloche s'aiment.

Novembre survient. Novembre avec ses assauts rageurs. Les portes grincent sur leurs gonds rouillés. Elles claquent. Le vent hante les pièces et se lamente aux trous des fenêtres. Toute la mesure gémit...

Le règne du Silence s'annonce.

Solitaire, face aux glaciers et dominant la vallée, le vieux chalet a pressenti la mort...

... Et la mort est venue.

*
* *

Un matin de décembre, une petite brume en marche passait, entre ciel et monts. Elle était sombre, plus grise que le ciel de plomb. Elle avait l'air si triste que le déclassé lui dit :

« Fillette du ciel, quel est ton chagrin ? »

Étonnée, la petite brume qui passait s'arrêta. Elle regarda le pauvre vieux. Elle vit aussi qu'il était triste. Elle ne répondit rien. Elle commença à pleurer. Elle pleura longtemps, désolée, tout doucement. Ses larmes étaient blanches, tremblantes, pures. Et le pauvre vieux sentit les larmes blanches effleurer son front rude.

C'était le prélude. Il frissonna.

La petite brume grise devait avoir un gros chagrin. Le lendemain elle n'avait pas cessé de pleu-

rer. Bien des jours encore, elle pleura. Et sous l'amoncellement des flocons, la peluche couvrit la montagne.

Un très grand Silence était partout.

Et cet hiver-là il y eut tant et tant de neige que le vieux chalet s'effondra.

Le Silence recueillit son âme, car il en avait une de sage.

*
* *

En ouvrant les yeux, le Printemps chercha vainement le déclassé. Là, tout en bas, où s'ouvre le ravin dans la vallée, des débris d'avalanche étincelaient. Des poutres noires émergeaient des amas de neige.

*
* *

Je l'ai regretté comme on regrette un bon frère.

MONSIEUR LE CURÉ

L'après-midi est suffocant. Le ciel est immobile, uniformément bleu, un bleu foncé, criard. Le soleil darde ses rayons les plus ardents. La torpeur estivale assoupit la vallée. Sur les pentes, les petits chalets, noirs comme l'ébène, brillent.

Au clocher gris, quatre coups frappent sourdement, sans rien éveiller dans le village muet, où la lumière et les ombres jouent. Qu'importe ! L'antique horloge ponctue la fuite du temps ! Le temps passe, et chaque soir le montagnard s'étend sur sa couchette, las du labeur journalier !

Du reste, il est deux heures, en réalité.

M. le curé vient de quitter la cure et promène sa soutane dans le jardin. Sous un tilleul odorant, sa chaise longue s'étire. Peu à peu, le prêtre, cédant à la tentation, s'en rapproche, s'arrête et succombe. M. le curé, allongé, la tête en arrière sur l'osier, bâille voluptueusement, les yeux clos. Au-dessus, les abeilles strident dans le feuillage du tilleul. Au-dessus encore, le ciel

bleu, uniformément bleu où flambe nu, le grand soleil...

Diable ! c'est qu'il fait chaud ! quoi ? courir la paroisse par ces trente degrés ? Allons donc, une simple méditation au sein de la belle nature rapportera plus de fruits. Et puis, ces journées de repos sont, dirait-on, faites exprès pour s'élever l'âme, communier avec le Divin, par quelque pieuse lecture, *La vie des Pères de l'Eglise*, par exemple. D'aucuns prétendent que cette fois-ci, *La Vie des Pères de l'Eglise*, était remplacée par un *Traité d'apiculture* !...

Quoi qu'il en soit, apiculture ou piété, M. le curé a de la peine à rassembler ses idées. Ses yeux clignent, sa tête se penche, puis son bras se détend, tenant encore le bouquin qui tremble... Affalé, M. le curé s'endort...

A pas réglés, la servante de la cure arrive, courbée, serrée dans un fichu aussi vieux qu'elle. Sa vache la suit gravement, roulant ses gros yeux bruns, se battant mollement les jarrets de sa queue mal étrillée.

La vieille, à la vue de M. le curé béatement assoupi, avance prudemment, et enfonce avec le moins de bruit possible, le piquet, autour duquel est nouée la longe de la bête. Assise sur le talus, au bord du jardin, elle lance un regard de respectueuse affec-

tion à son maître, sort sa pipe, la bourre, l'allume et les yeux regardant sans voir, le menton dans les mains, les coudes aux jambes, tire bouffée sur bouffée, s'enveloppant d'un nuage de fumée.

Et tandis que M. le curé repose, que sa servante fume et que la vache tourne autour du piquet, sous le ciel d'azur et le soleil de plomb, cinq coups résonnent au clocher gris.

Il est trois heures, en réalité.

LA VACHE DE LA CURE

La vache de la cure est certainement une vache à part. Toujours seule. Jamais on ne la voit frayer avec les autres vaches des diverses écuries du village. Et si, d'aventure, l'heure de l'abreuvoir lui ménage la rencontre du troupeau, elle reste à l'écart ou mouille son muffle à peine. Elle a l'air de croire qu'étant la vache du curé, quelque chose du saint homme, son maître, la distingue des ruminants, sa famille.

Tout près de la cure blanche, derrière le jardin potager, il y a un pré. Dans ce pré, la vache y règne en maîtresse. Apparemment, sans doute, car, pour son malheur, une corde la retient au piquet. Une bonne partie de la journée, elle tourne autour du piquet ; tantôt en plein soleil, tantôt à l'ombre d'un vieux chalet, son voisin.

L'ombre est très noire sur le pré vert brillant.

Parfois la corde se casse, car elle est usée. Et la vache, traînant sa longe, se promène fièrement, dans son domaine. Souvent son désir l'entraîne vers le fruit défendu : la salade du jardin.

La servante la rattrape, l'accablant de rudes épithètes, mais comme elle l'aime, elle la menace, sans jamais la battre.

Lorsqu'il fait bien chaud, la vache cesse de paître. Elle ne tire plus sur sa corde. Son lieu de prédilection est à l'abri du pommier, vis-à-vis du chemin public. Et là, la tête mi-pendante, les yeux clos sous les longs cils, elle rumine béatement.

L'or du soleil, morcelé par l'arbre, tache de mille étoiles sa robe d'un brun ardent, plissée de tressaillements, aux chatouillements des mouches. La queue se balance engourdie.

Il arrive que le coq et ses poules fassent irruption dans le pré.

Mais les coups de bec à terre, même entre ses pieds ne sauraient l'intéresser. Les seuls passants du chemin l'intéressent. Sitôt que les pierres crissent, ses yeux s'entr'ouvrent. Elle redresse la tête, et son regard inquisiteur se pose sur le passant, l'enveloppe, le fixe, aussi longtemps qu'il est en vue. Souvent même, elle se hausse pour mieux voir. Et par-dessus le rocher gris, on aperçoit deux yeux noirs, flanqués de deux grosses oreilles, immobiles, sur lesquelles s'étagent deux larges cornes étendues.

C'est la vache de la cure analysant les hommes.

LE SAMEDI SOIR

Chaque samedi, vers la fin de l'après-midi, la servante du curé procède à l'étrillage complet de la vache.

La vache se laisse faire, car elle comprend ce que cela veut dire. Voici bientôt douze ans qu'elle en a l'habitude. Et Véronique, la même servante depuis un temps plus ancien, remplit méthodiquement sa tâche.

Cette toilette du dimanche prend fin vers le soir. Les derniers rayons illuminent les cimes. Et l'angélus sonne à voix basse.

Ainsi propre et parée, avec la perspective d'un lendemain de paresse, la vache sent des frissons de jeunesse la secouer. Véronique lâche la longe, et voilà la bête gambadant de droite et de gauche, pareille à un génisson. Mais sa folie cesse devant la porte étroite de sa sombre écurie. Elle entre, docile et digne, songeant à son âge.

Par la pluie ou dans la brume, la bonne vache est triste. Elle broute à peine. Son muffle effleure le gazon froid. L'épaule accotée à la pierre ronde d'un des pieds du *mazot*, elle regarde tomber la pluie. Elle reste immobile, longtemps.

Ses yeux sont mélancoliques.

DEUX VIEUX GUIDES

ANTONIUS

Antonius, le vieux guide, passe sur le chemin.
Il rit.

Il rit parce que la chevrette blanche qu'il tient au bout d'une chaîne et qu'il mène à l'étable ou au pré, se démène comme un petit diable, saute, gambade, caracole, pirouette et bondit sur un ennemi imaginaire, ses cornes roses en avant.

Les yeux d'Antonius pétillent et sa large barbe grisonnante s'agite.

Il y a, je ne sais quel charme, à cette scène. Lui, le guide, qui a su conquérir en loyal combat les cimes les plus redoutables du massif, lui qui a vu la mort en face, souventes fois, et l'a regardée sans broncher ; et l'autre, la chevrette au manteau clair, qui joue à sa façon, pleine d'insouciance...

Deux êtres de la montagne ! Deux vies !...

Antonius marche lentement.

Les cailloux roulent sous les pieds du cabri.
Le ciel est bleu.

PETER

Il grisaille. Il pleut.

La brume flotte bas. Ses lambeaux pendent aux sapins noirs.

La pluie s'obstine à frapper aux vitres de la chambre du chalet ; son clapotis monotone en remplit le silence.

Au long du sentier, Peter, le vieux guide, s'achemine. Son rude métier l'a usé. Il marche un peu cassé, quoique fort, courbant les épaules sous l'averse. Son chapeau de feutre gris, très large et très ancien, lui barre le visage jusque sur les yeux.

Cependant, il s'arrête au contour, tenant le milieu du chemin. Il tâte son gilet, en tire sa grosse montre de nickel, la consulte, puis, étonné, la porte à son oreille. Alors, il déboucle la clef qui pend à la chaîne argentée. Avec mille peines, il ouvre la montre et place la clef, puis, gravement, remonte le mécanisme.

De l'angle de la fenêtre où je suis, on ne peut voir son visage, mais seulement un bout de pipe débordant l'aile du vieux chapeau.

Derechef, Peter écoute, attentif. Satisfait, il se redresse selon la possibilité de son torse voûté, reprend sa promenade et disparaît sous la pluie.

Là-bas, il est une déchirure dans le brouillard.

Un glacier apparaît.

IDYLLE

Un beau matin du mois d'août, il prit son vol.

Il alla, longtemps, ivre de soleil, exubérant de joie, voltigeant au hasard, où le poussait sa folle petite tête.

Et puis, fatigué, il revint vers le sol.

Une pensée violette semblait le regarder. Il s'approcha et se posa délicatement sur la frêle corolle. La fleur nouvellement éclos, frémit. Elle était si mignonne avec ses pétales d'améthyste, si pure, si séduisante, avec un air confus ! si suave son parfum ! Un jeune papillon ne pourrait résister aux charmes d'une fleurette éclos sous les gazes matinales.

Ils s'aimèrent.

L'insecte voletait, abaissant et relevant ses antennes. Un bourdon passa, s'accompagnant d'une robuste chanson.

Et le soir protégea l'amour du papillon et de la pensée.

S'éveilla la fleurette, transie. La nuit avait fui.
Le soleil brillait.

Seule ? Seule ? Il reviendrait plus tard.

Puis les heures s'égrenèrent. La brise crépusculaire chanta une berceuse au chagrin de la fleurette. Et nul ne revint.

Des jours passèrent, des aubes et des soirs, et encore des soirs et des aubes... Et souvent des papillons lui babillèrent des fadaises, de l'amour. Jamais plus ne s'ouvrit son tout petit cœur.

Un après-midi, alors que la vie semble s'éteindre dans les accablantes brûlures du soleil, la pensée sursauta. Elle avait cru le voir. S'étirant sur sa tige, tentant de dépasser les brins d'herbes... elle regarda. Hélas ! Ce n'était qu'un intrus paré des couleurs aimées.

Alors, elle commença de dépérir.



Pendant ce temps, l'ami parcourait le monde. Le corps allongé, les pattes tendues, les ailes au vent comme de minuscules voiles brunes bordées de rouge et de grenat ; il allait insouciant, amoureux, flânant, rôdant, vagabondant sur la montagne. Il connaissait les meilleurs coins des pâturages, dormait n'importe où, contre les troncs, contre les chalets, sous les touffes de gazon, le plus souvent auprès des fleurs.

L'ingrat ! il ne songeait plus au cœur fragile qu'il avait autrefois baisé et qui l'attendait.

Or, certain jour qu'il volait bien haut, une bourrasque se leva subitement. Le papillon fut entraîné. Une saute de vent furieuse le souleva jusqu'aux névés, une autre le ramena vers les prairies.

Soudain, un choc. Il se trouva blotti sous des herbes enchevêtrées. Un peu étourdi, il s'étira, se lissa le corps, redressa ses antennes, fit mouvoir ses ailes. L'une, à moitié déchirée, pendait lamentablement.

Le vent ne gémissait plus.

Il se hasarda à sortir de sa cachette, clopin-clopant. Mais, un sentiment indéfinissable le cloua sur place. Là-bas ! auprès de la pierre grise, au penchant de la croupe gazonnée, il y avait, seule, émergeant d'une touffe verte, une fleur, une pauvre fleur aux pétales violets fanés, sur sa tige presque sèche.

Il la reconnut...

Un dernier battement d'ailes le déposa vers elle... Ils moururent, serrés l'un contre l'autre. Ils moururent, car la neige tombait sur le pâturage. Un flocon s'étendit sur eux, doux, léger comme de la soie...

Toute la nuit, il neigea.

Le lendemain, le soleil se levait radieux.

HAUTE MONTAGNE

DANS LA BRUME

A mon frère Emile, en souvenir.

NOTES DE CALEPIN

Samedi 7 juillet. — Nous quittons Staffel-Alp. En une demi-heure de marche, on se trouve dans les solitudes des moraines du glacier de Zmutt. Lente promenade. Comme le soir tombe nous atteignons le bivouac du Schönbühl. Un bloc énorme. Un trou à ras le sol. Puis une sorte de grotte obscure que les pâtres ont aménagée en abri. Avec le soir, le temps beau a changé. Le ciel est sali par de longues plumes venant de l'ouest. Brusquement, un orage crève sur la Dent d'Hérens. Le vent bouscule les nuées par rafale. Elles fondent sur le Cervin. Elles s'y arrêtent.

Étendus au fond de la caverne nous nous endormîmes, longtemps bercés par les roulements du tonnerre. Tard, des moutons ont dû rôder autour du bivouac. Piétinements. Bêlements. Envolées douces de sons de clochettes. Respiration lourde

du vent, des glaciers, de la nuit tourmentée.

Dimanche 8. — 1 heure (matin). — Inspection du temps. Le ciel est toujours le même. Le vent ne souffle plus. Nous remettons sagement à l'aube notre départ pour la Dent Blanche.

3 et 4 heures. — Des nuages laiteux sont immobiles sur la Dent Blanche. Ils traînent leurs franges très bas. Ils ont l'air de ne point vouloir s'élever. Nous renonçons à notre ascension.

5 heures. — En route pour le Stockje. Le crépitemment d'une chute de pierres éveille notre curiosité. Où ? On ne sait. D'autres hommes ? Nous poussons un cri. Notre attente est déçue. Allons, personne ! Nous sommes bien seuls sur les hauteurs glacées, en ce jour qui se lève si triste et menaçant.

Au moment d'atteindre le cold'Hérens les brouillards nous rejoignent. Ils venaient de Zermatt, flottaient sur le Zmuttal et nous avaient talonnés au cours de la montée. En une seconde nous en sommes entourés, cernés, submergés.

Ce passage, nous ne le connaissions pas, ni l'un ni l'autre, sinon pour l'avoir vu de loin avec ses immenses glaciers, étendus mollement, en vagues allongées, leurs vallonnements, leurs crevasses. Et peut-être avions-nous fait la réflexion qu'il ne serait point plaisant de s'y trouver par le brouil-

lard et la tempête. Notre destin nous y conduisait.

10 heures. — Impossible de prendre l'exakte position de la cabane Bertol, notre but. Nous marchons selon la boussole, guidés approximativement.

Nous marchons, muets, aveuglés par tant de blancheur : le glacier blanc, le brouillard blanc, la lumière blanche.

Une large crevasse nous barre le chemin et nous oblige à accomplir un détour. Et cet accroc nous égare. La direction, incertaine d'abord, nous échappe complètement. Les plateaux de Ferpècle prenaient ce jour-là un fort mauvais aspect.

De 11 heures à 5 heures du soir. — Dans l'inconnu, dans le mystère, nous allons. Tel un vaisseau fantôme perdu sur une mer sans fin...

D'elle-même, l'allure de la marche s'est réglée. Machinalement le pied se pose devant le pied. Toujours le même glacier aux neiges immaculées. Toujours le même brouillard. On le sent haut sur nos têtes, et si dense, que dans les courtes haltes pour reprendre haleine, nulle rumeur lointaine. Pas un bruit. Rien. Absolument rien. Nous, êtres vivants, isolés, pris dans les replis des nuées, sur la glace inerte. Libres et forts, mais écrasés par le silence, égarés... Tout à l'heure peut-être, fous... morts...

Des plaines... des côtes... de la neige durcie, de la neige molle... de la glace... Même brouillard.

Même allure. Même grave monotonie. Et l'angoisse qui nous serre au cœur.

Voici que le vent se met à souffler du nord. Une bise mordante. Elle danse, saute, tourbillonne et semble nous assaillir de tous les côtés à la fois. Misère !

Voici que la bise secoue des rafales de neige. Les flocons tournoient dans la grisaille ; espacés, puis en avalanches épaisses !...

Dieu seul sait les rondes, les marches et les contre-marches que nous fîmes derrière les âmes des damnés ou de ceux que la montagne n'a jamais rendus. L'heure était propice. Et j'imagine vraiment qu'un fantôme ricanant avait ceint notre corde et marchait en tête. Ainsi, nous étions trois. Ou quatre ! Plus, cela se pourrait encore !

5 heures (soir). — Le linceul pâle qui nous étreint s'assombrit. L'annonce du soir. Soudain, une vision. Dans la brume déchirée par la bourrasque, une paroi de rocs noirs, tapissée de verglas, apparaît puis disparaît. Sous le vent, elle chante avec une voix troublante.

Bizarre influence sur l'œil. L'œil qui, enfin, a pu se fixer sur un point précis, suivre une ligne, ne fût-ce que pendant un instant bref.

Serait-ce une Dent de Bertol ? Nous le supposons et contournons le rocher.

Après et glacée, la neige tombe en tempête. Elle file, horizontale, fouaillée par la violence des airs.

La brume... Toujours la brume !... De nouveau l'apparition de grands rocs noirs. A travers les lambeaux de brouillards, une tour a, dirait-on, la physionomie du clocher de Bertol. Amère illusion !... Et la silhouette se cache dans les replis de la brume plus épaisse. Amère illusion ! Déception ! Angoisse sourde. De la peur ? Jamais.

6 heures. — L'ouragan se déchaîne crescendo. La force du vent nous secoue. Nous n'avancons plus qu'en titubant. Où aller ? Où ?...

Un pont de neige que nous venons de traverser, cède. Il s'effondre avec fracas. Et la chute des glaçons dans le trou béant est accompagnée d'un tintement argentin. Ce gouffre aux profondeurs bleutées ouvert là, sous nos pieds, arrête notre élan. Nous faisons demi-tour et regagnons une échancrure. Une sorte de brèche dans l'arête rocheuse. Sur la terre ferme, nous serons plus sûrs pour passer la nuit et lutter contre elle. Une plateforme large de quelques mètres, borde la base du rocher. Elle est suspendue sur une pente. On ne voit point la fin de cette pente.

La brume mystérieuse sépare les monts du monde.

8 heures. — Depuis deux heures nous travaillons d'arrache-pied à l'édification d'un petit mur. Cailloux sur cailloux. L'œuvre avance. Or, le roc surplombe, pas beaucoup, il est vrai, et le vent malin n'osera pas trop nous taquiner.

Il neige toujours. Implacablement.

Tout a blanchi, pierres et rocailles.

Les jambes dans le sac, la corde enroulée jusqu'à mi-corps, accroupis au rocher, et, serrés l'un contre l'autre, nous attendons la nuit.

Elle commence, cette nuit. Elle met une lenteur tragique à grisailier la neige et noircir la brume. Puis, le brouillard s'alourdit... Les formes des pierres voisines deviennent floues... Et le vent tournoie... Il pleure et rit, au-dessus de nous, aux cassures du granit.

Les heures se succèdent. Longues, interminables, infinies... Le froid est plus aigu. Les flocons s'insinuent partout. Pourtant, la fatigue nous endort. Un sommeil léger qui laisse l'esprit semi-conscient des bruits extérieurs, semi-conscient du terrible danger de s'endormir vraiment. Nos dents claquent. Et dix, vingt fois, nous nous levons pour secouer la neige qui s'est amoncelée, pour gratter avec les ongles la glace qui nous cuirasse le visage.

Etait-ce naïveté, ou exaltation de notre amour

pour l'Alpe? Mais, pas un instant nous en vîmes à déplorer notre aventure. Malgré tout, c'est beau profondément beau. Un coin du voile de la nature relevé en secret. Une vie supérieure intense, agressive pleine de neuves émotions... un déchaînement brutal.

Pour nous, la mort sereine et douce...

Lundi 9. — 2 heures du matin. — Le vent s'est tu un moment, puis a repris de plus belle. Il y a eu un silence terrifiant durant lequel la neige a semblé précipiter sa chute. Maintenant la tempête sévit dans toute sa fureur. Ai-je rêvé? Est-ce une hallucination? J'ai cru voir très haut, comme du fond d'un puits, la lune. Puis les ailes de la brume se sont pliées.

3 heures. — Le vent vient de renverser le petit mur. Nous n'avons pas le courage de le reconstruire.

Le vent nous cingle de coups, dont les morsures de glace sont d'une douleur lancinante.

Toutefois, nous tiendrons jusqu'au jour. Il le faut.

6 heures. — Le temps n'a pas changé. La lumière blafarde éclaircit la nue. On dirait des lueurs malsaines, sales. Le vent tournoie. La neige tourbillonne. Il fait si froid que nous entreprenons immédiatement la descente. La pente sur laquelle

nous sommes engagés est très raide. Au moins, si nous poursuivons notre course mystérieuse n'avons-nous plus l'horrible cauchemar blanc, l'hallucinante vision de blancheur. A mesure que nous descendons, la brume est plus opaque. Presque brune. Elle est collée aux parois et n'en bouge pas. Elle restreint le regard à quelques mètres. Mais nous avançons avec une telle certitude — une manière de divination — qu'il ne peut pas y avoir d'escarpement infranchissable. La neige fraîche, en abondante quantité rend chaque pas, chaque effort dangereux. Dalles traîtresses, couloirs et nervures où les avalanches se détachent. Corde rigide. Crampons indispensables pour tel passage, embarrassants pour d'autres.

Vers le bas de ce contrefort, après un dernier ressaut paraît un glacier secondaire. Le brouillard se dissipe un peu. La tombée de neige cesse tout à coup. Un présage : la fin de l'ouragan. Et voici qu'une déchirure traverse la brume. Elle s'étire, s'agrandit. La lumière — de la vraie lumière — illumine le glacier. Et voici que par la déchirure un rayon de soleil glisse, s'étalant sur la pente. En même temps, le ciel lourd des brumes s'élève et le ciel bleu — le vrai ciel — s'étend au-dessus de nos têtes. Dans notre poitrine, l'étau qui nous serrait, la veille, n'y est plus. Et libres, ainsi, nous

lançons un hurlement rauque, point de défi, mais de vaillance dans notre défaite. Une moraine latérale. Un névé. Puis un plateau où nous nous désen-cordons et jetons bas les sacs.

Midi. — Enfin du roc sec ! De l'air chaud ! De l'atmosphère ! Un vaste horizon, après la tourmente, après la nuit angoissante, après la brume glacée !...

Tout près et dans le lointain, un monde inconnu. Un dédale de vallons, de massifs, de pics et de glaciers que nous ignorons ! Nous sortons d'un mauvais rêve et durant ce rêve, nous avons voyagé. Un jour de notre vie nous manque. Un jour et une nuit ! Étonnement. Éblouissement. Ahurissement. Mystère des yeux grands ouverts dans le brouillard. Mystère des yeux grands ouverts devant l'immensité claire des Alpes.

A nos pieds, une vallée, ténue, palpitante, sous des vapeurs bleuâtres...

Le Valpelline !...

6 heures du soir. — Nous quittons le glacier, après l'avoir suivi jusqu'à son extrémité, au fond du val qu'il remplit.

Un sentese faufile sous les mélèzes. Des fleurs, beaucoup de fleurs. Des herbes effilées. Les ruisselets babillent. Bourdonnements d'insectes. Papil-

ons. Abeilles. Calme crépusculaire. Harmonie grave du torrent. C'était un enchantement !

Des chalets surgissent de la pénombre. Le bétail se rend aux étables avec un vacarme joyeux. Des vaches beuglent longuement. Elles se cherchent.

La nuit est tiède.

Mardi 10. — Nous gravissons les côtes du Valpelline, pour gagner le Valtournanche. Marche lente. Pays complètement nouveau. Solitude sauvage. Plusieurs cols nous conduisent de l'autre côté de la montagne. Brusquement, à l'angle d'une crête : le Cervin. Il s'érige, colossal, profilé sur un ciel triste. Heure sereine. Beauté suraiguë. Et dans le silence recueilli de notre âme, nous contemplons le Mont.

Vaguement, des mélodies de chants montent des pâturages... Des pâtres, des montagnards qui font les foins. Tout au long du sentier, les fleurs fraîchement coupées parfument le soir.

Des lumières rouges : Le Breuil.

Une fois de plus ce fut la nuit.

LES CHAMOIS

Cinq heures du matin. Col d'Emaney.

Depuis plusieurs jours, je rôde par la montagne.

Hier, le creux d'une roche a abrité mon sommeil, une marmite glaciale, délaissée par l'eau. J'y étais serré comme dans un petit lit, un peu dur sans doute, malgré une brassée de rhododendrons. Sur le corps, des genévriers. Et je m'endormis sans savoir comment, les yeux clos, sous les étoiles d'une nuit magnifique.

Cinq heures du matin. Col d'Emaney.

Les Alpes sont là. Cortège grave et fastueux. Vagues formidables, immobilisées. Grande ligne brisée qui s'estompe, bleu pâle, dans cette matinée commençante. Symphonie... Tournées vers l'est, les croupes de glace rutilent de soleil. Les échines de roc ont des nimbes d'or. La lumière est chaude. Pas un nuage. Quelques vapeurs.

Soudain, dans le couloir qui se dérobe sous moi, une pierre bondit. Je regarde. Et voici que, sortant de l'ombre d'une ravine voisine, un chamois paraît, un autre le suit, puis un troisième, un cabri. Len-

tement, ils défilent... Je retiens presque mon souffle. La femelle a dû me voir, sans se douter de rien. Ils ont passé silencieux, se croyant seuls et sûrs dans le domaine sauvage de leurs rocs et leurs névés...

J'allais rassembler mes effets, quand le mâle est revenu. En deux bonds, il a atteint le sommet d'une tour de granit penchée sur l'abîme.

Là-haut, solidement campé, découpé sur le ciel pers, il est resté longtemps... longtemps... la tête redressée, humant l'air vierge de ses narines frémissantes. Il contemplait les montagnes et les vallées... il écoutait l'hymne de la terre...

Une brise légère faisait frissonner les poils blancs de son poitrail.

UN BIVOUAC

Des nuées de plomb alourdissaient le ciel et le tendaient arrondi, prêt à crever, vers la terre. Des nuées grises et ternes semblant refléter la monotonie terne et grise du glacier que nous remon- tons, muets. Peut-être, sentions-nous l'angoisse intime de marcher ainsi, avec un entêtement obs- tiné, à la rencontre du mauvais temps, vers les difficultés inouïes de la fière cime convoitée. Nous ne voulions pas nous l'avouer, sachant que nous aurions l'intelligence de savoir renoncer, s'il le fallait vraiment. Et il y avait aussi un espoir qui nous entraînait là-haut, l'espoir bien connu des alpinistes, reposant... sur un simple coup de vent ; de ces coups de vent communs dans la haute mon- tagne, qui découvrent magnifiquement le ciel bleu et le soleil derrière les nuées les plus menaçantes.

Vers le bas du glacier, nous avons passé auprès d'un petit mur à moitié écroulé, appuyé contre un roc, et marquant la première étape des conqué- rants, et la nuit passée, fiévreuse nuit d'attente, sans

doute, avant l'assaut final et la victoire chèrement acquise sur le sommet rebelle.

Et tout en sautant de bloc en bloc ou glissant sur la croûte glacée, écaillée de gravier, je songeais, non sans une sourde émotion, à ce petit mur croulant, tassé jadis par les mains des premiers hommes qui osèrent s'aventurer là. Les cairns aussi, en l'isolement des cimes, ou l'horreur des gouffres ont cette obscure et rare beauté.

Nous cheminions, muets, l'âme lentement pénétrée par la tristesse des nuées immobiles, grises et ternes. Autour de nous, le paysage mort d'un fond de glacier jonché de rochers noirâtres et ceint de moraines, sévères comme des murailles de prison.

Où cheminions-nous donc par ce soir livide ? Là-bas... là-bas où le glacier s'élargit en golfe de neige entre la formidable étreinte des arêtes pétrifiées. Là-bas... sans savoir exactement où... vers l'invisible horizon... vers le premier roc hospitalier...



Le Cervin de Zmutt.

AUBE

L'aube allait paraître.

Les ténèbres, en se retirant, dessinaient les formes et les lignes. Les hautes montagnes surgissaient imprécises. L'ombre était froide.

Le pâturage, au bas de la pente rocailleuse, s'étalait, à peine visible. L'arête d'un mont incliné sur la vallée le coupait. Et derrière ce mont, par delà d'autres vallées, il y avait un mur épais de nuages qui, reposant au sol, dépassait la hauteur des cimes. On eût dit une lourde tenture aux rideaux gris, bleus et violets que le vent glacial de la nuit faisait onduler. Des nuées tombées du ciel, comme pour séparer les lieux sur le monde.

Et la terre était silencieuse.

Vint l'aube blafarde. Le petit jour douteux. Alors glissèrent les clartés. Un large galon blanc-d'argent veiné de nuances délicatement purpurines s'alluma à la crête des brumes qu'il secoua pareil à un frisson. Dans le même temps, un trait de feu aux couleurs semblables sillonna le pâturage noir. L'eau pâle du torrent réfléchissait l'aurore et por-

tait en chantant vers la plaine, le premier baiser du jour nouveau.

Le soleil parut... Il déborda lentement le mur épais des nuages, ses ondes lumineuses, merveilleusement dorées, jaillirent.

Au contact de l'effort puissant de la lumière, le mur opaque faiblit, se disloqua. Une lucarne s'ouvrit. Et dans la translucidité ténue des rayons palpitants, la cime lointaine du Cervin apparut dans une auréole de poudre d'or pâle.

LE CERVIN DE ZMUTT

Le désir nous prit au sommet de la Dent Blanche.

De cette cime, mieux qu'autre part, le versant de Zmutt du Cervin fascine. La muraille surgit d'un chaos de roches noirâtres et de névés, puis s'incurve sous la molle étreinte d'un glacier, et brusquement s'élance, dressant très haut dans le ciel, sa cime farouche, bardée de glaçons et flanquée de blocs. Les arêtes qui ceignent le Mont sont d'une pureté sereine. Rien ne choque, à nulle imperfection ne se heurte le regard, et l'on caresse avec une sorte de volupté esthétique la masse formidable de granit dont la beauté harmonieuse fait songer à quelque sculpture titanesque d'un torse tronqué.

Du sommet de la Dent Blanche nous descendîmes par la crête chenue. Et tant que nous nous abaissâmes le Cervin de Zmutt s'éleva. Et quand nous fûmes parmi les fleurs, aux pentes gazonneuses du Schönbühl, il était immense, immense et attirant. La fraîcheur vespérale apaisait l'ardeur

diurne. Le désir s'obstinait, mordant nos jeunes cœurs. Nos pensées se comprirent.

Et la nuit vint, enlaçant le Cervin endormi. Les étoiles jouaient dans les franges de ses neiges miroitantes.

*
* *

Face à face, le Cervin et le soleil se regardaient. Le doux crépuscule embuait le firmament clair penché sur le couchant, d'où le dernier rayon dardait son jet de feu. A l'ombre liliacée des glaces, nous montions au bivouac de Zmutt. Et cette ombre s'élevait lentement, drapant de noir l'horrible nudité des abîmes.

La beauté de l'heure scellait nos bouches de silence. Émerveillés et muets, nous contemplions le rite élémentaire des noces, éternellement pareilles, de la lumière et des ténèbres. Le hiérophante, en le temple marmoréen, dans l'attente de la vision du dieu, connaît-il une émotion plus sacrée ?

Et la passion nous soulevait d'enthousiasme de marcher ainsi au tournoi redoutable...

Pour aujourd'hui, notre tâche est aisée, car la montée au bivouac est, en réalité, une promenade plutôt qu'une ascension. Nulle grimpeée comme au refuge italien ou à l'ancienne hutte sur le versant

suisse, et la voûte que nous cherchons est tout simplement blottie au pied même des assises de l'arête, sans dépasser de beaucoup la limite des glaciers. Dès que l'on a traversé la partie supérieure du glacier de Zmutt, en cet endroit où se joint à son cours le glacier de Tiefenmatten, on abandonne résolument le vaste monde glaciaire, pour marcher vers l'est. Il y a un sauvage vallon, serrant entre ses moraines un petit glacier bien innocent et tout blanc. Roc ou neige, n'importe, on se fraye facilement un chemin, et chaque pas nous rapproche des versants du Mont, fermant le val, où nous savons être le bivouac.

Des semaines de rudes escalades ensemble, et plus loin en arrière, des étés et des étés encore, mêlaient notre âme et notre cœur. Tout à l'heure, la vision du Cervin nous avait secoués. L'émotion est une faiblesse, et par cette fissure notre force avait coulé. Nous nous retrouvions plus unis, maintenant, durant que nous enjambions les blocs, et plus forts, par cette force obscure que dégage la terre aux lieux ignorés des hommes. Je ne sais si je suis seul à avoir éprouvé cela, mais en maintes occasions, la montée au refuge, par les moraines et les névés, m'a procuré un sentiment inconnu aux joies de l'escalade ou la béatitude à la cime. Là-haut, nous sentons différemment. A notre sen-

sibilité un peu exaltée, un inévitable lyrisme se marie. C'est la joie, c'est la ferveur de l'être transfiguré, ou c'est la dure tension de l'esprit dans la lutte. Mais, en bas, à l'ombre des monts, il fait bon peiner sur les cailloux. La veille, n'est-elle pas le commencement de l'élan qui nous entraîne vers le sommet ? Demain, ne sera-ce pas le prix de l'effort ? Ah ! les doux moments, quand le soir nous surprend sur le chemin du refuge, rafraîchissant le corps, alors que l'on va, vaillant, les épaules voûtées sous le sac, le piolet sous le bras, l'acier contre la chair.

Nous montions ainsi, au hasard, et sûrs de trouver une dalle où s'étendre pour la nuit, au cas où nous ne découvririons pas le bivouac, quand, en scrutant les roches de plus en plus élevées, je crus voir non loin de nous, un petit mur, très bas, ou plutôt un amas de pierres symétriquement érigé, adossé à une voûte, avec, à gauche, le trou noir de l'entrée. Évidemment, c'était notre bivouac. Je hélai mon ami en quête de son côté, et bientôt nous étions au but.

Des bivouacs, de vrais bivouacs établis et aménagés en refuges pour les grimpeurs, par les premiers d'entre eux qui s'aventurèrent, on n'en voit plus guère. Ils ne sont plus de notre temps. L'évolution de l'alpinisme ne pourrait-elle pas se

mesurer aux progrès qui transformèrent les rudes gîtes des pionniers des Alpes en ces coquettes cabanes que nous sommes habitués à rencontrer un peu partout, construites sur les arêtes, les moraines ou sur les derniers gazons? Le refuge primitif a remplacé le trop rudimentaire bivouac, et la cabane avec tout le confort désirable a succédé au refuge. Avec elle, l'un des plus grands charmes de la montagne meurt, et l'homme n'ayant pas besoin d'employer son énergie n'a plus conscience de cette intime liaison de son esprit au sol même des monts. Car je prétends que le grimpeur qui passe la nuit sous un bloc de la moraine, ou étendu sur le gazon de quelque sauvage plateau, ayant pour oreiller sa corde et son sac, pénètre davantage la beauté de la montagne et participe, pour ainsi dire, à sa vie passive. L'alpiniste d'aujourd'hui est un dilettante. Nous sommes tous des dilettantes, et la diffusion des cabanes nous y contraint malgré nous. Imaginez l'époque qu'illustrèrent les premiers grimpeurs, et comparez. Alors, vous comprendrez la poésie du bivouac et la plénitude du bonheur que l'on y trouve, même dans sa dure simplicité. Les quelques refuges de jadis et les nombreux bivouacs que j'ai connus, m'ont laissé une impression plus douce que la plus confortable des cabanes. Mais par cela même,

je ne nie point l'utilité de ces huttes. Au contraire, elles servent de trait d'union entre la montagne et la vallée ; sans elles beaucoup de gens ignoreraient les splendeurs des hauteurs. Elles brisent lentement ce préjugé qui fait des alpinistes des êtres à part, jaloux et égoïstes, gardiens des beautés des cimes.

Alexandre Burgener, ce vieux lion, nous avait dit :

— Vous montez au Zmutt ? alors, couchez chez moi !

En disant cela il voulait dire : « Passez la nuit au bivouac de Zmutt ; c'est moi qui l'ai aménagé, il y a vingt ans, à la veille de la conquête du Cervin par ce versant, avec Mummery. »

Le bivouac du Schönbühl était un paradis à côté de celui-ci ! Il n'y avait que de la pierre, et rien d'autre. Au pied d'un roc gigantesque, une voûte élevée d'un mètre sur de larges dalles, et fermant à moitié la largeur de l'entrée, le mur de cailloux dont la symétrie m'avait frappé. De nulle part, on ne peut le voir, ce bivouac, il fait trop partie de la montagne elle-même, et le voyageur qui, du Stockje, le chercherait à la lunette, n'imaginerait certes pas que le cerne noir, minuscule, soulignant la paroi, est le gîte où l'on couche.

Aucune source alentour. L'un de nous descen-

dit au petit glacier avec un piolet et revint tenant à deux mains, comme une marmite, son chapeau plein de glace. Suivant notre habitude nous vidâmes les sacs pour en disposer le contenu sur un rocher, et répartir les charges en vue du lendemain.

La gamelle remplie de glace fut mise sur la lampe à alcool et Jan, improvisé cuisinier, songea à la préparation du souper.

L'heure était exquise. Le soir tombait, tiède, chargé d'ombres claires et pailletait d'améthyste la vision des choses. Nous nous assîmes tous deux, pour contempler, et nous ne causâmes point.

Nous étions si près de la base du Cervin que nous ne pouvions en voir le sommet. Droit au-dessus de nous, la large pente pierreuse, striée de couloirs et de ravines, supportait la blanche coiffe de la crête neigeuse. Les parties supérieures de l'arête se confondaient en une tour énorme et noire, effrayante, tachée de neige, et, de l'arête italiennè, élégante silhouette découpée, tombaient les abîmes glacés, rehaussés de chaînons rocheux aux contorsions tragiques, d'où bavaient sans relâche les avalanches et les pierres. Après l'échancrure du col du Lion, le prodigieux élanement de la Dent d'Hérens. Cette colossale masse de glace, bosselée,

boursofflée, coupée des bandeaux réguliers de ses glaciers suspendus, miroitait dans l'ombre, malgré la lividité des neiges éternelles. Elle s'abaissait, toute blanche, pour s'unir à la vaste plaine, toute blanche, du glacier de Tiefenmatten, dont les bords extrêmes s'élevaient presque jusqu'à nous.

Rien n'est plus étrange que la diversité d'aspects de ces deux montagnes : le Cervin et la Dent d'Hérens. Partez de Zermatt, et revenez-y en fermant une boucle par le Breuil, le Valpelline et le col d'Hérens, vous croiriez avoir vu défiler un grand nombre de pics, alors qu'en réalité, vous avez tourné autour de ces deux géants. En débouchant au col d'Hérens, surtout après la monotonie des plateaux de Ferpècle, l'impression que l'on éprouve est saisissante : par delà la vallée glacée et solitaire creusée, le Cervin et la Dent, sont là, terrifiants, tels deux sphynx, immobiles, rivés l'un à l'autre. Lui, âpre et nu, noir et déchiqueté, défiant le ciel de sa cime de granit effilée comme la pointe d'une lance ; elle, offrant au silence de ce monde désolé l'admirable sveltesse de ses flancs de glace aux veines bleuâtres, bombés comme une cuirasse d'argent, et serties du déroulement de ses séracs, beaux comme de fragiles sculptures de cristal, mais terribles comme la mort.

Cependant, il nous fallut songer à notre frugal

souper. L'eau bouillait depuis longtemps et nous eûmes tôt fait de la transformer en un succulent potage. Après quoi, nous préparâmes le thé pour l'ascension et, tout en mangeant, nous devisâmes.

Tandis que nous grimpons au bivouac, le soleil couchant avait embrasé les cimes ; et maintenant c'était la nuit. Une nuit très pâle, indécise, éteignant avec peine quelques reflets dorés, persistant au zénith. Une étoile scintillait, un peu rosée. Et des profondeurs du vallon de Zmutt, d'où l'ombre dégorgée sortait, la nuit épaissie semblait s'élever lentement vers cette petite flamme d'or, si haute et si lointaine, ainsi que la fumée ondulante d'un prodigieux encensoir.

Les rochers et les moraines s'assombrirent ; les glaces et les neiges, au contraire, prirent sous le linceul des ténèbres, une apparence de légèreté vaporeuse. On ne savait plus guère jusqu'où se haussaient les murailles des monts, ni où commençait l'espace. Et sous les étoiles surgies d'un bout du ciel à l'autre, les grands glaciers livides, les grands glaciers blancs, pareils à la nappe gelée d'un lac solitaire, les glaciers s'endormirent. Le murmure de leurs eaux souterraines montait, emplissant le silence ; voix de rêve... voix de mystère... On eût cru percevoir les larges battements de vie du cœur de la montagne...

Tout à coup, un sourd grondement prolongé rompit la paix nocturne. Vis-à-vis de nous, derrière le rideau obscur, un rempart de séracs s'écroulait à la Dent d'Hérens. L'avalanche dévala follement les pentes glacées, s'étala dans l'arène de Tiefenmatten, pour mourir. Le fracas de la chute alla s'affaiblissant, et bientôt se tut. Et il n'y eut plus que les voix de rêve emplissant le silence... le silence et la nuit !..,

Un froid aigre nous enveloppa.

Nous n'avions pas de bois, estimant que ce luxe en haute montagne est bien inutile et, surtout encombrant. J'avoue toutefois, que ce soir-là, j'aurais volontiers passé la nuit, accroupi près d'un bon feu clair et brasillant. Peut-être, aurions-nous chanté quelque gai refrain, les mains vers les flammes, mais nous n'en sentions point le désir, bien au contraire ; le calme solennel que l'homme trouve en lui, toujours présent, à certaines heures de sa vie, quand nous prenons conscience de nous-mêmes, immobilisait notre pensée, et nous avions besoin de paix et de repos.

Comme nous étions debout, prêts à rentrer, une lueur rougeâtre s'alluma soudain de l'autre côté de la gorge, vers le Stockje. Elle vacilla, s'abaissa puis s'éteignit. Qu'était-ce donc que cette flamme mystérieuse, à cette heure, errant

sur ces hauteurs glacées ? Un signal de contrebandiers ? Une caravane attardée descendant sur Zermatt ?? Nous ne répondîmes point, pour ne pas altérer la curieuse sensation de se sentir, seuls et faibles, au creux de ces abîmes, dans ce néant nocturne, peuplé de formes incohérentes, de ce chaos de glace et de granit, haut de quinze mille pieds... Ne croyez-vous pas que les nuits silencieuses de la montagne ont autant de beauté que les nuits du désert ou celles de la mer, au large ?

Nos préparatifs de bivouac furent brefs. Nous revêtîmes notre linge chaud, et une fois étendus sur la dalle, déroulâmes la corde pour l'enrouler autour des jambes. Nos sacs nous tinrent lieu d'oreillers. Et nous nous endormîmes, serrés l'un contre l'autre, les épaules roidies sous le froid tombant de la voussure de pierre.

Nous étions couchés sur du granit, et la basse voûte nous enveloppait de sa couverture de granit. Il y avait cet air humide de souterrain, cette torpeur inquiétante qui hante les retraites d'où la lumière est exilée. Mais nous étions à l'abri entre deux roches du Cervin, et cela suffisait à notre bonheur. Nous dormîmes comme deux enfants, de tout notre cœur. Et cette nuit-là, je rêvais vraiment que j'étais enfant, dans ma couchette aux draps bien doux ; ma mère penchée sur moi me dictait

les mots divins de la prière coutumière : « Bon Dieu, fais que je sois bien sage ; demain, sois près de moi, comme aujourd'hui tu m'as protégé... »

*
* *

Pourtant ce fut bien la froidure qui nous éveilla et nous chassa de la grotte. Dehors, c'était toujours la nuit, mais plus pâle et plus bleue ; il y avait, dans l'éclat ténu des étoiles et le petit vent glacé qui courait à ras terre, les indices de l'aube prochaine. Nous étions transis ; et durant que chauffait le chocolat, nous exécutâmes une gymnastique désordonnée faisant affluer notre sang rebelle. Puis, les derniers préparatifs. Nous nous encordâmes. La lanterne fut allumée, et ce fut le départ.

En peu de temps, nous perdîmes de vue le lieu du bivouac. Notre cœur battait, et c'était comme une fuite. Derrière nous, nous laissions le dédale de pierres et de glace que notre présence avait un instant animé.

Et je songeais à un même départ et dans ces mêmes parages, et par une fin de nuit pareille à celle-ci. Ils étaient quatre hommes, quatre vaillants qu'un merveilleux élan soulevait vers la cime : Mummery, Burgener, Petrus et Gentinetta. Leurs

énergies coalisées dominèrent les formidables obstacles du Mont, vierge encore de ce côté. Aux victoires de Whympet et de Carrel, s'unissait celle de Mummery, affirmant ainsi le rôle des conquérants sur le Mont vaincu. Somme toute, que nos prétentions sont vaines, à nous autres alpinistes, obscurs et vulgaires continuateurs. Eux seuls, avaient le mérite, eux seuls connurent l'ardente lutte épique contre la montagne défendue par un spectre : le spectre de l'Inconnu. L'homme avance, le spectre recule. L'homme gagne un mètre, le spectre en perd deux. L'homme s'élève d'une prise, mais le spectre est là, qui guette, à la prise suivante, sur la vire, dans le couloir, au haut de la cheminée. Il est partout à la fois, terrible et menaçant. Et l'homme monte toujours, pourchassant, harcelant le spectre, qu'il finit par rejoindre. Et sur la cime, l'autel suprême, il l'égorge, en riant, fier de sa conquête, tel Heraklès enfant, étranglant en souriant les serpents monstrueux, et les rejetant au loin, sur les dalles de marbre.

Or, l'Inconnu n'étant plus une réalité, la valeur de nos victoires personnelles en est considérablement diminuée. Puisqu'un homme est monté là, avant moi, pourquoi n'y monterais-je pas aussi ? raisonnons-nous. Et nous nous essayons à la lutte, bénéficiant en confiance, en force morale, en

volonté, de cette leçon d'énergie et d'audace de « l'autre ». C'est ce qui fait, dans la vie quotidienne, que nos peines et nos joies sont mesurées à la profondeur de nos sentiments, et que, volontiers, nous en cherchons l'équivalent autour de nous, parmi les êtres qui nous sont chers ou indifférents. Nous aimons croire à notre supériorité morale, alors que nous savons qu'un autre a passé là, déjà, ou éprouvé cela.

Un glacier. Un col dans une moraine. Un autre glacier plus large. La vague blanche monte à l'encontre des premiers gradins du Cervin, telle une marée immobilisée par les siècles contre les roches qu'elle baignait. Époque fabuleuse et chaotique, non fixée par la mémoire des races, plus mystérieuse et plus lointaine. En ce temps-là, déjà la gigantesque montagne accumulée sur la ruine qu'est le Cervin, devait projeter au loin son ombre, sur la mouvante étendue des eaux ! Déjà la sombre pyramide hantait la désolation du monde, comme un doigt énorme dressé vers le ciel, d'un geste prophétique.

Et nous le sentions, sans le voir dans la nuit, là-haut, ce terrible Mont, lourd de tout son granit, lourd de tant de siècles et tant de siècles, morne témoin de choses mortes ou en perpétuel mouvement de création, nous le sentions redoutable,

penché sur nous, faibles et chétifs. Nous baissions la tête, le regard, à la pente de neige durcie, attentifs aux marches que nous devions rudement creuser du pied. La flamme douce de la lumière dansait sur la neige. Autour de nous, la nuit et le silence. Quand brusquement, un banc de rochers nous barra la route. C'était le Cervin. Par prudence nous attendîmes l'aube.

Lentement, des lueurs tombaient du ciel étoilé, clarifié par le vent froid des neiges. Et à mesure que les clartés livides et verdâtres se traînaient à terre, au ciel, les étoiles s'éteignaient, une à une. Le ciel et la terre semblaient s'exalter en un désir de lumière.

Au petit jour nous étions partis. Après un mauvais couloir où nous nous étions débattus, nous étions montés dans la direction du point final de l'éperon neigeux, pour biaiser ensuite à travers la pente de rocailles et d'éboulis, piédestal à cette admirable crête glacée. Au grand jour, — le soleil n'était pourtant point encore levé, — nous avions atteint l'arête couverte de neige. Du côté de Tiefenmatten, de la pierre. De l'autre côté, un merveilleux abîme de glace et de neige ; un abîme blanc pailleté de reflets. Car la lumière commençait à ondoyer, et s'élevait palpitante au long des murailles. Le glacier du Cervin était là, au bas, aplati,

d'une blancheur mate, avec la coupure régulière de ses murs de séracs, bleue comme une veine. Plus bas encore, le vallon de Zmutt et la vallée. Des vapeurs s'y déroulaient avec grâce, lasses et nonchalantes, au gré du souffle matinal. Superbes, les Mischabels, redressés dans l'air pur. Le sommet neigeux du Dôm, enlevé avec hardiesse sur ce fond de ciel vert, étincelait, tel un rubis. Et les yeux étaient aveuglés par tant de blancheur, tant d'espace. Les yeux se fermaient, puis se rouvraient avec ivresse. Nous connûmes la griserie de la vision.

Le soleil devait être monté au bord de l'horizon, et avant d'entreprendre sa course, contemplait le monde. L'arête nord-est du Mont profilait sa menaçante échine de rochers sur un embrasement de lumière frissonnante. Et quand l'astre parut, débordant la dentelure des rocs, un ruissellement de cette lumière coula sur les flancs ravagés, où l'ombre livide se tassait. Ce fut un triomphe. Les abîmes, transfigurés par l'éclat des feux, se revêtaient d'une beauté nouvelle. Et la mort, qui, là-haut, ensanglante, brise, et d'un corps harmonieux en fait une loque hideuse, la mort y paraissait glorieuse. La mort ? Toujours le néant !... Esprit bizarre qui ramène à la réalité triviale nos plus purs élans. Et pourtant, du fond de ces abî-

mes ensoleillés, tragiques et muets, s'élevait une clameur de vie.

Nous allions en équilibre sur le tranchant de la crête neigeuse. La neige rutilait. Elle grinçait sous la morsure des clous. Il y avait, recourbée sur le gouffre, du côté de Zmutt, une fragile corniche. Un long rayon jouait avec ses glaçons, effilés comme des aiguilles. L'eau commençait de circuler. De petits gloussements couraient sous la glace.

Vue de Zermatt, cette arête blanche, dressée à mi-hauteur, à l'ouest du Cervin, est l'une des plus admirables proportions géométriques du pic. Elle ajoute à son galbe, une grâce féminine contrastant avec la brutale beauté du Mont. Simple dans le trait, elle ondule, délicate et pure, classique comme un marbre grec.

Je ne sais si c'est ma petite vanité de solitaire, ou l'amour que j'ai de la liberté, ou encore le bonheur d'errer par monts et par vaux, qui me fait supposer la montagne, inspiratrice de l'homme, plus belle et plus profonde qu'aucun autre lieu du monde. Le pâturage et la forêt, la moraine et l'éboulis, le glacier et le rocher. Là-haut, nous ressentons de vierges émotions. C'est une autre partie du « moi » qui se manifeste. Et les monts, d'aspect farouche et désolé pour le profane, sont pleins de poésie consolatrice.

Une heure durant, nous cheminions sur cette arête d'une blancheur immaculée. Et chaque pas de cette merveilleuse promenade nous rapprochait de la paroi du Mont, vraiment terrifiante. La neige s'allongeait en langue contre le pied d'un bloc, posté au travers de la crête, et nous comprîmes que là, c'était vraiment le Cervin. Du faite du bloc nous en vîmes un suivant, puis un autre et un troisième et un quatrième. Nous étions parvenus aux « gendarmes », postés comme la première énigme à résoudre dans la marche à la cime. Ils étaient devant nous, alignés, de profil, énormes et étonnants, véritables tronçons de tours fantastiques, les uns difformes et laids, renversés sur l'abîme, d'autres sveltes et harmonieux, dressés droits et pointus, sortes de clochetons à l'ombre du grand clocher, comme dans une cathédrale gothique où la plus obscure ogive de la nef évoque la magnificence du style de tout l'édifice. Elles évoquaient aussi, ces tours rocheuses poussées à même le tronc du Cervin, une sorte de végétation de pierre, croissant vers le soleil et puisant l'effort de leur vie en un relent d'âges anciens, sans doute avant, longtemps avant la lente invasion de la vieille Europe, par les vastes glaciers et les forêts, avant le renne et le mammouth.

Un instant, désorientés par la violente transition

de la neige au rocher, nous avions repris l'escalade. Nous ne pouvions songer à attaquer de front ces géants de granit. Nous traversâmes le premier, et contournâmes les suivants, tantôt suspendus à quelque prise au-dessus du gouffre de Zermatt, tantôt arc-boutés sur quelque vire du versant de Zmutt. Ces premières difficultés étaient dignes de notre rêve.

Au point de liaison entre l'arête et le bord du couloir de Zmutt, nous fîmes halte. Les roches étaient plates, et propices au repos. Un peu d'exaltation nous animait. La fièvre de la lutte très prochaine que nous pressentions dure et tenace, et la joie de notre heureux début.

Au-dessus de nous, bombé sur nos têtes, le formidable à-pic de Zmutt éventré par le couloir dans l'ombre. Au-dessous de nous, la fin de ce couloir, en plein soleil. Le soleil brillait haut. Il inondait le glacier de Zmutt, allongé dans son lit, bordé de moraines et de gazon. Vis-à-vis, la chaîne des sommets baignait dans la chaleur. De nombreux torrents rayaient de clair la monotonie jaune des pentes.

Dans la vallée, Zermatt s'éveillait. Ses fumées lilas se mêlaient aux buées ombrées que la lumière solaire ne dorait pas encore. La Viège, couleur de lait, paraissait enlacer la tache blanche de l'église.

On devinait, au village assoupi, aucun bruit coutumier. L'heure était trop matinale.

Déserts aussi, les pâturages. Le bétail devait ruminer à l'abri des *mayens* de Staffel-Alp. Nous eussions aimé entendre l'hymne des cloches argentes, mais la vallée était trop loin, et trop profonds les abîmes dont nous étions entourés. La rumeur humaine ne monte point jusqu'au Cervin.

Égrenés et clairsemés à la lisière des prairies, les premiers arbres des forêts d'arolles. On pouvait voir leurs troncs épais et leurs branches, tachant la verdure. Impassibles témoins de la plus impressionnante tragédie des Alpes ! N'ont-ils pas vu, ceux-là, l'avalanche légère qui roulait dans le précipice les quatre compagnons d'Edward Whymper, le jour de la conquête ? n'ont-ils pas entendu le bruit de la chute ? Et qui pourrait mieux dire qu'eux, — sinon les choucas, noirs fantômes des murailles du Mont, — où gît fracassé, le pauvre jeune lord ? Mais allez questionner des arolles ou des choucas !... Si les fées étaient encore !...

Nous étions impatients de repartir. A quelques mètres, l'ombre projetée de la paroi de Zmutt, infiniment haute s'arrêtait. En un instant, nous passâmes du soleil à l'ombre, et nous fûmes en plein couloir. Repartir oui, mais pour aller où ?

La question angoissante était posée de la façon la plus absolue, où aller ? où grimper ? Nous scrutions chaque saillie, nous fouillions chaque vire, chaque mur, chaque feuillet. Et partout, c'était la même impressionnante déclivité, la même structure géologique offrant un rocher très pauvre en aspérités, presque lisse. Suivre le creux du couloir, nous n'y pouvions songer. Il était tapissé de glace grise qui allait s'épaississant, s'arrondissant vers le fond pour y miroiter, glauque et bleue. Le bord s'élevait par gradins ; des ressauts qui, vus d'en bas, avaient l'air impossibles à franchir. Nous n'avions donc pas l'embarras du choix ; une solution unique s'imposait, puisque ni le fond, ni le bord ne nous tentaient, c'est-à-dire, la paroi située entre ces deux parties, la face du couloir. Nous sûmes plus tard qu'on peut suivre sans trop de réelles difficultés la crête du couloir — voire que c'est la voie d'accès la plus aisée. — Notre décision une fois prise, nous embrassâmes la muraille et en commençâmes l'attaque !

Oh ! ce couloir de Zmutt !... Quelle merveille ! Quelle merveille infernale et divine !... Nulle part, en aucune autre montagne des Alpes ou du Mont-Blanc, je n'ai retrouvé un lieu pareil, résumant et synthétisant les caractères des cimes les plus fameuses : Aiguille Verte et Grépon, Dent Blan-

che, etc... Après tout, non ; on ne compare pas le Cervin à d'autres monts, c'est le rabaisser. Il est bien seul, et ses couloirs ont bien son caractère à lui. Et encore, le mot couloir convient-il vraiment à ce ravin aux flancs déchiquetés, lambrissés de glace et de verglas ? N'est-ce pas plutôt une déchirure ? la plaie béante de quelque terrible éboulement de jadis ? Un couloir est étroit, on y respire avec peine, on s'insinue dans ses gorges, sombres comme un défilé ; mais celui-là, il est beaucoup plus, il est un des principaux traits de la physionomie du Cervin ; il est large et ouvert, on dirait un vallon suspendu sur l'abîme.

A mesure que nous montions, le roc devenait plus froid. Les mains avaient peine à s'astreindre à ce contact pénible, et la paroi se redressait de plus en plus. On avait beau lever la tête et jeter un coup d'œil anxieux vers les hauteurs, mais on ne voyait que la paroi noire avec le liséré verdâtre de la glace. Il fallait monter, monter, sans mot dire, crisper les doigts gelés, laisser filer la corde et monter encore. Des zigzags, et des grimpées verticales nous amenèrent à une certaine altitude d'où nous pûmes rejoindre la crête. Nous l'abandonnâmes, tôt après, pour revenir sur le flanc.

Pareillement aux profondeurs des eaux, les abîmes ensorcellent. Pour peu, l'on croirait entendre

les appels de quelque Oréade, attirant dans le gouffre le montagnard enchaîné par l'artifice magique.

Droit au-dessous de nous, très bas et devenu petit, le glacier du Cervin où le couloir précipite sa chute. La pente est si inclinée que l'œil ne peut la suivre. Il y a tout à coup, un renflement, puis plus rien. Le regard glisse jusqu'au plateau éblouissant. Sur plusieurs centaines de mètres, le vide. La lumière intense d'en bas projetait sa réverbération jusqu'en cette région élevée. L'ombre où nous nous mouvions vibrat d'ondes lumineuses.

Bien des années auparavant, Guido Rey et ses guides, passèrent en ce même lieu. Et l'écho vibra de leurs accents de bonheur. Nous y songions en contemplant les roches sévères célébrées par le poète, et par respect nous ne réveillâmes point l'écho.

Le haut du couloir, en se resserrant, nous obligeait à nous rapprocher du fond, ou à nous en éloigner, pour suivre la crête. Ce parti était le plus sage, car c'eût été pure folie de s'attaquer à cette pente de glace dont la seule vision appelait le frisson. Elle s'offrait à nous sous un aspect aussi bizarre qu'effrayant. On eût dit un immense reptile ciselé dans un bloc de glace, incrusté à même le granit, et prêt à glisser avec fracas de son antre,

sur la vallée. Des pierres, lâchées par le dégel, dégringolaient avec un frisselis de balle. Elles effleuraient le dos bombé de la coulée de glace, l'entaillant à peine de blanches cicatrices. Ce péril auquel nous étions exposés et qui allait grandissant avec la montée du soleil, acheva de diriger notre effort vers le bord extérieur du ravin. Nous étions enfin parvenus à l'origine même du couloir, comme au cœur du Cervin. Des blocs dentelés en défendaient le sommet. Une échancrure favorisa notre passage, et brusquement, sur l'espace d'un mètre, nous fûmes transportés de notre pénible impression d'ombre et de froidure, dans le décor ensoleillé et largement étendu de la face de Tiefenmatten. Comment dépeindre cette paroi labourée de ravines, dénudée, plongeant d'un jet jusqu'au glacier de Tiefenmatten et limitée, à l'est, par les découpures cassantes de l'arête italienne ?

La lumière et l'ombre partageaient la pente avec une incroyable précision. Du côté de la lumière, la mobilité : l'eau, les chutes de pierres et le tremblotement de la chaleur. Du côté de l'ombre : l'immobilité et le silence. Les névés y étaient livides avec un quelque chose de tragique. L'âme homicide de la montagne semblait rôder au long des murailles vierges.

Une sorte de terrasse inclinée, pavée de dalles,

nous dominait et servait de base à la pointe pyramidale de lacime. Il était donc là-haut, ce sommet, si près et si loin ! Nous pouvions le voir, le contempler à l'aise. Nous évoquions l'ardente lutte de tout à l'heure, où l'espoir pilotait nos pensées. Nous savions qu' « il » se dressait par delà cette enceinte de rocs menaçants, et que notre confiance ne serait point trompée. La belle image de la vie déroulée en nos jeunes âmes !... Nous savions, et « il » était là !... Tordue, la tête du Mont, par l'énergie suprême comme pour monter encore... Elle domine ces régions de mystère et d'âpre nudité qu'on ne saurait imaginer, elle est la synthèse de ces gouffres sublimes, de ces gorges de glace, de ces rocs, de ces fantastiques arêtes... merveilleux édifice construit et sculpté avec magnificence au rythme d'un style surhumain, par la conscience divine... Elle est là, lourde et massive, ravagée, ridée par les siècles... Écrasante, enveloppée de la rumeur éternelle des choses, on la dirait pensive. Derrière le granit fauve de son front bombé, l'obscurité bleue, impénétrable du ciel...

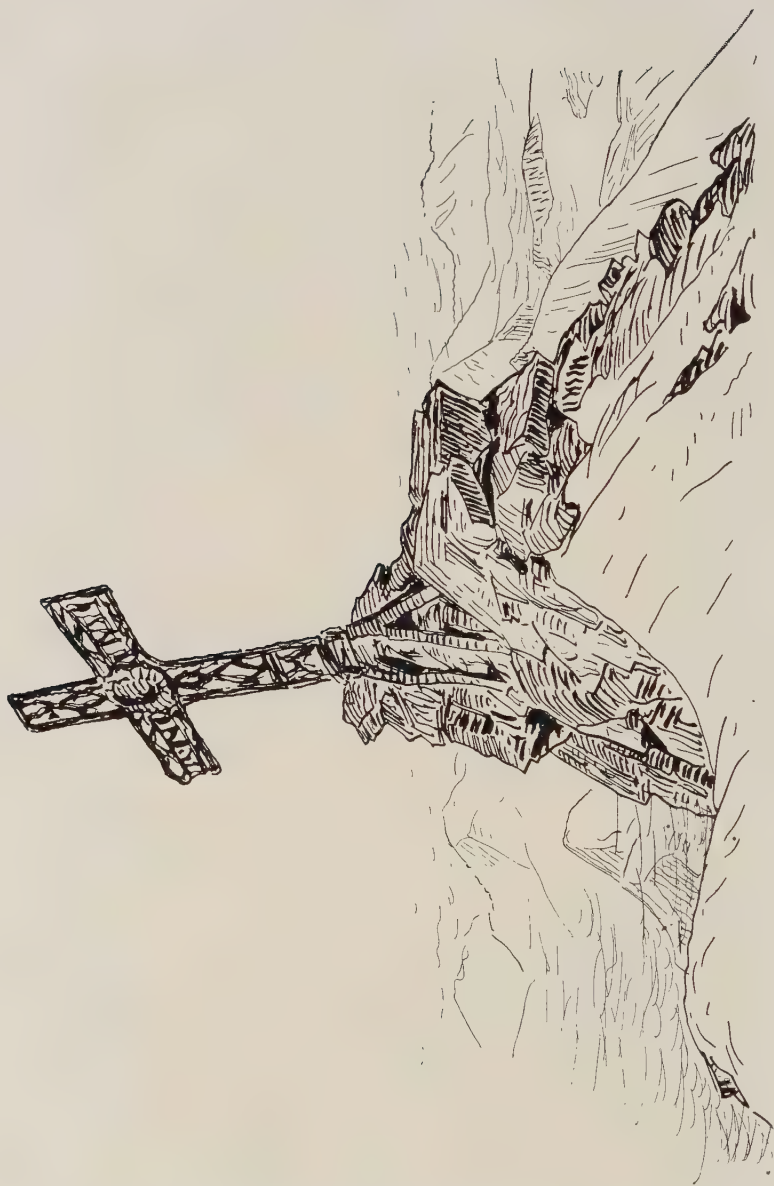
Nous avons repris l'ascension juste au milieu de la face. Après le couloir, c'était presque facile. Le soleil nous enivrait et excitait notre allure. Des enfilades de plaques, des fissures, des vires. Le

gros danger de la canonnade de cailloux n'était pas imminent. L'heure était encore propice. Mais les roches usées, polies et blanchies, saupoudrées de poussière et semées de débris témoignaient des chutes de pierres qui doivent balayer la pente, l'après-midi, sans relâche. Nous approchions de plus en plus des assises de la tour dernière. L'arête italienne était si proche qu'on se demandait s'il ne vaudrait pas mieux la rejoindre. Le bon sens nous en détourna. Puis, une marche oblique à gauche, nous ramena, de nouveau, au faite de la véritable arête de Zmutt que nous n'avions fait que croiser à l'orifice du couloir.

Alors, ce fut une grimpée épique au-dessus des précipices les plus profonds que les Alpes recèlent : au nord, la vertigineuse face de Zermatt ; au couchant, l'abîme de Tiefenmatten, d'où nous venions d'émerger.

Les ressauts de l'arête s'enlaçaient et se développaient en un même motif de rocailles et de neige. Et nous allions, bravement et sans peine, exaltés par un généreux enthousiasme provenant de la victoire, si chèrement acquise, entraînés par l'exubérance de l'air vif.

Tout à coup, après l'escalade d'un bloc, la silhouette sacrée se dressa devant nous : la croix.



La croix du Cervin.

La cime était déserte et solitaire.

Des cailloux gris et des brisures de rocs, jonchaient les grandes dalles rousses émoussées. Il n'y avait pas de neige. Le toit glacé de la crête suisse s'arrêtait net à l'escarpement du sommet italien. Seuls, quelques longs glaçons rivés au rebord des plaques, pendaient sur l'abîme. Le cairn édifié par de pieuses mains en d'autres temps, jadis, avait l'air bien humble et relégué, au pied de la haute croix de fer. J'avoue préférer sa silhouette trapue à l'émouvante apparition de l'instrument de supplice.

Pourquoi faire du Cervin le piédestal d'une croix ? Certes, elle était simple et pure, la foi de ces montagnards qui l'érigèrent, cette croix. Je les admire profondément sans les comprendre. La religieuse beauté des monts — et surtout d'une cime comme celle du Cervin — frappe davantage notre imagination et émeut nos sentiments les plus sacrés, quand cette beauté est l'expression unique de Dieu. Dans la vallée, un vieux crucifix dressé au tournant du sentier, s'harmonise admirablement au caractère du paysage. Mais, là-haut, parmi le grand peuple des géants des Alpes, sur les cimes désolées, la croix douloureuse s'efface devant la splendeur du ciel et de la terre.

Sur les montants rouillés et les bras noircis, des

guides ou des grimpeurs ont gravé des noms et des dates. Le feu du ciel aussi a inscrit son passage à coups de foudre et de tonnerre. On peut très bien y observer la brûlure des éclairs. Qui pourra dire la danse infernale du vent et des neiges, des brouillards et des nuits de tempêtes trouées de flammes électriques multicolores, à l'entour de la croix du Cervin ? Personne.

Avec la bénédiction de cette croix, l'auréole de légende de la colossale silhouette obstruant le Valtournanche, a bien pâli. Jadis, les hommes tressaillaient d'effroi, quand le fantôme du Mont, passant sur la vallée, étendait son ombre de mystère jusqu'aux portes des chalets et obscurcissait la lumière sur les prairies ensoleillées. Les femmes se taisaient, et les enfants arrêtaient leurs jeux.

Aujourd'hui, foin de la légende ! Le grand fantôme gris brandit une croix, et la vie ne suspend plus son cours. La pensée religieuse de la multitude des montagnards disséminés dans les vallées avoisinantes, trouve son expression dans ce minuscule et imperceptible point noir, cime d'un calvaire perdu dans le ciel...

Des buées flottaient sur le gouffre italien, si fluides et vaporeuses, qu'on percevait à travers ce tissu mouvant, le fond de la vallée, vernissé de vert. Autre part, le vide cruel et nu. Sur l'éten-

due immobile des plaines, des terres, à perte de vue déroulée et rase, le ciel immobile, obscurément bleu. Le ciel n'était ni horizontal, ni incurvé. Il n'était plus qu'une tache bleue, infinie, si infinie que l'on en perdait le sens et que notre contemplation le ramenait au plus simple rôle de décor. Une claire luminosité atténuait le contour des montagnes et donnait l'illusion d'un fard gris lilacé sur le masque pétrifié. La verdure des pâturages se mariait à celle plus sombre des forêts. Par-ci, par-là, des falaises imprévues et les méandres argentins de torrents, roulant vers les fleuves et les mers invisibles les eaux des glaciers. Les Alpes poussaient en avant, comme de larges pattes avancées, les contreforts des chaînes. Et par ces mille racines aux veines de pierre, semblait monter jusqu'aux cimes les plus élevées, la sève de vie de la terre. Des mi-ombres bleuâtres nuançaient la coupe des vallées. Et les soulèvements de terrains, au loin, entre-croisaient leurs lignes solennelles avec l'ornement de terrasses et d'enceintes. Des arêtes plus sombres, écrasées contre le ciel de cristal, rompaient l'exquise langueur des teintes fanées. Ces teintes allaient vers l'horizon, de plus en plus légères, de plus en plus éteintes, jusqu'à n'être plus qu'un cerne incolore fondu dans l'espace.

Cependant, ce spectacle d'une beauté aussi douce que grandiose, n'était pas sans mystère. Il y avait, en effet, du côté du levant, étagé au bout des terres, et stagnant, un voile opaque. Sa vision en cette gloire de lumière choquait. Le regard obstiné s'y tournait sans cesse, devinant, par delà ce plâtreux amas de nuages, la plaine d'Italie.

A l'entour du Cervin, sur les glaciers et tout ce qui était neige, le soleil scintillait en métalliques éclats. Dans l'éloignement, les glaces miroitaient, légèrement embuées, ainsi que par l'effet d'un mirage. Le silence s'exhalait des gouffres avec l'odeur subtile des vieilles murailles réchauffées, et nous étourdissait de relents de terreur ou de béatitude. Un calme extatique mêlait la terre au ciel. On eût dit la mer, la mer trop tranquille, avant la tourmente.

Je ressentis alors une curieuse impression, due à une force occulte indéfinissable. Notre ascension, du bivouac à la cime, par le fantastique couloir et le précipice de Tiefenmatten, se transposait en moi, se synthétisait par la puissance du son. Une symphonie, dont le tumultueux déroulement exprimait les phases de notre conquête dans la quintessence de nos violentes sensations. D'où me venait cette musique ? Par quelle étrange affinité la beauté de la vision retrouvait-elle son expres-

sion dans la beauté mélodique d'une idée ? Il me semblait *vivre* des sonorités, et *respirer* voluptueusement les couleurs étalées à nos yeux ravis. Je crois entendre encore à l'heure présente — mais sans en pouvoir jamais fixer le motif — le largo de la cime, la cime suprême, si détachée de la terre et semblable à une porte ouverte sur le ciel, un hymne glorieux comme les clameurs ronflantes d'un orgue de cathédrale, et doux comme la voix d'un enfant...

Et nous étions là, tous deux, muets et contemplatifs, assis contre la croix de fer. Notre insouciance d'écoliers turbulents dans la course sur la dernière crête, était brusquement tombée à nos pieds. En nous, il y avait comme un autre être incarné. Dédoublement de notre individualité ? Excitation de sens latents supérieurs ? Révélation d'un « moi » d'origine divine ? En tout cas, ce moment fut unique ; sur bien d'autres sommets, nous l'évoquâmes, mais en vain ! Ah ! pourquoi faut-il que nos plus belles heures soient si courtes et nos souvenirs couronnés de regrets.

*
* *

En notre sereine extase, le temps fuyait, rapide. Nous avions presque oublié notre situation à qua-

tre mille cinq cents mètres d'altitude, au faite d'un pic sourcilleux. Plus de deux kilomètres en ligne droite nous séparaient des hauts pâturages.

Nous n'hésitâmes guère à choisir la voie de la descente. Et pour cause ; le versant italien dévalait, là, directement sous nous. L'échine abaissée vers le Breuil provoquait l'assouvissement du désir allumé la veille à la Dent Blanche, insatisfait et incomplet.

N'était-ce pas l'arête historique ? Chaque roche ne pouvait-elle pas témoigner d'éclatants corps à corps, de défaites et de victoires, belles les unes et les autres ? N'était-ce pas le rude champ de gloire où se hasardèrent les valeureux conquérants ? N'était-ce pas, enfin, le Cervin lui-même ?

Et voici que du cortège des morts, il en vint qui souriaient : Jean-Antoine Carrel, le vieux lutteur de Valtournanche, farouche et obstiné, conservant l'emprise du rictus de sa mort héroïque ; victime du devoir, mort au Cervin. Michel Croz, dont la blouse bleue claquait, allègre au vent de la cime, victime du devoir, mort au Cervin. Il vint avec ses bons yeux bruns et son sourire bonhomme, J.-J. Maquignaz, au visage grave, un peu rêveur, au sourire doux, victime du devoir, mort au Mont-Blanc ; Meynet, l'abbé Amé Gorret ; puis le trio funèbre des trois jeunes Anglais aux sourires de

navrance !... Oh ! ces pauvres morts qui souriaient à la cime de leur mont, par ce clair matin d'été !... l'étrange théorie de spectres passant dans la radieuse lumière des hauteurs !... Fantômes tragiques, laissez-moi répéter vos noms aux syllabes sonores, laissez-moi exhumer du passé cruel vos sourires défunts !... et rentrez dans le cortège enguirlandant sa cime, rentrez dans le cortège des morts plus obscurs, ô vous, héros des premières ascensions !...

Les sacs étaient bouclés, attachés, le piolet passé à la corde sur les reins, la corde solidement nouée, et ainsi harnachés, nous commencâmes de descendre.

Le gouffre béait là, à quelques pas. La première corde, blanche comme une lame, rayait le roc foncé. Elle était coincée dans une fente, et brusquement, suivant la carcasse arquée de la montagne, elle disparaissait. On la devinait, suspendue et frémissante. Et l'un après l'autre, nous disparûmes, les mains serrées à la corde fixe, les pieds à plat contre la paroi, le corps horizontal, balayant.

Pendant que nous allions, étreignant le granit, le vent s'était levé et chantait aux flancs du Mont.

En un instant, nous fûmes à l'Echelle ; petite échelle à cordes, placée pour faciliter le passage

d'un terrible surplomb. Le vent la ballottait de-ci, de-là. Et quand, avec prudence, nous nous y hasardâmes, le vent, faisant fi de notre poids, nous retourna et se mit à jouer et à nous balancer contre la muraille. Ce fut un jeu d'escarpolette sur 2.500 mètres d'abîme, jeu dont nous fûmes, tour à tour, les acteurs bien malgré nous. Mais allez résister aux caprices du vent du Cervin !

Nous dégringolions de roche en roche, par des vires et des cheminées, sûrs de notre force et confiants en notre sûreté. Notre âme restait ouverte, palpitante, aux sensations de la descente. Le désir ? ce n'était pas seulement le Cervin de Zmutt, mais c'était : le Cervin. Et la descente prolongeait l'essor de notre idéal que l'extase, à la cime, n'avait point rassasié. Je crois que nous mettions autant d'énergie à affronter ces nouveaux obstacles que nous en avions mise dans la gorge de Tiefenmaten. C'était une descente belle comme une ascension. Notre âme montait, montait sans cesse, et le corps, en s'abaissant, était tendu de vigueur renouvelée. Dans ces heures solennelles, on se rend mieux compte de la puissance vitale physique et de l'innée puissance d'élévation spirituelle à laquelle l'homme peut atteindre. Il y a comme une rapide prise de possession de la conscience de soi-même. L'éveil de l'âme, sur un au-delà paradisiaque, qui

serait, au fond, sans aucune intervention artificielle, l'affranchissement réel des frontières des sens. Toute notion extérieure est absorbée par le silence intérieur. Le danger et la mort ne sont plus que des choses asservies à la vigueur morale. J'appelle cela : vivre !

Au-dessous de l'énorme tour massive du pic terminal, une arête amenuisée comme un fil de granit qui se casse soudain : l'Enjambée. Une crevasse de rochers sépare le Mont de l'épaulement escarpé du pic Tyndall. On dirait qu'en un moment de colère, une ride s'est creusée au front du Cervin. Un saut nous projette au bord de l'Epaule, avec sa crête plate allongée. Un névé enveloppait la crête, amortissant le bruit de notre marche. Nous avançons lentement, jouissant de la bonne impression d'un sol ouaté de neige après de longues heures de pénible escalade. De ce merveilleux belvédère, nos regards plongeaient dans l'abîme de Tiefenmatten, où nous découvrîmes nos traces de la matinée, quelques marches taillées dans la glace, une paroi caractéristique et, sur l'arête blanche, déliée, le pointillé de nos pas. Que tout cela nous paraissait lointain ! Lointain comme un souvenir sur lequel on se penche, et qu'on évoque volontiers.

Il était environ trois heures. Le soleil avait tourné et embrasait le Mont. Le vent soufflait tou-

jours, violent et régulier, coupé de larges accalmies, durant lesquelles une vague de chaleur se recourbait sur nous. Un étrange changement transformait cette fête de lumière en un prélude d'orage. Alors, nous vîmes, du côté du levant, le mur opaque étagé à l'infini des terres et stagnant, se mouvoir lentement, se hausser, s'étendre, s'effiler et s'ébranler, de front, foncer contre le Cervin. En un instant, du levant au couchant, la limpidité bleue du ciel se voila d'une mousseline claire, atténuant l'éclat du soleil, à la façon d'une vapeur sur une vitre. Le paysage s'adoucissait, les neiges ne miroitaient plus. La nature lumineuse fut terne et décolorée. Et voici que du mur nuageux en marche, des banderoles se détachèrent, essorées dans le vent, roulant au ciel mobile des ombres menaçantes.

Nous savions désormais ce qui nous attendait. La situation était grave. Mais la perspective de la descente par la tempête ne faisait que resserrer notre confiance. Les rochers du Cervin nous insufflaient leur force et leur impassibilité. La sérénité dans l'âme, nous marchâmes à notre destin.

A l'extrémité de la crête, — le pic Tyndall, — il fallut assurer la corde, rabattre les bonnets de laine et relever les cols, car la nuée se ruait, furieuse et tumultueuse. Brusquement, le jour

s'éteignit. Les murailles s'assombrirent, et les abîmes s'emplirent de pénombre. En même temps, un brouillard glacé, venu on ne sait d'où, se posa sur les roches.

Il limitait nos regards au bout d'arête sur laquelle nous étions perchés, interposé devant l'immensité des terres déroulées, rases. Nos yeux étonnés s'égarèrent dans la brume, après avoir connu la gloire de parcourir et de fouiller tant d'horizons, de vallées et de plaines. L'épaisseur de ce banc de brouillard devait être énorme, car on eût dit que, derrière, le soleil ne luisait plus à la face du monde.

Les brumes déferlaient, sans relâche, contre le redoutable écueil ; elles se précipitaient, menaçantes, ainsi que des lames, engloutissant de leur flot invincible, le roc après le roc. Elles accouraient de toutes parts. Mais les brumes opaques et denses d'en bas montaient avec une tragique lenteur, se joindre à celles, ténues, d'en haut. Ainsi réunies, elles formaient une tenture sinistre que les rafales secouaient et entre-choquaient en un bruit de froissement. De temps en temps, la cime perçait l'amoncellement de plomb. Vaguement voilée, elle apparaissait irréaliste, et dans l'allure vertigineuse des rondes des brumes elle semblait chanceler. Parmi la brume et le vent, d'invisibles choucas volaient,

viraient et circuitaient, lançant leurs cris aigus et leurs longs éclats de rires diaboliques à gorge déployée. Le vent malin avait dû les déloger de leurs nids aux fentes du Cervin et les projeter dans la bourrasque.

La descente se poursuivait sur la grande arête, sans trêve et sans relâche. Toute lâcheté devait être bannie. Longtemps, nous glissions, de ressauts en ressauts, passant d'une paroi à une autre, d'une cheminée à la suivante. Et dans le vacarme de la tourmente, le silence passif de la pierre impressionnait. Ils étaient vraiment impressionnants, ces sombres rocs de granit, âpres et nus, réfugiés en un mutisme de tombeau, mais tous, semblant unir des clameurs aiguës au vacarme de la tourmente. Ce n'était, en réalité, que le vent qui chantait au grand Mont pétrifié sa marche héroïque, faite d'horizons et d'horizons encore, de ciels purs et de ciels bousculés, de pluies et de neiges... c'était la chanson du vent...

Le mystère du brouillard approfondissait celui de la descente. Les murailles s'allongeaient, se prolongeaient indéfiniment dans cette chute au sein des nuages. Un froid mordant nous pénétrait peu à peu. Notre corps était transi. Sous l'étreinte brumale, une mince couche de verglas émaillait les rochers. Les doigts engourdis tâtaient mal les

aspérités. Et la corde, d'abord humide, se durcissait au gel ; elle était rigide comme une tringle d'acier. La journée avait été imprévue. A la beauté de l'aube et à la paix du matin, succédaient la beauté de la tempête et la colère du soir. Je pensais intimement à cette pente de Tiefenmatten, vue comme en un songe, à la sortie du couloir de Zmutt : l'ombre et la lumière exprimant la vie et la mort. L'ombre y était tragique. L'âme homicide de la montagne rôdait au long des abîmes et des névés livides. Et voici : cette ombre que la lumière n'avait point bénie s'était étendue, drapant le Cervin de sa fumée et pourchassant la clarté. Devions-nous croiser le rôdeur fatidique ? celui qui hante les gorges où l'on se tue ? Atteindrions-nous le refuge sains et saufs ? avant la nuit ? Nous ne pouvions qu'espérer et avoir confiance. Aucune crainte ne troublait notre cœur.

La lumière baissait rapidement. Par-delà les nuées, le jour glorieux finissait. Parfois, un apaisement brisait l'assaut des brumes. Alors, des lambeaux de brouillards, lancés par l'élan débordaient la crête, et passaient du versant du Breuil à celui de Tiefenmatten, où de grands coups de vent balayaient l'espace. Il y avait des trouées limpides découvrant quelque roc noir, encasté de glace, ou des ravines, ou des nervures aux plis

neigeux sillonnés de chutes de cailloux. Et la rafale recommençait à mugir, accourant en tête d'une nouvelle horde de brouillards. Mais ceux-ci étaient enchanteurs. Avant de tourbillonner au chef du Cervin, ils avaient erré par les pâturages fleuris et les clairières des bois. Et leur sillage frémissait d'aromatiques senteurs.

Par surprise, le vent nous empoignait et nous secouait rageusement. Collés à la paroi, en des positions bizarres, nous laissions s'écouler ces mauvaises rafales.

La puissance de la lutte se concentrait vers la cime. Le vent hostile chargeait les brumes, sonnant clair et haut par mille buccins de pierre, sa marche héroïque. Il bousculait tout devant lui, déchirait, trouait, s'agrippait, lacérait. Et la bataille devenait terrible et d'une démenche admirable de simplicité. Cette simplicité résidait dans l'attitude des deux forces opposées. L'une muette et passive, l'autre passive et rugissante, toutes deux élémentaires : l'air contre le minéral. La voix démoniaque de l'ouragan vociférait, soutenue, grossie, par l'éternel silence de la matière...

Telle devait être la Voix à l'origine, telle devait être la Musique au commencement, l'expression de l'Auteur suprême. La volonté se manifesta peut-être par des ondes mélodiques, et le Verbe

étant mélopées s'affermir avec lenteur, couvrant tout de son immense courbe, fondant ses périodes gigantesques. Cette informité musicale flottait dans le jour vague et sur les eaux désolées, noyant les formes incréées et les masses à venir, et contenait, latent, le germe de l'art sacré, qui par Éole et le mythe antique devait magnifiquement fleurir. Telle devait être la Musique aux temps génésiaques. Et la Voix, redressée contre le Cervin en ce jour de tempête, retrouvait son prestige et sa jeune puissance. Ses effrayantes lamentations, emplissant les régions des neiges et des rocs, anéantissaient tout sentiment d'humanité. Et cependant, ces pathétiques sanglots d'océans semblaient rouler les pleurs, les amertumes et les douleurs des peuples. La voix géante clamait dans ce sublime désordre la sonorité vitale des éléments. De grave sonorités creuses soupiraient, brusquement dominées par de glapissants sifflements. C'était surtout un bruit horrible, mais on se rendait compte, en nos obscures consciences que l'énigme de cette musique-là restait hermétique et mystérieuse, et que le rythme du style surhumain qui avait érigé le Mont et ordonné sa rare beauté, revivait dans cette Musique des premiers temps, animée de la conscience divine.

Et nous ? Nous, faibles et chétifs, muets et

stoïques, nous descendions toujours, collés aux roches vibrantes. Nous ne nous entendions plus. Un silence d'épouvante devait séparer nos âmes. Nous descendions toujours, nous sentant nous mêmes, malgré ce grand tumulte, et forts de notre sensibilité. C'était comme si nous descendions les gradins d'un formidable amphithéâtre de quelque cité imaginaire, un jour de courses, durant qu'une foule de géants hurlaient à pleine gorge leur joie et lançaient au ciel l'appel exaspéré des hourrahs de triomphe.

Or, sous nos pas, le rocher s'esquivait. Un à-pic baïllait, gluant de brouillards ; et une corde y pendait. Nous étions arrivés à cette partie de l'arête, dite *la Grande Corde*.

Tout à coup, les clameurs se turent comme par enchantement. Le silence se fit, profond et solennel, presque religieux. Et dans ce grave silence, des larmes blanches tombèrent parmi la grisaille... il neigeait !...

Il neigeait... Le vent en suspens, au bord des abîmes, se recueillait pour laisser choir la neige... Et ce silence et cette neige étaient pareils à un point d'orgue...

La corde pendait inerte, avec de vagues frémissements nerveux. Et machinalement, comme aux cordes de là-haut, nous nous laissâmes couler

dans le vide. Des appels et des réponses, brefs comme des commandements, se croisaient. Nous ne pouvions nous voir d'une extrémité à l'autre. Mais les secousses imprimées aux cordes témoignaient qu'un compagnon se débattait là, dans l'invisible. On percevait fort bien, malgré la paroi verticale de trente-cinq mètres, le râclément saccadé des clous contre le roc.

Réunis au pied de l'à pic, appuyés au rocher, nous tîmes conseil. Notre première pensée fut une pensée d'étonnement, étonnement de se sentir sain et sauf, de causer presque tranquillement, après avoir cheminé longtemps avec la mort, à la même cordée ! Étonnement de cette quiétude, dans ce creux, sorte de soubassement d'arête, où le vent ne s'attardait pas, en sa hâte de renforcer la houle assiégeant la cime. Et pourtant, il neigeait dru. Les flocons voltigeaient, serrés et larges comme des pétales de roses, tissant de pâles suaires. Une barbe de glace hérissait nos bonnets et nos bas aux fils de rude laine. Sur nos mains rêches et rougies, engourdis, les flocons se posaient et fondaient lentement.

La gravité de la situation se compliquait, cette neige intempestive ajoutait aux périls du brouillard et du vent. Nous délibérions sur la direction à prendre, car ce versant du Cervin, ainsi que

celui de Zmutt, nous était inconnu, quand une trouée déchirant les brumes s'ouvrit droit devant nous. Était-ce l'abîme ? Était-ce notre chemin ? Nous nous avançâmes à quatre pattes sur d'immenses dalles baveuses vers ce trou d'espace par où filtrait une clarté crue et nous devinâmes l'abîme. Le fond du Valtournanche apparut, maquillé de couleurs de tristesse. Le crépuscule s'accroupissait, morne et sinistre. Une petite église blanche, au penchant d'une côte, devait sonner la prière à la Vierge. Et nous vécumes profondément l'angoisse inquiète de ce sombre paysage, avec effroi, comme sous l'étreinte de puissances occultes qui nous auraient entourés et dont rien n'aurait pu arrêter la marche.

D'une façon aussi brusque qu'elle s'était déchirée, la trouée disparut, bouchée par le vent qui charriait des brouillards.

La rapide vision d'une terre plus hospitalière — la terre promise — même aperçue à travers la blanche fluidité mobile de la neige, emplît notre cœur d'amertume. Et nous nous sentîmes plus seuls sur le Cervin désolé.

Il fallait pourtant forcer cette impasse. Puisque la Grande Corde pendait derrière nous et que devant, c'était le vide, évidemment, nous pouvions continuer de descendre par la droite et mar-

cher parallèlement à l'arête, quelque quarante mètres en contre-bas. Je partis en reconnaissance tenu au bout de la corde. J'avais sur une vire fortement inclinée, qu'une couche de neige fraîche semait d'embûches et de dangers. Toute la corde me fut tendue, et je ne découvrais toujours rien. Je dois dire que les rafales de neige ne m'y aidaient guère et qu'il fallait se ramasser et comme contracter son corps pour garder l'équilibre. Or, sur la vire, contre un surplomb où les flocons n'avaient prise, il y avait deux ou trois mètres de roc nu. De légères rayures grises et des aspérités polies tachaient la pierre suintante. Ces indices étaient plus que suffisants pour renforcer ma certitude de suivre la bonne voie. Je m'arc-boutai, passai la corde autour d'un caillou et hélai mon camarade, lequel me rejoignit. Et nous nous remîmes en route.

Dans la neige, dans le vent et le brouillard, nous rasâmes d'autres murs, glissâmes le long de cordes fixes, dévalâmes d'autres parois. Les mouvements devenaient mécaniques, guidés par l'instinct. On pouvait sans crainte s'abandonner à ce flair d'animal, comme on se fût abandonné, ailleurs, au flair de son chien. L'homme livré à lui-même, au sein d'une nature primitive, trouve au fond de son âme et derrière la raison, une richesse de ressour-

ces telle, qui fait qu'en haute montagne ou dans les solitudes d'une forêt vierge, il marchera vers son but, non pas avec le désir de l'atteindre, mais avec l'idée de la réalisation de ce désir, déjà formulée, en son cœur.

Nous galopions. En traversant une plate-forme, nous entrevîmes l'ossature pourrie et croulante de l'ancienne cabane, ciselée de fins rubans de neige. Nous fûmes vite loin, pressentant proche la fin de la descente. Une dernière dalle, et nous aperçûmes, campée sur le dos d'un roc, la silhouette carrée du refuge. Un cri de victoire jaillit de notre poitrine, vite emporté par le vent qui mêlait déjà ses ailes à celles du soir.

*
* *

Le refuge était vide. Des bruits pesants éveillaient la torpeur de la pièce silencieuse ; nous étions malhabiles à marcher sur le plancher sonore. Pendant que nous nous désencordions et débouclions les sacs, une subite chaleur enflamma notre visage brûlé de soleil et glacé par la tourmente. Nos doigts, gourds, obéissaient mal. Et quand la corde fut déliée, en la voyant au sol, mouillée et gelée, grise et souillée de terre, nous ne pûmes nous empêcher de songer avec reconnaissance

aux services qu'elle avait rendus. Ah ! la brave corde, qui attendrissait notre cœur ! C'est curieux, comme les alpinistes s'attachent à ces objets élémentaires de leur équipement, sans lesquels ils ne pourraient courir la montagne. Lequel d'entre eux pourrait nier un secret penchant pour un piolet, inséparable camarade de course, un sac ou simplement un vieux chapeau ? Ce que je dis là peut paraître ridicule. Beaucoup riront. Beaucoup diront : il a raison ; on aime son piolet, on aime sa corde. On les regarde avec bienveillance et sollicitude. On se sent plus sûr avec son ancien piolet qu'avec un piolet d'emprunt. L'image de la vie et de la société est ainsi reproduite fidèlement dans cette sous-vie d'objets qui jouent leur rôle dans notre existence.

Nous avions allumé une flambée de bois sec. Et nos petites occupations terminées, nous vîmes près du feu, jouir de la chaleur. Notre esprit, grave encore ne se prêtait point aux paroles. Le silence ne nous séparait, que pour unir nos âmes en une impression d'heureuse félicité. Nous nous écoutions vivre.

Dehors, la nuit était venue. Sournoisement, elle avait surpris la tête de la bourrasque aux brumes échevelées. Et sur le Cervin obscur, l'obscurité emplissait la hutte qui tanguait sous les rafales.

Les volets étaient clos, close la porte, close sur la nuit et la molle caresse de la neige. Et rien désormais ne pouvait troubler notre quiétude. Il avait suffi d'un abri en planches, entouré d'abîmes, pour nous faire croire à notre tranquillité d'esprit la plus essentielle et créer tout un bonheur nouveau. Les volets étaient clos, la porte était close, les murs solides et bien ferme le toit, mais cela ne pouvait empêcher le malheur de nous voir et de nous guetter. Et que peut-on donc tenter contre lui, quand on ne sait ni où il est, ni de quel côté va se lever son ombre? En cette veillée-là, silencieuse et d'une généreuse sérénité, nous ne songions point à lui. Au contraire. Nous songions à cet étrange et ensorcelant idéal, si haut placé par des multitudes d'hommes, dans le sentiment que nous avons de la nature alpestre. Idéal dont l'expression parfaite me semble se résumer en une manière d'amour universel qui nous pousse à de nobles actions, ou tout au moins au désir d'accomplir de grandes choses. Amour et liberté. Là-haut, l'âme prend des racines profondes qu'aucune contingence de notre coutumière et prosaïque existence ne saurait arracher. Et si, hélas, nous n'arrivons pas, malgré l'effort, à l'accomplissement de ce devoir moral qui nous semble dicté, nous savons que là-haut, du moins, nous trouverons la paix suprême.

.
Dehors, la nuit était très noire et très bruyante.

Dans le refuge, les immobiles ténèbres s'appesantissaient sur les braises de l'âtre, où de subites clartés avaient un craquement sec. Nous avions gagné le lit de camp, et notre corps endolori se prélassait voluptueusement sur la pailleasse. Très vite, nous nous assoupîmes.

Le vent ne soufflait plus qu'en longues bouffées inconstantes. Il venait de loin, par delà les crêtes de la Dent d'Hérens et des Bouquetins, et précipitait son galop, contraint par l'attrance. On entendait un sourd mugissement, très haut, vers la cime où la tempête faisait rage et claquait contre les parois nues.

La surprise de la nuit avait dû favoriser l'attaque des éléments de l'espace contre l'antique Mont et l'affolante ronde des brumes encerclait le sommet noir. A cette nuit de tourmente — à tant d'autres pareilles — il opposait, tenace et résistant, son sombre front de granit, couronné de neige, sur lequel la prochaine aurore viendrait déposer un baiser de rose.

Et tandis que nous nous endormions, le tumulte de la nuit bouleversée se transposait en une musique lointaine et douce qui enchantait notre âme.

*
* *

Il avait neigé toute la nuit. Par la porte ouverte, la lumière matinale entraît à pleins flots. L'air était glacé, il ne ventait plus.

Vers le milieu du jour, nous partîmes. De grandes difficultés nous attendaient, car la glace et la neige revêtaient les roches. Il faisait froid. Au col du Lion, nous nous arrêtâmes. Nous voulions fixer en une ultime vision le solennel paysage où les heures les plus graves et les plus belles de notre existence, venaient de se dérouler.

Le Cervin, magnifique, tout argenté de neige fraîche, enveloppé de buée incolore, se redressait lentement sur le ciel gris clair. Il ne restait, de la redoutable tourmente de la veille, qu'un silence infini emplissant les bassins des glaciers. Des brumes, en lambeaux, erraient fugitives. Elles effleuraient, de leur vol mélancolique, les névés et les murailles des gouffres et se cardaient aux pointes des arêtes. Plus bas, sur les pâturages et les vallées, de laiteuses vapeurs se mouvaient insensiblement. Le ciel haletait.

C'était triste et silencieux !...

Sous la Tête du Lion, par les rocailles où nous dévalâmes, Jean-Antoine Carrel périt. Une petite croix, indique au voyageur le lieu où mourut le héros. Nous ne vîmes point la croix. Nous ne cherchions point à la voir. La souvenance du valeu-

reux guide était vivante en nous, et l'émotion suscitée par cette pente de blocs abolissait toute vaine curiosité. Par là, les conquérants hâtèrent leurs pas incertains ; en cet endroit, la grandeur du Mont fut subitement révélée à leur âme simple. Par là, le premier guide du Cervin s'étendit pour mourir...

Une rafale recueillit le dernier soupir de Carrel et le porta, tout frémissant, en un hoquet de gloire, à la cime du Cervin.

*
* *

Le même soir, nous remontions les solitudes du Furggjoch. Et je croyais entendre chanter en moi le dernier thème de la symphonie : *l'adagio doloroso* de la Tête du Lion.

RÉCITS

L'ABANDONNEE

Ils s'aimaient depuis plusieurs années.

La Saint-Barthélemy devait les unir.

Voici deux années que Jean avait émigré au Canada, avec d'autres gars de la vallée de Bagnes. Selon la rengaine, il espérait rentrer au pays, riche de quelque argent, et se mettre en ménage.

Et Catherine l'attendait.

Elle l'attendait, le cœur pur, l'âme ingénue, candide dans son grand amour.

Malgré sa beauté, les garçons n'osaient point s'approcher, la sachant fidèle.

*
* *

On était à la fin de juin.

L'été s'annonçait splendide. La nature riait.

Au chalet, Catherine pensive vaquait à ses occupations. Que voulait dire ce retard dans les nouvelles de Jean, pensait-elle, lui si régulier ? Que signifiait cette anxiété filtrant en son espérance ? Et elle songeait tristement.

Un certain jour, le postier lui remit une lettre au timbre canadien. Ce fut une joie complète. Pour mieux la savourer, elle désira le soir. Et se fortifiant dans sa volonté, en excitant son sentiment, elle repoussa avec une sorte de volupté le moment de connaître la chère missive.

Jusque tard dans le crépuscule, elle vécut dans l'idée de l'instant prochain, follement amoureuse, serrant dans son corsage, la lettre, un peu de sa vie à lui.

*
* *

Là-haut, le petit lac tranquille rêve. Il rêve parmi les pierres et le gazon. Il écoute ce que disent les fleurs qui se mirent à son bord. Il écoute ce que raconte la brise en s'en venant des cimes et des glaciers.

Et l'onde noire et verte frissonne.

A l'entour, la sauvage poésie des rocs, la solitude des vastes pâturages. Dans l'eau, une lointaine paroi se reflète, autre part, un peu del'infini...

*
* *

Un instant, l'onde s'aviva d'un trait de lueur rose, délicatement, car au ciel, une brume errait. Une

douceur tiède passait sur la montagne, avec elle, le crépuscule.

Et vers le petit lac, Catherine s'en est allée. Au lieu de leur premier rendez-vous, elle voulait lire la dernière lettre, Pierre ne suivait-il pas déjà le chemin du retour ? N'était-ce pas l'union dans quelques semaines ?

Et la belle fille se hâtait sur le sentier, serrant tout contre son sein, la lettre.

Le petit lac rêvait...

Un soir silencieux, troublant, sous l'immensité claire.

Les formes se subtilisaient, s'immatérialisaient, dégradant leurs contours en une ligne presque insaisissable.

La paix nocturne imprégnait toutes choses.

Alors Catherine arriva. Debout, fière en sa simplicité, elle décacheta la missive, la lut et la relut...

Catherine devint très pâle et chancela... C'était le lâche abandon. Pierre ne revenait pas. Il ne reviendrait jamais !

Et tout cela était dit brutalement, sous la vague réserve que sa fiancée comprendrait les circonstances, qu'elle entrerait dans ses vues. « Il vaut mieux se séparer gentiment, écrivait-il ; le fermier, mon maître, a des biens, une fille qui me plaît. Du reste, travailler rudement à nos champs comme

par le passé n'est plus mon affaire. Je ne suis plus celui que tu crois ! »

Las, le bras de l'abandonnée se détendit. Le feuillet tremblait dans sa main. La pauvre leva les yeux. Il n'y avait que l'espace... L'espace effrayant où montait, énorme, la lune rouge. Elle baissa les yeux ; encore un peu d'espace reflété dans l'onde.

L'onde ne dormait pas. Elle attendait, fascinatrice !... Catherine souriante, le regard fixe, égaré, fit un pas, lentement, puis deux, et sans comprendre, descendit vers le lac où palpitaient les étoiles d'or.

L'eau noire s'ouvrit avec un léger clapotis. Des cercles coururent, s'élargirent. Ils vinrent mourir contre le gazon. Les fleurs réveillées secouèrent la rosée et virent ce que nul autre ne vit. Et les fleurs eurent peur.

Catherine avançait, ayant le flot à la taille, tenant contre ses lèvres, la lettre de Pierre, l'Aimé !... un peu de sa vie à lui !

Ce fut un baiser, un long baiser d'amour !...

Et sous les étoiles du lac, Catherine disparut...

*
* *

Voici qu'à l'heure de la nuit où l'ombre pâlit par

delà l'horizon, des moutons vinrent boire au lac.
Un foulard rouge flottait.

.

L'aube pointait, annonçant le renouveau du
grand souffle vital.

*
* *

Là-haut, le petit lac tranquille rêve...

L'AVALANCHE

Pour qui ne connaît pas les Alpes et n'en a pas parcouru à pied les profondes vallées, l'avalanche est une chose vague, de la neige qui, détachée des flancs des montagnes, glisse avec force et rapidité dévastant les forêts, détruisant les chemins, et d'aventure, tue le voyageur imprudent, hasardé en ces funestes parages.

C'est une erreur. L'avalanche est le fléau des Alpes. Le montagnard est à sa merci, tout comme le marin est à la merci des flots. Toutefois, il faut le reconnaître, l'époque comprise de novembre à fin juin, est la plus dangereuse. Mais, l'avalanche n'est pas un mythe. Nombreux sont les villages qu'elle a ruinés, et la lugubre liste de ses victimes est longue.

J'ai connu, là-haut, dans un petit village des Alpes, une famille de braves gens qui fut, en une minute, anéantie par l'avalanche. Je raconte l'histoire, car elle est curieuse.

On eût dit vraiment qu'entre l'avalanche et la famille Tabinaz, il y avait une haine, une haine implacable.

Presque tous ces Tabinaz avaient été guides. Et même avant que l'alpinisme eût fait éclore ces montagnards, coureurs de hautes cimes, l'avalanche tuait déjà des Tabinaz, pâtres et contrebandiers. Farouche, elle s'acharnait à détruire le nouveau chalet construit sur les ruines du précédent. Elle roulait dans ses flots de lave blanche les infortunés qui devenaient sa proie. Loin de fuir, les Tabinaz lui opposaient une résistance calme et têtue, d'autant plus opiniâtre que s'aggravaient les calamités.

Un jour, l'avalanche était descendue, culbutant le chalet. Et dès lors, ce fut la guerre. Chaque année, à la mauvaise époque, la famille se tenait sur le qui-vive.

Malgré la plus fine tactique, une sorte d'espionnage de la part des hommes contre l'ennemie, celle-ci ne cessait de triompher. Et chaque année ajoutait une victime nouvelle.

Pourtant, il eût suffi de si peu de chose pour mettre fin à ses ravages : l'abandon du chalet et du lopin de terre. La famille n'était pas si pauvre. L'abandon ? C'était s'avouer vaincu. On lutterait, la lutte serait éternellement inégale, n'importe !...

Des murs fortement cimentés, des ravins, des pieux de fer coupèrent, creusèrent, hérissèrent la pente. Rien n'y fit.

Il advint qu'un soir d'avril, l'avalanche qu'on n'attendait pas si tôt, bondit sur le chalet, le secoua, l'arracha, entraînant dans ses remous la famille Tabinaz — hormis le père — et le bétail.

Et voici comment la catastrophe eut lieu. Depuis le matin, le vent soufflait. Un vent chaud, large. Le torrent, au fond de la vallée, roulait des flots jaunes et sales, grossis par la fonte des neiges. On entendait le vent ronfler sur les cimes et siffler aux crêtes.

Au chalet, la famille était sans inquiétude. Trois jours auparavant, une mince avalanche, suivant son lit dans la ravine, avait coulé sans susciter de craintes. L'idée obsédante du péril pesait moins aux cœurs. Le printemps ramenait la gaieté sur les fronts, graves encore des soirées hivernales.

Dans la grande chambre, les femmes tissaient. L'une des filles chantonnait. Le mouvement rythmique du métier cadencait la chanson. Des géraniums rouges se penchaient au rebord de la fenêtre. Du soleil partout. L'air calme de cet intérieur était reposant. Les hommes travaillaient dehors, sous le hangar ; les uns dans la cour, les autres à la

grange, à l'écurie. Les enfants jouaient près de la fontaine. Des poules picoraient. Seul, le père était absent, en ville, pour des emplettes.

Soudain un cri horrible troubla la paix du chalet : l'avalanche !...

Tous l'entendirent, et tous bondirent au seuil de l'habitation patriarcale.

Ce n'était que trop vrai !... Droit au-dessus du chalet, débordant le couloir, ayant déjà recouvert les pierriers et léchant le pâturage, l'avalanche bondissait de front, énorme, hideuse, menaçante. Des colonnes de neige tourbillonnaient.

L'ennemie réapparaissait. Et cette fois, elle semblait plus hargneuse, plus mauvaise que jamais. La montagne tremblait. Les choses recueillies redirent la voix rauque. Les échos râlerent sourdement. Des cailloux cinglaient l'air.

... Debout, apeurés, la mère et ses enfants regardaient venir la mort.

En un instant, la trombe se rua, formidable. Le chalet résista, chancela. Les poutres noires se tendirent, les parois crevèrent... Ce bouleversement se confondit au tumulte de cette manière de cyclone et dura quelques secondes à peine. Ce fut tout. La nombreuse famille engloutie dans les replis mouvants de la lave blanche, disparut. Ramené à la surface, un bras émergea. Ce bras s'agita et son

geste qui aurait dû maudire la montagne traîtresse, l'ennemie, fit simplement dans le vide, un grand signe de croix.

Ceux du hameau voisin avaient entendu la détonation résonner sur la vallée. Ils virent au milieu de la pente, très haut, une cassure nette coupant un champ de neige immaculée. Droit en-dessous une traînée sombre : le chemin de l'avalanche. Ils virent tout en bas, des amoncellements neigeux, débris de l'avalanche, sur lesquels s'élevait lentement un panache blanc de poussière glacée. Il flotta. Il s'éparpilla. Il se fondit sur l'horizon. Et majestueux, descendit le soleil dans le crépuscule violet. Un crépuscule subtil, parfumé des senteurs de mai.

.

Aux premières heures de la nuit le père Tabinaz s'en revint de la plaine.

La lune allumait des reflets d'argent sur l'amas des neiges étincelantes de l'avalanche meurtrière. Lui, le vieux chef de famille ne savait pas, mais il dut tressaillir en apercevant au contour du sentier, l'ennemie, enroulée sur elle-même, blême, qui semblait le guetter.

LA FIN

La clarté de midi penchait vers le soir, et l'homme — Gabriel — sortit de l'étourdissement qui le tenait depuis la veille.

Dans sa chute, il s'était blessé mortellement.

Brisé, le pauvre corps gisait parmi les pierres. Un reste de neige, étendu à la façon d'un linceul, était souillé de sang. Ce sang avait giclé par un trou à la tête. Il en suintait encore. La neige s'en abreuvait, purpurine. Puis, elle se dentelait en fondant, avec une masse de petits points noirs. Le froid de la nuit avait pendu un glaçon aux cheveux raidis ; au front, des écailles de glace étaient collées, rouges. Le corps avait la rigidité du roc. On eût dit un cadavre.

La corniche, large de quelques mètres au lieu du malheur, se rétrécissait vers la droite. Alors, un couloir la coupait brusquement. Plus loin, de divers côtés, d'autres corniches semblablement accrochées. D'autres couloirs. D'autres nervures. Des dalles. Des blocs superposés. Des fissures. Des blocs énormes. Par-ci par-là, de la glace pres-

que brune bombée sur le précipice. Des ciselures neigeuses. Une tombée de neige fraîche saupoudrait la paroi.

Le gouffre...

Tout en bas, dans l'engorgement du granit, le glacier. Un glacier bleuté, rayé de crevasses.

Beaucoup d'ombre... Beaucoup de silence.

*
* *

Gabriel quittait le village deux jours auparavant pour inspecter les *mayens* avant la montée du bétail.

La fin de mai s'épanouissait aux fleurs des pommiers dans les champs de la vallée et jonchait le seuil des chalets brunis de pétales blancs et rosés. Un ciel d'azur, très fin, caressait la terre. La vie nouvelle tourmentait les monts. Or ceci se remarquait au torrent qui roulait de la neige fondue.

Et le gars s'en était allé, fier inconsciemment de sa rude beauté. Le souffle âcre du printemps le faisait frémir sous les mélèzes ébouriffés. Et Gabriel regardait toutes choses et les retenait en son cœur, son cœur jeune et ravi. Par cela même. l'arrière-mélancolie de ceux qui partent pour ne plus revenir et qui veulent conserver en eux la

physionomie exacte de ce qui leur est cher, était descendue en lui. Mais lui ne le savait point.

Le surlendemain lui fut fatal.

A la descente du pic gravi la matinée, le malheureux précipité sur la pente d'un névé vint s'abattre au pied de la paroi. Des cailloux lancés à sa poursuite bondirent autour de lui. Ils sifflaient d'un ton très aigu.

Il était tombé droit, se cassant les deux jambes, contusionné à la tête avec d'autres meurtrissures. Et le pauvre corps gisait brisé parmi les pierres, étalé sur le dos, les bras étendus, la jambe gauche toute raide comme une barre de fer, la droite repliée.

Douze heures après le moment fatal, Gabriel entr'ouvrit les yeux. C'était la nuit. Il ne comprit point. Il fit le mouvement de redresser le buste. La douleur fut telle qu'il s'évanouit de nouveau.

*
* *

Un voile blanchâtre séparait la terre des cieux. Les brouillards flottaient sur la montagne depuis la matinée. Une humide froidure avait enduit les rochers de verglas. Les cailloux luisaient. Un vent léger qui tombait de la crête terminale bruissait à la façon mystique des orgues dans la pénom-

bre des églises. Les flancs tourmentés des monts étaient silencieux. Les voix des glaciers ne parvenaient pas à s'élever dans la brume. De temps en temps, des bouffées d'air passaient. Et les brumes tournaient, en s'accrochant aux rebords ou aux pointes des rocs, pareilles aux oiseaux de nuit, qui vont on ne sait où. Au fond des trous qu'elles ouvraient dans le voile blanchâtre, il y avait un pâle cercle lumineux, une tache claire sur le gris ténu. Le soleil était éteint.

C'est alors que Gabriel reprit connaissance pour la seconde fois. Par un phénomène étrange, il ne souffrait plus. En toute lucidité, il se remémora, car la mort tardait à venir.

*
* *

Là-haut, sur la vire, le malheureux a peur. L'heure du présent se dresse devant lui, implacable.

Les brumes tournent. Le chant funèbre du vent court sur la montagne.

Et l'angoisse de celui qui va mourir s'apaise...

*
* *

La faim le torturait. Lentement, Gabriel replia un bras jusqu'à sa poche. Il en tira un morceau

de pain bis et le porta à sa bouche. Les mâchoires rivées ne se desserrèrent point. Alors le bras se détendit et retomba sur les cailloux.

Le coma reprit Gabriel.

Immobile, le bec et les pattes écarlates, le plumage noir uniformément, la queue en pointe, un chouca fixait le corps mutilé. Il en observait les moindres frémissements. Parfois, ses petits yeux ronds, écarquillés, clignotaient.

*
* *

Quelques heures plus tard, Gabriel eut une dernière lueur de lucidité. Aucun mouvement. Pas un muscle ne tressaillit. Seules, les paupières se relevèrent sur les yeux bruns. Des yeux lumineux de vie où toute l'énergie et la sensibilité de ce corps désormais inutile s'étaient concentrées. Des yeux candides comme ceux d'un enfant.

Avec l'après-midi qui s'en allait, les brumes se dissipaient. Il en errait encore, isolées, frôlant les rudes échines, s'arrondissant, se convulsant sur les plateaux blancs, suspendues sur les vals très creux. La victoire était restée au soleil. Il brillait gaîment dans un ciel bleu, transparent, plus bleu que les coupures bleues des glaciers après les croulements de séracs.

L'hymne funèbre du vent ne vibrait plus.

La jubilation du printemps réjouissait de nouveau la plaine et les monts.

Le regard tendu vers l'azur, Gabriel se mit à penser. Un besoin d'émotion religieuse le hantait.

Et peut-être se prit-il à ébaucher une prière liturgique, car ses lèvres marmottèrent d'inintelligibles mots.

Peur de vivre. Peur de mourir. Enchevêtrement confus. La tête lui tourne. Une rafale déchire son esprit, aussitôt rasséréné par la profondeur bleue du ciel.

Le chouca eut un battement d'ailes à peine marqué.

*
* *

Affaibli, Gabriel repose. Un vague bruit éveillait indifféremment sa demi-conscience. Par un occulte rapport il s'en figura la cause.

L'oiseau, d'un saut, s'était rapproché et piquait rudement le morceau de pain bis entre les doigts crispés. Le pain était dur. Le bec s'acharnait en une succession de petits coups secs. Le tumulte qui avait envahi le cerveau du moribond n'était point perçu par l'oiseau.

Étendu sur le dos, il pouvait voir en abaissant

le regard, une partie de sa vallée. Cette belle vallée où il lisait la courte histoire de son existence !... Le soleil déjà bas l'éclairait par l'échancrure d'une chaîne. Du crépuscule bleuissait au fond.

Les rayons d'or jetés en travers, tamisaient délicatement la forme des choses. Le torrent s'allongeait mat, pareil à un fil d'argent. Les champs et les bois commençaient à se confondre. Taches jaunes clairsemées des blés. Le village natal, en retrait, se cachait derrière un renflement du sol. Ici et là, un hameau connu. Un bout de chemin dessiné sur la pente. Un clocher. Là-bas enfin, on devinait la plaine barrant l'horizon.

Dans le moment dernier du ruissellement de lumière, la terre prenait quelque chose de sacré. Chaque site, chaque lieu où flottaient les souvenirs étaient autant de chapitres de son existence d'obscur.

Un sanglot roula dans sa gorge !... En cet instant, le soleil se retirait d'une grappe de chalet. La chapelle blanche résista à l'assaut de l'ombre. Et ce fait frappa Gabriel. Par liaison, des fragments de catéchisme lui revinrent. Machinalement, il se les récita.

Une sorte de transfiguration l'éblouit.

Et voici qu'un amour infini se dilate en ce cœur angoissé. Un amour qui n'est plus humain, qui se

donne à l'universalité, qui s'identifie à cette vie en un éternel repos.

Le soir venait.

Aux torses des monts, l'obscurité croissait. Les cassures étaient noires. La vallée semblait s'être approfondie. On percevait le grondement continu du torrent. Les eaux, que le froid commençait de prendre, murmuraient, en jaillissant des glaciers. Aucune voix, aucun son humain. Une sérénité extatique !

Sur la neige des cimes, le soleil déposait un baiser suprême. Et les colorations s'éteignirent.

Un coup de sifflet, bref. Des chamois se cherchaient au long des vires, près des moraines.

Et le montagnard souriait. Il souriait le pauvre, à la gloire de la vie. Son sourire était navrant.

Un nuage rose flottait derrière un sommet neigeux aux diaprures d'améthyste.

Les premières étoiles allumèrent leur flambeau d'or.

Et sur la montagne, dans la prière du soir où susurrail la brise, les yeux attachés aux astres lointains, Gabriel ne pensait plus : il mourait.

Soudain l'oiseau vit la Mort. Apeuré, il plongea dans l'abîme, les ailes collées au corps, comme une masse. Il eut un cri, aigu, plaintif, que redirent les rochers, dans l'obscurité.

Sous l'énergie d'un mouvement réflexe, Gabriel plia le bras sur sa poitrine. Nerveusement les doigts fouillèrent les plis de l'habit et s'arrêtèrent au contact de la peau, serrés à un petit crucifix de fer.

La nuit de mai voluptueuse enveloppa le cadavre.

Et Gabriel, tenant serré le petit crucifix de fer, souriait toujours aux étoiles.

L'ARRESTATION

Moritz avait volé ! Moritz, l'un des jeunes hommes du village, employés à la construction du nouveau chalet de M. le président. Il avait volé sans trop savoir pourquoi ni comment. On retrouvait peu de jours après, la petite somme intacte dans son veston. Mais le vol était accompli, et l'arrestation s'en suivait.

*
* *

Dans l'attente de la dernière formalité qu'il fallait remplir pour conduire le voleur à la prison du bourg, on l'avait enfermé dans la salle basse du cabaret.

Accablé, Moritz songeait. Il ne pensait sûrement pas à s'enfuir. Et des gamins qui avaient eu vent de l'affaire, collaient leur visage aux vitres, pour voir. Une émotion mal contenue parcourait les chalets.

Le père Elias, l'unique gendarme de la vallée, avait été requis. Dix heures sonnaient comme il se présentait chez M. le président.

Il pleuvait finement en ce vilain jour d'automne. Des brouillards ceignaient d'une écharpe froide les toits et les champs.

Un peu ému, ayant connu Moritz enfant, Elias tourna la clef dans la serrure de la porte du cabaret. Il entra. La clarté mi-obscur interposée entre les deux hommes leur donna réciproquement un peu d'aplomb.

— Allons, dit-il au prisonnier, en route !

A la vue de l'uniforme Moritz tressaillit. Quoi ! c'était donc vrai ? Un gendarme pour l'emmener, lui ? Lui, un voleur ? Un gredin ? Ah ! misère !... quel effondrement !... Et celui qui venait lui mettre la main au collet était ce brave père Elias, le vieil ami de la famille ! Son sabre, son shako, son vieux pistolet, avec tout cela n'avait-il pas joué enfant, alors que le gendarme, au retour de quelque pacifique tournée dans la vallée, s'arrêtait pour trinquer au seuil du chalet ?

Sans un mot, Moritz se leva, évitant de croiser le regard de son interlocuteur. Ils gagnèrent la ruelle. Le président était là avec plusieurs membres du conseil. Ils devisaient. Et le gendarme devant, le voleur derrière, se mirent en marche.

La pluie qui tombait devait être de la neige sur les hauteurs. Elle était glaciale.

A la fontaine, une femme lessivait. Elle regarda

les deux hommes. Des visages effarés, dissimulés aussitôt, apparaissaient aux petites vitres des masures. Le père Elias et Moritz défilaient, oppressés par ce ciel lourd, peut-être aussi par les pensées d'autrui. Au coin du cimetière, une vache paissait. La fillette qui la gardait cria dessous son grand parapluie bleu : « Adieu, Moritz ! » sans penser à mal. Son adieu n'eut pas de réponse.

Devant l'église, le visage de Moritz se contracta. Le sentier s'allongeait sous les châtaigniers dégarnis... Un crucifix noir. L'eau ruisselait sur le corps de Jésus. Moritz se signa, le cœur très lourd...

Des gouttes d'eau dégouлинаient des branches. Il y avait des flaques sur le sentier.

Le silence marchait entre le gendarme et son voleur.

Il eût été difficile de dire lequel des deux était le plus triste.

LA VOCATION DE PIERRE

A la Saint-Jean, Pierre a eu cinq ans, cinq ans de vie sous le grand ciel de la montagne. Il a poussé fort et droit. Sa physionomie décidée se dessine sous le masque enfantin. Son petit corps se développe, vigoureux, pareil aux jeunes arolles poussés sur les pentes, ivres de sève, bercés par le vent, baisés par la pluie et la neige.

Ce qu'il sait de la vie l'enchanté. Il la trouve sérieuse, amusante et juste.

Sérieuse, parce qu'il faut travailler, et que le labeur exige l'effort et la peine. Or, lui, Pierre, travaille.

Amusante, parce qu'après la tâche accomplie, il est libre pour jouer.

Juste, parce que du travail et de la liberté en une fusion intime, fleurit le bonheur.

Pierre comprend cela. Il ignore que des centaines et des milliers d'hommes ne l'ont jamais compris. Il le comprend et aide sa mère sans murmurer ni pleurnicher.

Chaque matin, il doit mener paître le bétail : une bonne grosse vache, son veau et deux chèvres.

vres. Toutefois, les chèvres ne font jamais partie du modeste troupeau. A l'aube, quand le ciel rosé glisse doucement par les carreaux et se pose sur la table, les chaises et le lit de Pierre, dans la chambre à coucher qu'il partage avec sa mère, il entend la corne du chevrier sonner à travers les ruelles, hélant les chèvres aux clochettes grêles. Sa mère se lève aussitôt, descend en jupons à l'écurie pour détacher les deux chèvres. D'autres portes d'écuries grincent. On parle. On crie. Et le brouhaha des clochettes, des bêlements et des piétinements diminue et se perd au loin. Pierre, en secret, envie ses deux chèvres qui, de l'aube au crépuscule, courent parmi les rhododendrons, les cailloux et les névés, au-dessus des éboulis.

En réalité, il sort avec la vache et son veau. Il les mène paître par delà le pont, au bord du torrent, en ce bout de pré communal qui appartient à tous, aux riches comme aux pauvres. Les riches n'y montrent point leur bétail. Si ses bêtes sont tranquilles, Pierre les quitte et grimpe sous les mélèzes ramasser des branchettes, ou bien, si elles folâtaient, il reste auprès d'elles, perché sur un rocher, balançant son fouet. A onze heures, la scierie publique ouvre son écluse. L'eau s'engouffre bruyamment par l'étroit canal de bois, et la chanson bourdonnante de la scie accompagne l'éche-

veau des heures que le jour dévide. L'enfant rentre au village, poussant devant lui la vache et le veau. Il va, ses petites épaules courbées sous le fagot de bois sec. Il fait claquer son fouet.

Pierre a une sœur, un bébé de deux ans. Les sentiments de frère aîné ne lui font pas défaut. Quand la mère lessive, ou quand elle traite, et que la grand'mère, à genoux devant l'âtre, attise la flamme, Pierre, sérieux ou rieur, surveille les ébats de sa sœur. Assis au seuil du chalet, il berce le bébé pelotonné dans ses bras. L'ombre du soir passe sur eux, montant lentement de la vallée, éteindre les monts et les glaciers incendiés par le couchant. Et Pierre regarde, et il écoute. Il trouve que cela est beau.

La fontaine, par son babil charmeur et ses gloussements, l'écume qui s'ébroue et brille au soleil, son bassin de bois vermoulu et visqueux avec des dentelles de mousses vertes, les cercles qui courent sans cesse, ridant l'eau limpide, la fontaine, dis-je, est un écueil redoutable. Les marmots y sont attirés magiquement, tout comme autour du feu, les papillons. Pierre sait cela, il en subit même encore un peu l'attraction, mais il ne le confie à personne. Ce qu'il ne sait pas, c'est qu'au-dessus de sa conscience, veille l'âme maternelle. Elle est toujours là, en suspens.

Il y a à l'écurie, la vache, le veau, les deux chèvres et un mulet, en outre. Maintenant, Pierre a le droit d'entrer à l'écurie. Cela lui était interdit jusqu'alors.

Dans la mentalité d'une mère de famille à la montagne, l'écurie est classée dans la catégorie des choses dangereuses pour les enfants, au même titre que la fontaine et l'âtre, le rocher surplombant et le bord du torrent, la galerie ouverte du chalet où le soleil fait crépiter le maïs.

Pierre est fier de son droit, et il en use. Les animaux le connaissent et l'aiment, et lui, de son côté, les unit dans sa pensée, à l'idée qu'il a de sa famille. Le bétail n'est point en dehors de la famille. Et de fait, il a raison. La vache donne son lait, les chèvres donnent leur lait. Noireau, le mulet, travaille tout le jour durant. Vache, chèvres et mulet gagnent et méritent bien leur place à l'écurie avec la litière de feuilles mortes et le foin. Seul, le veau s'amuse et jouit de son existence dans l'unique plaisir de faire sonner sa clochette par le champ fleuri et jusque dans la basse et sombre étable. Mais Pierre ne lui en veut pas, à ce coquin, depuis qu'il a compris que le veau deviendrait un jour une jolie génisse, et plus tard une vache, et qu'à son tour il donnerait son lait.

Chaque bête exprime à sa manière le contente-

ment de voir le garçonnet à l'écurie. Les chèvres, taquines et capricieuses, flairent des friandises au fond des poches. Oh ! des friandises pour des chèvres, c'est bien peu de chose : un vieux morceau de pain noir et peut-être — ce qui est très rare — du sel. Il ne craint pas les cornes recourbées, finement amincies. Il rit en tirant les barbiches aux longs poils roux et se débat contre les assauts des museaux soyeux et des petits pieds fourchus qui le piétinent. Le veau, trop jeune encore, reste insensible aux sentiments affectueux de l'enfant. Il beugle en détournant la tête. La vache, au contraire, salue sa venue par un coup de langue en plein visage. Pierre pare le coup, du bras, chancelant, et s'accroche aux rudes cornes pointues pour jouer. La vache baisse la tête et se laisse taquiner, l'œil résigné. Elle est si bonne qu'elle ne doute certainement pas que ces cornes sont plantées, solides à son front, pour un autre usage, sinon pour amuser les enfants de son maître.

Toutefois, c'est à Noireau que Pierre consacre la plus grande part de son affection. Il ne saurait pas dire au juste pourquoi. Il n'essaye point de le savoir. Il admire le grand mulet noir dont le travail quotidien est énorme ? Sans se plaindre, sans regimber, en vrai mulet qu'il est, Noireau ignore la paresse. Ne peut-il pas monter aux *mayens* et

en descendre une charge de foin d'une matinée ? monter l'après-midi à la forêt, en descendre un « voyage » de bois ? A n'importe quelle heure de la journée, les fers de Noireau résonnent sur les cailloux du sentier. Ses yeux humides sont beaux ; et ses oreilles, ses longues oreilles sans cesse en mouvement, comment ne pas en comprendre le langage ? Pierre le comprend ; il en est persuadé, aussi sont-ils amis intimes. L'enfant grimpe sur la crèche, s'assied au bord, et là, les jambes pendantes, sa tête contre la grosse tête noire qu'il étreint de ses petits bras, il lui parle. Le mulet avance le museau, un museau gris clair, poilu, plus doux que le plus fin velours, et le pose sur l'épaule de Pierre. Pierre sent l'haleine tiède de Noireau lui chatouiller le cou. Ils restent comme cela, un moment, unis, sans bouger...

*
* *

L'après-midi, Noireau s'achemine vers la prairie, la famille sur le dos. La mère assise sur le bât, serre contre elle la petite sœur, de la même main, elle tient la bride ; sous son autre bras, la faux et le râteau. Pierre est en croupe, à califourchon, ayant sous lui, frissonnante, la peau lisse de la bête. Le mulet va sans hâte, contournant les gros

cailloux, évitant les mauvais passages, s'éloignant des ravins et du torrent. Son chargement est précieux. Retinte joyeusement son grelot dans l'air ensoleillé.

Au crépuscule, on rentre. Pierre pas plus haut qu'une botte, marche devant. Il mène Noireau à la longe.

*
* *

Il y a deux étés, le père est mort. Il était parti, un matin, avant l'aurore, pour courir la montagne. Son camarade rentra, pas lui. Il ne revint jamais.

Pierre s'en souvient, de son père. Le souvenir confus d'un homme robuste qui l'arrachait de terre à bras tendus et le portait à ses lèvres. Des yeux bleus lumineux, une barbe brune, piquante. Il se souvient surtout du piolet du guide. Un piolet au bec acéré, usé par les caresses des rocs, blanchi par les neiges. Ce piolet, l'enfant le portait avec autant de peine et d'énergie qu'une fourmi bataillant avec un fétu de paille, ses mains menues nouées à l'acier ou au manche.

La photographie du disparu est piquée à la paroi de la vaste chambre à coucher. Un chapelet. Une image religieuse. On prie, soir et matin, devant cet humble autel. Agenouillés, sont : grand'mère

pour son fils, la jeune veuve pour son jeune époux, Pierre pour son père, et le bébé joue, assis sur son derrière. On prie, par amour, par douleur, et aussi pour le repos de l'âme du défunt, lequel gît, sans sépulture, au fond d'une crevasse, sans doute.

Après la prière, la veuve pleure en embrassant ses enfantelets. Pierre se demande, en vain, pourquoi tant de larmes éplorées pour le père. N'est-il pas resté pour toujours là-haut, auprès des glaciers qu'il aimait tant ? Alors ! pourquoi pleurer ? Ça, il ne le comprend pas.

Par les fenêtres du chalet, on voit la cime fatale. Grave, Pierre la regarde. Elle le fascine déjà, elle l'attire... Et dans les limbes de sa conscience, Pierre devine que, lui aussi, il sera guide.

LE DUR DEVOIR

— Sergent !

— Mon colonel ?

— Allez chercher le lieutenant de Saverec, et dites-lui que je l'attends ici.

— A vos ordres, mon colonel !

Et le sergent de garde faisant demi-tour à droite disparut.

Le colonel Constantin, chef de la brigade de montagne et des nouvelles troupes que l'on formait alors en Valais, était penché, le front soucieux, sur la carte Siegfried, qu'il étudiait depuis un long moment. Du crayon, il traçait un itinéraire, suivant les courbes de niveau, parmi les teintes pointillées des forêts, des rocs et des glaciers, qui, partant du trait bleu du torrent dans la vallée, touchait, après bien des détours, la ligne noire démarquant la frontière de la Suisse avec l'Italie.

Le bruit sec de talons qui se joignent lui fit lever la tête.

— Ah ! lieutenant, j'ai besoin de vous, dit-il au jeune officier qui, sa casquette à la main, atten-

daît dans la position militaire que son supérieur lui adressât la parole, approchez-vous donc et causons !

— A vos ordres, mon colonel !

Le lieutenant de Saverec, grand, mince, moulé dans sa sombre vareuse, les jambes finement dessinées sous les molletières bleues, l'allure martiale et l'air aristocrate, s'avança.

— Il s'agit d'une reconnaissance, lieutenant. Le point stratégique 3.100 mètres n'a pas encore été occupé l'hiver. Vous partirez, ce soir, avec un sous-officier et douze hommes. Paquetage réglementaire. Double ration. Avec les skis naturellement. Jeudi soir, vous me remettrez ici votre rapport.

L'autre notait dans son calepin. Un instant coula qui fut rempli par le grondement sourd d'une avalanche. Il répéta l'ordre. Puis, les deux officiers discutant consultèrent la carte. Les instructions données étaient comprises ; ils firent quelques pas vers la fenêtre. Devant eux, l'élargissement de la vallée du Rhône, avec la profonde échancrure du val d'Hérens et le soulèvement subit d'une chaîne de montagnes. Le paysage hivernal, très estompé, était mélancolique, malgré la joie de la neige.

Le lieutenant, le regard aux monts, avait déjà l'air de s'orienter.

— Belle course, dit-il, dangereuse à cause des avalanches, mais nous aurons le beau temps.

— Vous avez quatre jours, reprit le colonel, ne fatiguez pas trop les hommes.

On entendait les métalliques éclats des clairons des élèves-trompettes à la théorie. En bas, dans la cour de la caserne, des soldats faisaient l'exercice. Les rauques commandements des caporaux se croisaient.

*
* *

Partie dès l'aube des casemates avancés, au pied du glacier de Bertol, où elle a bivouaqué, la petite escouade avance. En tête, le lieutenant de Saverec, l'adjudant, puis les douze soldats d'infanterie de montagne, ou suivant le terme adopté aussi chez nous : les alpins. Les uniformes bleus s'harmonisent à la blancheur de la neige. Et les hommes balancés sur leurs skis, vont bravement, fusil en bandoulière, le bâton à la main. Les skis mordent la croûte gelée et le bruit du frottement se répète indéfiniment. Aucun bruit humain ne monte des vallées... seule, l'éternelle rumeur du silence... des rocs, des glaciers et des neiges...

Et l'escouade avance. En tête, le lieutenant de Saverec. Il songe, le jeune officier. Il songe au

douloureux passé... à sa vie brisée... la mort de sa femme... L'amour ! il l'avait connu plus passionné que tout autre, ayant gardé sa première jeunesse sans souillure, l'âme pure, n'ayant aimé qu'une fois. Un amour mystérieux, étrange, où l'âme de l'aimé revit dans celle de l'aimée ; où l'âme ainsi façonnée est une offrande perpétuelle à l'autel de la vie. Et le rêve souventes fois caressé, meurt pour être trop sublime. Auréole lumineuse, grâce séraphique, extase... Le rêve est illusoire. Implacablement, le destin rit. Des amours sublimes, des amours grossières, le destin rit ; il les cueille avec indifférence au seuil de l'existence... La mort de sa femme, la mort de sa fillette, parfaite incarnation de la jeune mère !... Il se revoit alors à Berne, durant ses premiers temps d'instructeur de cavalerie, après l'épouvantable événement... fou de douleur... gravissant le calvaire !... Sur le point de quitter l'armée et se cloîtrer en le manoir patriarcal, sentinelle de pierre au cœur des forêts du Jura vaudois, il avait brusquement renoncé. Devait-il donc, pour la catastrophe de son existence renoncer à la mâle et belle carrière ! Se replier sur son âme isolée et vivre le souvenir dans le silence et la solitude ? Non, il ne pouvait. La nature de l'homme a de ces ressources spontanées qui créent des héros. Il fut héroïque.

Ayant demandé et obtenu son transfert, afin d'échapper à la quotidienne vision des lieux et des choses, témoins de la trop courte durée de son bonheur, il était venu, sombre et morne, chercher un asile de paix dans la solennité des monts. Sion, la vieille cité féodale, était bien le milieu qu'il fallait à sa tristesse. Les écoles d'infanterie de montagne s'y succédaient alors. On comprenait enfin le péril qu'offrait notre petite armée, incapable de faire face à un ennemi franchissant les Alpes et envahissant les hautes vallées. Le premier résultat pratique à réaliser, avant d'étudier d'autres projets, consistait à former de solides troupes de montagne. Et c'est au cours de ces fiévreuses périodes d'instructions, que le jeune et déjà veuf, lieutenant de Saverec, fit son apparition dans le milieu militaire de la capitale du Valais.

Les premiers mois avaient été durs, les contingences nouvelles, la méfiance des camarades et des hommes, envers celui que l'on considérait un peu comme un intrus. Quitter la plaine et les casernes confortables des villes pour la bourgade isolée au pied des monts, abandonner la plus belle arme — la cavalerie — pour un corps plutôt obscur, pénible, autant de considérations qui frappaient l'esprit. Avec cela, sa sévère retenue n'était certes pas engageante. Peu à peu, cependant, il s'acclimatait. En

quelques mois, il avait appris à aimer ses soldats, et le mutisme tacite qui les séparait, était tombé. Cela lui était venu par l'éclosion merveilleuse d'un amour pour cette montagne aux cascades écumeuses, aux grands bois mystérieux hérissés sur les pentes, aux pâturages dorés. Une richesse de sensations jusqu'alors inconnues, fermentait en son cœur. Du même coup, il apprenait à comprendre ces rudes alpins, tous enfants de ces vallées. Ainsi, il avait conquis ses hommes — bergers, contrebandiers, bûcherons et montagnards — par sa distinction, son amitié délicate, et surtout par l'écho que ceux-ci trouvaient en lui, de leur attachement aux montagnes de la vallée natale. Leur petite patrie dans la grande.

Par l'entraînement, il était devenu fort et audacieux. Ses randonnées, par monts et par vaux, avec une poignée d'hommes à ses trousses, couraient la vallée. A eux seuls, ils avaient reconnu les positions les plus escarpées aux abords de la frontière, grimpé à quatre mille mètres, relevé des cols et des couloirs, traversé tous les glaciers. Les postes les plus périlleux leur étaient familiers. On se le montrait quand il passait. Au seuil des chalets, les vieux disaient : « Voilà le lieutenant de cavalerie ! » car, malgré tout, des lambeaux de son histoire étaient connus, et ceux qui servaient

sous lui, en parlaient volontiers, par orgueil.

Sans rencontrer la conciliation désirée, un intime apaisement calmait l'ancienne douleur. Mais il y avait en son cœur le cimetière des souvenirs, aux tombes toujours fraîches.

*
* *

— Mon lieutenant ! hasarda l'adjudant, peut-on faire une halte de dix minutes ?...

La halte fut commandée. Les alpins posèrent les sacs et débouclèrent les skis. Les skis furent plantés, droits, dans la neige. Et les hommes devinèrent, en mangeant sur le pouce. Ils parlaient sobrement, en un patois sonore. Devant eux... l'immensité des monts enneigés...

Tout à coup, avec un tumultueux froissement d'ailes, le vent fondit sur eux et déguerpit.

— Mauvais signe, dit l'adjudant, le brouillard sera vite là. Allons les enfants, dépêchez-vous !

Debout, sans avoir l'apparence d'entendre, le lieutenant étudiait la carte. Il relevait la cote et la différence de niveau qui restait à franchir pour atteindre le point stratégique 3.100 mètres, but de la tâche imposée. Ayant terminé, il se tourna vers ses hommes :

— Encore trois heures de montée, si le temps ne

se gâte pas, et six, si nous avons la tempête de neige.

Il poursuivit :

— Et je crois que nous l'aurons avant longtemps !

Une bourrasque plus violente le fit chanceler.

— Voyons, ce n'est pas la peine de tous y aller. Il me faut quatre hommes de bonne volonté. Avec les skis, nous emploierons deux heures de descente jusqu'aux casemates où nous rejoindrons les autres pour la nuit. Qui vient ?

Treize bras se levèrent.

Il eut un rire franc. Ce fut toute sa réponse.

Et la petite escouade se remit en marche, prise maintenant dans le vent glacé et les écharpes de brouillards.

De Saverec n'ignorait pas les surprises du temps en haute montagne. Ces signes précurseurs étaient les annonceurs de la tempête. Peut-être ne serait-ce qu'une courte tombée de neige... un brouillard local... l'affaire d'une demi-heure !... Alors, quoi ! ne pas exécuter l'ordre pour si peu de chose ? reculer si près... pour ça !... L'énergie de fer qui le caractérisait se raidit. Il glissa plus fermement sur ses skis, brassant l'épaisse couche.

Or, dans le vent du nord et dans le brouillard, la neige se mit à tomber. Tomba la neige. Brusquement. A gros flocons. A larges flocons. En files serrées. Et les alpins allaient, silencieux, se suivant

à cinq mètres d'intervalle. Ils serpentaient. Ils étaient petits sur la montagne blanche et dans la blancheur des flocons.

A chaque pas, la marche devenait plus pénible. Il fallait lutter contre la violence du vent, contre les caresses froides de la neige. Lourds étaient les sacs, mouillée la bretelle du fusil, serrant les épaules. Pourtant pas un murmure ne s'élevait. Ils marchaient parce que leur lieutenant marchait. Et tout à coup, à l'élan succéda la halte : leur lieutenant stoppait.

Le brouillard était dense, blafard. La lumière diurne semblait s'être éteinte. Loin de s'apaiser, le vent augmentait ; on pouvait l'entendre distinctement gémir aux ressauts des arêtes. Et le ruissellement des flocons, la neige sur la neige, avait un vague froissement de gaze.

La situation était critique. L'escouade fit halte, réunie autour de son jeune chef. Il commanda :

— Redescendez ! Adjudant, vous prendrez le commandement de la subdivision. Vous avez pour vous guider, les traces que le vent n'a pas encore complètement effacées. Je monte jusque là-haut, et je vous rejoins aux casemates.

L'ordre ? Il pouvait l'exécuter seul. Ce n'était pas la peine de risquer tant de vies plus précieuses que la sienne.

Cependant, l'adjudant, un vieux militaire aux moustaches de grenadier, au bout desquelles pendait un glaçon, eut un haut-le-corps et se permit de répondre.

— Mais, mon lieutenant, y songez-vous? Vous abandonner parce qu'il vente, qu'il neige à un tel point qu'on n'y voit goutte? Jamais.

De Saverec le persuada.

— Si, mon brave. Allez!

— Mais mon lieutenant...

L'officier l'interrompit, rétablissant la différence de leur grade. Il obéit à l'ordre, n'ayant jamais connu l'infraction à la discipline, la vertu de son humble vie.

Les hommes, ayant eu la permission d'accoler leurs gourdes, burent. Ils assurèrent l'équilibre du mousqueton, tendirent les courroies du sac, firent demi-tour, et disparurent, l'un après l'autre, sur la pente.

C'est ainsi que le lieutenant de Saverec se trouva seul, en pleine tourmente, un soir d'hiver, très haut sur la montagne, dans les mornes solitudes d'un plateau. Immobile, le regard atone, rivé à la blancheur du sol, à la blancheur tournoyante des rafales, il écoutait... La grande voix du vent passait, émouvante... bramant l'hymne des neiges échevelées. Il écouta longtemps... comme en une

extatique attente... Puis, il eut un sourire d'attendrissement... Et voici qu'à la voix du vent, d'autres voix se mêlèrent... des voix lointaines... les voix connues... les voix aimées de l'antan douloureux qui l'appelaient... les voix chères du passé mort, qui riaient, fraîches et juvéniles, comme elles riaient jadis... et l'âme, leur âme ressuscitée s'empara de lui... Et les voix l'appelaient... non pas impérieuses, mais suppliantes, avec des inflexions meurtries... A les écouter, il s'attardait, insensible aux morsures hargneuses du vent, aux coups de fouet de l'ouragan de neige... Le bonheur d'antan retrouvé, le passé mort ressuscité, devenu réalité !... Car elles étaient bien là, les aimées... elles étaient venues à son rencontre. Et là seulement, elles pouvaient venir dans la blancheur virginale, dans l'étreinte chaste et blanche de la neige des monts et la neige du ciel... La compagne... et l'autre... l'enfantelot... Elles étaient venues... Elles étaient là... il les sentait sans les voir... il les entendait... il leur souriait !... Alors, secoué par la violence brutale des éléments, une paix religieuse l'étreignit... un largo d'une indicible sérénité...

.
.
.

Il s'arc-bouta sur ses skis, fonça dans la neige et le brouillard, et glissa vers la fin de sa vie... Là-bas, où « elles » l'appelaient !...

*
* *

Mai !

Mai sur les pentes refleuries et dans les sources claires. Un jour lumineux de grâce, les alpins relevèrent le corps du jeune officier. Un jour lumineux bénissant les montagnes. Au bord d'un névé, le corps était étendu. Des soldanelles tremblotantes le ceignaient, penchées contre lui. Elles le touchaient... La caresse de fleurs après celle de la neige !...

Et nul ne comprit jamais comment le lieutenant de Saverec fut amené à périr si loin du point stratégique 3.100 mètres.

LE PARDON

En hiver.

Au creux d'une vallée des Alpes. Trient. Un village suisse. La frontière avec la France passe, là-haut, sur les crêtes.

Le pays est blanc. Depuis l'aube, les coups sonores des haches des bûcherons éveillaient l'écho sous la forêt ensevelie par la neige. Par-ci, par-là la tache sombre de pins montant à l'assaut des pentes. Une paroi de roc.

Très bas, il y a le torrent. Il gronde. Sa voix éternelle est la voix de la vallée. Elle en dit la joie et la tristesse. Elle s'harmonise à chaque moment de sa vie. Et la voix du torrent erre sous la forêt silencieuse. Les sapins aux rameaux étendus plient sous le faix. Une lumière ténue emplît la voûte. Lumière d'un grand ciel bleu. Or tamisé des rayons solaires. Le temple de la mort et du silence... Au sol ouaté, nulle trace. En l'air mat, nul bruissement d'ailes. Parfois, une branche secoue son panache d'hermine et se relève, allégée, comme caressée par une invisible main.

Cependant, les coups sonores des haches des bûcherons éveillaient l'écho. Ils travaillaient dès l'aube malgré la froideur des nuits claires. Ce jour-là, ils étaient deux. Deux hommes solides et jeunes, le visage bronzé. Le torse musclé se moulait, serré dans un gilet de laine.

Le sapin qu'ils venaient d'abattre gisait au travers de la clairière. Dans sa chute, il avait creusé la neige qui le recouvrait presque. Les abords piétinés et tassés, disparaissaient sous les aiguilles et les brindilles. Chacun à un bout du tronc, les bûcherons ébranchaient. Ils besognaient sans mot dire, la pipe à la bouche, levant et abaissant avec vigueur la lourde hache. Par habitude, le rythme des coups revenait à intervalles réguliers. Les éclats de bois, projetés, tombaient de tous côtés. Et chaque heurt de l'acier au contact de l'arbre, où circulait encore la sève parfumée, secouait une plainte dans le recueillement de la forêt.

Le soleil luisait haut. La neige étincelait.

— Allons, en voilà assez ! dit Louis Cretay, l'un des bûcherons, en se dirigeant vers le traîneau attelé d'un cheval, Joseph, viens-tu ?

Joseph Ponnaz, très occupé, ne répondit pas.

— Joseph ! eh, Joseph ! reprit l'autre, viens-tu ? Joseph arrêta-net l'élan de son bras.

— Je vais, une minute et j'ai fini.

Assis sur le bord du traîneau, les deux montagnards devisent en mangeant du pain bis.

— A quand la noce, Joseph ?

— Fin janvier, répondit-il. La moitié de l'arbre que nous avons abattu, ce matin, servira à réparer le plancher de la cuisine.

Cretay alluma sa pipe et lança entre deux bouffées :

— Ta Louise se plaira parmi nous ?

— Faut croire. Elle n'aime pas tant ceux de son village.

— Dans ce cas, fit Louis, elle ferait mieux de ne pas se laisser courtiser par tous les gars, à ce qu'on dit.

— Qui dit cela, cria Joseph, tremblant de colère, ton frère ?

L'interpellé secoua négativement la tête et dit simplement :

— Berthier.

— Berthier, le contrebandier ! Ah ! la canaille ! Il devrait plutôt gagner honnêtement sa vie et taire sa langue de vipère.

Il y eut un silence. Cretay fumait, le regard fixe. Il dit :

— Joseph, on ne connaît pas les femmes. Tu épouses une étrangère ; ouvre l'œil.

Joseph qui raclait avec un couteau les glaçons

collés à ses guêtres, se contenta de répondre :

— J'ai vu la Louise à l'œuvre, elle travaille comme quatre. Depuis la mort du père, c'est elle qui « manœuvre ». Elle fera mon affaire ici. On s'aime depuis tantôt une année... et il y aura toujours des jaloux sur la terre.

Ce disant, il se leva.

Ayant beaucoup parlé, pour des montagnards, ils se turent et chargèrent le sapin ébranché avec ses rameaux.

Le traîneau se mit en marche, glissant sans bruit. Cretay, la hache sur l'épaule, prit les devants, Joseph suivait, la pensée absente.

Et la forêt retomba dans son isolement, sa paix.

*
* *

L'espace incolore.

Les ondes du soleil palpitent.

La montagne baigne dans la lumière. Les ombres bleues tournent et s'allongent sur les blancheurs éblouissantes. Rutilent les cristaux diamantés.

Les mains dans les poches, le bâton sous le bras. Joseph, chaussé de ses skis, cadence son allure. Il avance vivement, gagnant les assises du massif où s'infléchit le col de Balme. Là derrière, à l'ouest, s'abrite le village français d'Argentières

où Louise habite. Joseph a son idée, il va la voir. Les uns après les autres, les chalets de Trient disparaissent. Le clocher reste longtemps visible. Tout se nivelle dans l'éloignement.

Et Joseph va, la tête baissée, seul être vivant, dans cette solitude. Il dépasse les escarpements. La chaîne muette, lourde, de son manteau hivernal cambre son dos énorme à l'effrayante ossature. Rien n'entrave le projet téméraire du montagnard, ni les menaces des avalanches, ni les surprises de l'orage, ni le vent. On dirait que, mû par une force occulte, Joseph doit aller où son destin l'entraîne. Il marche au long des pentes immaculées, sans crainte, sans vertige.

Les paroles de Louis Cretay prononcées la veille à la forêt lui tintent encore aux oreilles. Il y a pensé, malgré sa belle assurance, et tellement, que les tempes lui font mal.

« Elle ferait mieux de ne pas se laisser courtiser ! » Oh ! ces paroles de fiel pourquoi les avoir dites ? Elles sont entrées en lui. Elles l'obsèdent. Il a voulu les chasser. Elles se sont enfuies pour réapparaître plus implacables, ricanantes. Et lui, l'ami, l'amant, lui qui croyait à sa foi ferme, en son amour, il s'est dit : *Si c'était vrai !* Dès lors, un doute affreux l'a rongé. Le soupçon le brûle comme un fer rouge. « Si c'était vrai ! » murmure Joseph.

Et les pointes de ses longs patins de frêne effleurent la couche neigeuse. « Si c'était vrai ! »... Il zigzague sur les larges flancs, se faufile parmi des blocs, traverse des ravines, escalade des tassements, se fraye un chemin à la vigueur du jarret. Son pied ne bronche pas et ne se trouble point son regard, malgré l'abîme qui se creuse. Il atteint les derniers sapins linceulés de glace.

« Si c'était vrai !... » La souvenance de leur première rencontre lui revient. Lui, pâtre au chalet où elle était servante... un été magnifique sur l'alpage ensoleillé... la fidélité jurée au bord du petit lac... les promesses... les serments... Pauvre Joseph !...

— Mais après tout, qui dit qu'elle me trompe ? Qui dit qu'elle court après les gars ? Qui le dit, tonnerre ? Berthier ! une canaille !

— Non, Louise n'est pas capable d'une pareille saleté. Dans les villes, ça peut arriver, mais chez nous, jamais ! Allons ! Je sens bien qu'elle m'aime et que je suis un imbécile de me tourmenter ainsi.

Des visions heureuses s'épanouissent sur le rude visage qui se rembrunit aussitôt. « Si c'était vrai !... »

Il va, le skieur, gravissant la voie blanche ; il va, portant en lui l'éternel et douloureux problème.



Joseph a atteint le col.

Une sorte de plateau où le vent a aplani la neige, y dessinant des écailles. A gauche, une arête frangée de corniches. A droite, des rochers. Très haut, les glaciers. Une teinte verdâtre borde les crevasses.

Monte le crépuscule des plaines. La montagne se grisaille.

Appuyé à son bâton, Joseph contemple. Sa silhouette se détache vigoureusement sur l'horizon, où le couchant s'attarde. La vallée de Chamonix s'allonge, pleine d'ombres violettes. Les forêts sont foncées. Des grappes de maisonnettes se tassent autour des églises disséminées. Une buée perse, ondule sur l'Arve. Le ruban noir de la rivière s'étend entre les berges très blanches. Et la chaîne du Mont-Blanc, colossale, surnaturelle, émerge, rose, des neiges livides. Les pointes acérées des aiguilles de granit s'allument aux dernières lueurs illuminant de reflets les vastes plateaux glaciaires.

Un silence solennel préside à la descente du soleil. Du faite de son piédestal, l'homme qui y assiste est aussi impassible que les cimes. Une coulée de pourpre éclate comme du sang sur le névé le plus élevé. Puis ce névé pâlit à son tour.

Le soir envahit l'immensité céleste. En bas, le demi-jour s'épaissit.

Joseph n'a pas bougé. Il subit inconsciemment la beauté du spectacle. En ce moment d'extase, sa simple âme de solitaires s'unit à la nature. Il oublie sa passion. Il oublie sa souffrance.

Aucun bruit ne parvient des lieux habités. Et voici qu'une étoile s'argente. Miroite son reflet courbe sur la coupole de l'Aiguille Verte.

La montagne s'endort.

Un brusque coup de vent saisit le montagnard. L'haleine crue le pénètre. Alors Joseph se souvient. Il a peur. Pourquoi si seul à cette heure sur le col désert et glacé ? Pourquoi ce frisson d'angoisse ?... « Si c'était vrai ! » Et le dos tourné au versant suisse d'où il vient d'émerger, il disparaît sur le versant français.

*
* *

Lancé sur la pente, le corps penché, les genoux fléchis, le skieur glisse... glisse. L'air bourdonne violemment à ses oreilles. L'avant des skis soulève un tourbillon de neige qui tournoie comme des ailes blanches, tel un oiseau étrange. Il rase le sol. Les traces parallèles grandissent rapidement. Tantôt elles coupent la pente d'angles largement ou-

verts, tantôt elles se déroulent suivant la déclivité ou s'arrondissent en courbes élégantes. La vitesse augmente. Les colorations aux nuances grises délicates préparent les changements du terrain. L'habileté du skieur se rit de tout. Rien ne l'entrave, rien ne l'arrête... Il vole, il file... Le sang fouetté, le buste balancé d'un rythme égal qui le berce agréablement.

Des obstacles barrent la folle course. Ramassé sur lui-même, les talons joints, Joseph saute par une détente des jarrets. Dix, vingt mètres, il plane, emporté, projeté, pour glisser encore. C'est une fuite éperdue.

De la neige le couvre. Elle s'est collée dans les replis de l'habit. Le bonnet de laine rabattu sur les oreilles est piqué de givre. Un froid intense règne.

Le frottement des skis sur la croûte maintenant gelée siffle dans la mi-obscurité. La nuit se répand, limpide. Le fond du val semble se rapprocher.

Soudain une forme ténue :

Le hameau de Tours est là, tapi au pied de la côte. Des lumières rougeoient aux petites vitres des habitations closes.

Joseph a regagné la terre hospitalière. Une douceur ineffable le rend heureux. La descente a chassé le mauvais rêve. La sensibilité se fait plus aiguë après un choc douloureux.

« Si c'était vrai ? » C'est faux ! Il en est certain . Il s'en veut même d'avoir osé douter. Une vague d'amour exalte son imagination. Son cœur chante d'allégresse. Au loin, la plainte confuse de l'Arve s'élève.

*
* *

Le village d'Argentières sommeille. La torpeur nocturne erre parmi les ruelles désertes.

Cependant, là-bas, un homme est debout, rigide, au coin d'un chalet. A hauteur de sa tête, une étroite fenêtre. La lueur dorée qui s'échappe, baigne un visage blême où des yeux écarquillés par la stupeur ont une étrange fixité.

Joseph, toujours chaussé des skis, s'est faufilé jusqu'à la maisonnette de Louise. La visite inopinée lui serait chère. Il s'en réjouissait. Et voici qu'avant de heurter bruyamment à la porte massive, las, harassé, content d'abandonner les patins de bois et se réfugier devant l'âtre, à côté de sa fiancée, Joseph en passant a jeté un coup d'œil par les vitres éclairées de la cuisine. Alors, la vision l'a figé, les bras ballants...

Ainsi, *c'était vrai !*... La canaille de Berthier avait raison, Cretay avait raison. Et lui, Joseph, le fiancé, lui, le promis, lui qui devait la mener à

l'autel, lui qui l'avait défendue... il avait tort !... Ah ! la mauvaise fille ! Ah ! la coquine !... la garce ! peut-on être pareillement infâme !...

Une horrible souffrance l'aiguillonne. Il regarde avec avidité, jouissant presque du cruel triomphe, et pourtant, confus comme un chien battu.

... Sa Louise est là, assise vers la cheminée, un étranger, un jeune guide de Chamonix, l'enlace. Leurs lèvres s'unissent. Une flambée illumine la pièce où les amants apparaissent nettement ou noyés de pénombre, selon les jeux des flammes. Le chat pelotonné ronronne à la chaleur du feu. L'atmosphère intime respire l'honnêteté et la joie d'un nouveau ménage.

La pureté de la passion que Joseph célébrait est chue. Il est devenu l'homme odieusement trompé, leurré, bafoué jusque dans ses sentiments les plus sacrés. Oh ! si elle savait cette femme ! si elle pouvait assister à la catastrophe d'une âme !... Et ce baiser, ce long baiser d'amour, n'évoque-t-il pas une étroite liaison passée ou prochaine ?

Joseph se repaît, les dents serrées de rage. Des images violentes l'obsèdent. L'assouvissement de la jalousie malsaine se dresse en lui, impérieux. Il se vengera.

Arc-bouté, il commençait de se débarrasser des skis, prudemment, afin de ne pas donner l'éveil,

lorsqu'il eut un haut-le-corps subit. Ses traits bouleversés trahissent une lutte intérieure. Deux forces le disputent. Il hésite... Il chancelle... Le charme de son ancien amour l'émeut vaguement, comme un baume sur une blessure. Cette émotion lui dicte le pardon. La vengeance... le scandale... le mal pour le mal !... Il paraît attendre l'issue du conflit de sa conscience. Les conséquences de sa vengeance : une bataille... La honte de sa fiancée exposée au pays entier... les ennuis... les tracasseries. Et n'importe comment, son existence, à lui, brisée. Alors une grande pitié l'enveloppe. Il pardonne. Il s'humilie... Il jouera le mauvais rôle. Il s'exilera. Aux yeux de chacun, le coupable ce sera lui, lui qui, à la veille du mariage, s'enfuit comme un lâche !...

Soudain, dans le chalet, des rires éclatent. Le timbre connu s'égrène sonnante le glas au cœur du malheureux. Et ce cœur se déchire, car il aime encore...

Lourdement, Joseph s'éloigne, titubant sur ses skis, gauche comme un homme ivre. Il s'enfonce dans la nuit, cette nuit qu'il semble porter sur ses épaules voûtées. La frayeur d'une rencontre quelconque le chasse hors des lieux communs. Il glisse, sans se retourner, machinalement. Il rase le mur du cimetière. Il passe le pont. Il remonte au pla-

teau du Planet et vient s'abattre comme une masse, dans une grange, près de Tours.

Depuis le moment fatal, il n'a plus pensé. Il ne pense plus. Il souffre atrocement. Chaque pulsation irrite sa sensibilité d'une douleur plus lancinante.

Au loin, la plainte confuse de l'Arve s'élève. Et le froid scelle une larme aux yeux du malheureux qui s'endort, enfoui sous la paille.

*
* *

A l'aube, Joseph est reparti.

Lentement il a remonté les côtes neigeuses, comme un calvaire. Midi, exubérant de lumière, le trouve au col. Et pareillement à la veille, silhouetté sur l'arête blanche, immobile, les bras croisés, il contemple la vallée. Nulle brume. Une transparence limpide, chaude, pleine de soleil. Les montagnes aux cuirasses de glace scintillent. Béants, s'ouvrent les précipices.

Joseph songe, défaillant. Il l'avait tant aimée, pourra-t-il l'oublier ? Il se raccroche aux souvenirs, avec le désespoir de ceux qui ont été heureux et qui, frappés par le destin, regardent la vie avec effroi, dans leur isolement. Joseph a peur. Il se refuse à l'oubli. De son triste amour qui s'en est allé, il

reste le parfum. Des retours de sentimentalité l'empoignent. A la gloire de l'heure, Joseph oppose le sombre crépuscule de son âme.

Une cloche tinte en sourdine, à l'église d'Argentières. Plus lointaines répondent d'autres cloches. Le son ondoie, sans écho, frôlant la carapace des monts...

Joseph, les bras tendus en avant et les mains crispées, fit un pas. Il eut un cri. Un hurlement : Louise !... Très haut, dominant le glacier, la paroi de granit de l'Aiguille du Tour, surprise en son sommeil hivernal, balbutia : Louise !...

Et il n'y eut plus que le grand silence virginal de l'alpe.

LES YEUX MORTS

Au village, on avait tant l'habitude de le voir, que personne ne compatissait plus à sa triste infirmité.

Pourtant, ceux des hameaux voisins, de passage, arrêtaient leur mulet et lui disaient bonjour, avec quelques mots qui font plaisir. L'aveugle souriait en répondant : bonjour !

Quand, du fond de ses yeux bleus de guide, la nuit, l'implacable nuit avait surgi, éteignant les reflets de son âme, un frémissement attendri avait couru sur le village. « Si c'est pas pitié ! » disaient les femmes. « Si c'est pas mal fait ! » disaient les hommes. Et chacun d'essuyer une larme, du revers de la main.

Lui se cachait, terré dans son chalet, honteux de son infirmité. Comme une branche sèche trouant la blancheur lactescente des fleurs d'un pommier de mai, son infirmité s'étalait d'autant plus cruelle que son corps était fort et beau. Un corps inutile offert au ralentissement de la vie. Vivre avec de l'ombre plein les yeux, n'est-ce pas une anticipa-

tion sur la mort ? Et le guide vivait au pied des monts, sous l'enceinte des glaciers, les yeux retournés vers son âme. Les yeux morts et vides, devant, puisque n'y rêvait plus l'âme. Et derrière cette nuit de terreur, les yeux lumineux, ouverts sur le silence infini de l'antan, sur les illusoires espoirs.

Pouvez-vous vous imaginer ce qui doit se passer dans l'esprit d'un guide aveugle, ayant été le plus audacieux à mener la ronde des cimes, et par dessus tout, profondément épris des monts ? Comme la plupart des infirmes, il avait ses manies. Ah ! qu'elles étaient douces et touchantes, les siennes, touchantes et douloureuses ! Ses manies se définissaient plutôt par une attitude obstinée — et cela est clair — à rester désespérément attaché aux montagnes, par tous les moyens possibles ; en résumé, par la vie élémentaire de la montagne. Le sentiment de la lumière. L'air. Les vents et la pluie. La brume et la neige. Le bruit.

La lumière : l'aube nacrée, les midis gorgés de chaleurs, les vespérales clartés balancées au rythme des séraphiques angélus. L'aveugle devinait. Il jouissait de sa divination.

Le vent surtout le vent d'orage qui chevauche les arêtes, ébouriffe de blanches chevelures aux crêtes neigeuses, s'engouffre sous les corniches

qu'il cisèle, et s'enfuit en hurlant à la manière d'orgues fantastiques, dans les couloirs lambrissés de glace. Les nuits de tempête, l'aveugle passait de belles heures d'insomnie, l'ouïe tendue vers les lamentations lointaines, durant que le tonnerre, roulant de gorge en gorge, faisait trembler la montagne, secouait le chalet et se taisait en point d'orgue au replat des glaciers. Alors, étincelaient sous les yeux morts, les fulgurantes lueurs des éclairs, entrevus jadis des bivouacs par les hauteurs, et soudainement rallumés aux aboiements hargneux des nuits de tempête. Et tout cela finissait par des larmes... L'aveugle pleurait doucement, en geignements d'enfant, à petits hoquets mouillés. Puis il s'endormait, bercé par les caresses apaisées des rafales poussant sur d'autres vallées, l'orage. Dans la nuit silencieuse, on ne percevait plus que des frôlements étranges, comme la respiration des monts, dans l'accalmie.

Le brouillard : non pas les vapeurs dorées du matin, ondulatoires et moulées aux hanches des cimes, mais le vrai brouillard, la brume ; quand tout est gris, quand tout est humide ; les sonnaillles du troupeau résonnent en sourdine, et le son des heures, que le temps toque au clocher, est mat.

La voix du torrent, joyeuse d'habitude, se recueille

et murmure une mélopée monotone. Avec son acuité de sensation, l'aveugle affirmait carrément : « Aujourd'hui la montagne baigne dans le brouillard », ou bien « Le brouillard descend jusqu'au glacier. » Et il se penchait à la petite vitre. Et de l'autre côté, il y avait la brume, ourlant de gouttelettes grises le rebord de la fenêtre.

Parmi les grandes joies d'Étienne — l'aveugle se nommait ainsi — il faut citer la pluie. Il l'écoutait crépiter, drue, sur la poutraison du chalet, ou tambouriner sur les cailloux du sentier, ou s'affaïler en un bruissement confus dans le pré meuble. Si la température s'abaissait par la pluie, l'aveugle disait : « Ma foi ! ça tombe en neige, là-haut ! » ou bien « : Il doit grésiller là-bas ! » Là-bas voulait dire, le monde glaciaire et les sommets au-dessus de trois mille mètres environ. Il était fier de son flair de montagnard endurci qui ne le trompait point.

L'hiver, Étienne restait tapi contre le poêle de grès, comme une marmotte dans son terrier. La neige s'épaississait sur la vallée. Il l'écoutait choir, immobile et silencieux. Et il se penchait à la petite vitre. Et de l'autre côté, il y avait le tournoiement des ailes blanches criblant le jour ténu. Le mulet rongeait sa crèche. Sonnaient les clochettes des chèvres et de la vache. C'étaient les bruits fami-

liers qu'il écoutait, mêlés à la chute de la neige.

A travers la forêt, les airs, le froid et la mort sifflaient, les giboulées dansaient. Alors s'élançaient, sous les yeux morts, les rafales entrevues jadis, les blanches rafales avec la vision mouvante d'arêtes déchiquetées, linceulées de neige. Dans la lassitude de vivre, il regardait au dedans de lui. Et là aussi, l'éternel cortège se déroulait, éternellement semblable.

*
* *

Après les mois de froidure et de givre, le printemps. Le soleil dardé sur les glaciers gonflait les ruisselets de la fonte des neiges. Le guide trouvait plaisir à se rôtir à cette même lumière. Et les eaux du torrent — sous le pont du village — grondaient en roulant les pierres arrachées aux moraines. Le vent du soir ayant rôdé sur les névés endormis, lui jetait au visage des bouffées d'air glacé, avec la saveur âpre des roches et des éboulis.

L'époque du dégel — vers mars et avril — était solennelle dans la vie de l'aveugle. C'est l'heure des avalanches. Le fœhn — ce vent chaud qui souffle du désert — assaille les Alpes, tourne sur les glaciers, cerne les cimes, s'abat furieusement sur les croupes des monts, réchauffe les rocs et détache

les amas de neige. Les avalanches bavent aux pentes, déroulent leurs anneaux et se tordent dans les couloirs. Partout, elles coulent, courent, dévalent, s'étalent, s'amincissent, s'élargissent en cônes, couvrent les petits glaciers, s'étendent sur les éboulis et les pâturages, ralentissent leur allure, et ne bougent plus. On entend parfaitement bien, d'en bas, les bruits de leur chute. Chaque vallée a son avalanche. Et chaque année, l'aveugle attendait, presque au jour fixe, le retour de l'avalanche rouge, avec cet instinct des bêtes qui savent l'heure du manger. L'avalanche rouge exprimait au village, l'avalanche qui dégringole par le couloir aux parois rouges.

Il s'asseyait devant le chalet, au rayon incolore d'un soleil sans chaleur, et attendait, fébrile. Un jour s'écoulait, puis deux, mais le troisième réalisait son attente. Vers midi, divers indices, connus de lui seul, annonçaient la chute. La masse s'écroulait mugissante, précipitée dans le gouffre, avec un roulement de tonnerre. La pointe de l'avalanche, relevée, se balançait comme la tête de quelque fantastique reptile sous les nuages empanachés de poussière neigeuse, durant que la queue enlaçait la moitié de la montagne qu'elle fouettait. Des blocs énormes bondissaient, pris dans des remous de lave, arrêtés, puis projetés dans ces flots de glace, tumultueux et terribles... Le sol tremblait... Et

longtemps après la chute, l'air était empli de bourdonnements sonores où frémissait la clameur des échos éteints...

L'aveugle debout, les mains aux tempes, écoutait de tout son être, de toutes ses forces, de toute son âme exaspérée.

Le lendemain, c'était fête. Quelques camarades d'autrefois — des guides — venaient chercher Étienne. On allait en bande au pont de la Liaz, où l'élan avait poussé l'avalanche. L'aveugle marchait allègre, portant fièrement son veston de guide au col liséré de vert, chaussé de souliers à gros clous. A voir passer cet homme, d'allure décidée, le piolet au bras, vous auriez été étonné de la sollicitude de ses camarades à son égard. A votre question, on aurait répondu à voix basse : « C'est un aveugle ! » Et vous auriez eu un sourire d'incrédulité.

Plaisanteries et bons mots raccourcissaient le trajet. Tous ces braves gens étaient heureux du bonheur d'Étienne. Ils riaient et chantaient. Arrivés au pont, c'était bien une autre affaire. L'aveugle voulait toucher l'avalanche. On lui disait : « C'est là, tu peux toucher ! » Étienne frappait à coups de pied le mur neigeux, se baissait, ramassait une poignée de neige souillée de terre — un peu de l'avalanche — la tripotait, la trituroit, la reniflait, la « regardait ». Il ne parlait pas, accom-

plissant son geste avec la ponctuation d'un rite. Les autres contemplaient sans comprendre. Quand la neige avait quasiment fondu dans la main de l'aveugle, il modulait « Allons-nous-en ! » Il essuyait sa main mouillée à son pantalon. Et la bande repartait, de la mélancolie grisaillant les cœurs. Le chemin du retour paraissait plus long que celui de l'aller. Mais un verre de muscat dissipait les brumes de tristesse. La bande envahissait la pinte. Attablés, les guides et l'aveugle devaient des escalades de leur jeunesse. Et les beaux souvenirs sortaient du cortège. Puis ils y rentraient. La fumée bleue des pipes tissait au plafond sa toile. Elle s'épaississait, s'abaissait, encerclant peu à peu les hommes, et les cachait.

*
* *

Chaque été retrouvait assis sur les troncs de la place, vers la fontaine, le guide aveugle « assistant » au départ et au retour des caravanes. Ceux qui partaient pour les hauteurs et ceux qui en revenaient ne manquaient pas de le saluer. Lui, tout regaillard, serrait les mains qui touchaient les siennes. Et toutes ces mains étaient rêches, écorchées aux aspérités du granit et coupées par les glaçons. Étienne les tenait longtemps et respi-

rait l'odeur fade des roches, émanée des sacs et des cordes. Il arrivait encore qu'un ami lui demandait conseil. N'était-ce pas par pitié ? Est-ce qu'on demande conseil à un aveugle pour grimper à quatre mille mètres ?

— Étienne, après le « gendarme », traverse-t-on les plaques ?

Lui, grave, disait :

— Ah ! ma foi, moi, je suivais l'arête, c'est plus raide, mais le rocher est solide.

Et il ajoutait avec humilité, comme pour s'excuser :

— Mais de mon temps à maintenant, il y a eu du changement là-haut !...

*
* *

Étienne était marié. Il s'était marié juste avant l'accident, comme il avait coutume de dire. L'accident voulait dire sa cécité, venue on ne sait trop comment, peut-être de l'abus des marches prolongées sur les glaciers ensoleillés, les yeux non protégés des verres fumés, dans son audace de jeune guide, bravant tout, même le soleil. Et voilà. L'astre s'était vengé.

Quand la femme avait à faire aux champs, elle laissait son mari au seuil du chalet, assis sur le

banc. Il acceptait tout, un peu timide, un peu craintif, doux comme un enfant.

Il restait là, vautre au soleil, la pipe à la bouche. Un tic étrange animait ses mains, sans cesse. Avec lenteur, il étendait les doigts, les arrondissait en les ramenant contre la paume, puis subitement les crispait à quelque rugosité d'un roc imaginaire. Et le mouvement recommençait. Cela lui venait de sa carrière de guide.

En vérité, avec sa femme, il se déridait. Elle seule pouvait commodément l'entretenir. Elle lui confiait de menus travaux du ménage, et tout en besognant lui contait l'existence des autres et des hameaux voisins, d'après les nouvelles apprises de ceux qui remontent de la foire. Mais, il en revenait toujours à sa marotte :

— Y a-t-il de la neige fraîche ? — Voit-on encore la coulée de l'avalanche rouge ? — Les séracs sous le col ne sont-ils pas prêts à crouler ? — Gabriel a-t-il réussi la traversée par l'arête de Zmutt ?

Et ainsi de suite.

Elle, bonne et patiente, répondait, jamais à bout.

Parfois, Étienne lui disait :

— Montre-moi !

Elle disait :

— Allons voir !

Et devant la maisonnette, elle le tournait face aux Alpes. Elle se plaçait derrière lui, pointait par-dessus l'épaule de l'aveugle, le bras tendu, s'orientait un instant, et levant son bras, à lui l'arrêtait juste à la hauteur de l'endroit visé. Alors, elle s'exclamait :

— Voilà, mon Étienne, tu montres la chute du glacier de Bricaz, — et le déplaçant — là, c'est l'échancrure, sous le ressaut... ici, la cime, et là, — attends, ne bouge pas... — là, voici l'arête par où tu as passé le premier!...

L'aveugle s'illuminait :

— Est-ce que le rocher perce la neige ? Et la corniche, cette canaille, est-elle large ? Si tu savais, femme, le travail que j'ai eu là-haut ! Quelle pente de glace, morbleu !

Et le voilà parti à tire-d'aile sur le passé — un passé redit tant de fois !... Elle écoutait, surprenant dans les prunelles mornes de son mari le feu des lumières et des reflets des cimes de l'autre côté du vallon, que lui ne voyait point. Un silence poignant rompait le jet de sa loquacité. Le découragement le prenait. Il ne réagissait pas. A quoi bon ! Est-ce facile d'être gai, quand l'âme, depuis des années, murée derrière des yeux morts, n'a pour autre aliment que la souvenance de choses vues dans le déroulement de la jeunesse ?

Des yeux morts, restés bleus et clairs. Des yeux vides et froids comme la voûte d'un glacier. Des yeux ne contenant rien, plus rien, après avoir vu tant de larges horizons, tant d'aubes, tant de couchants, scruté tant d'abîmes dans un éblouissement de lumière. Des yeux ne contenant plus que la vie morte de choses extérieures reflétées. Deux petites tombes... Des yeux où nul ne verra, à l'heure de la mort, la vie s'éteindre. Et derrière ces yeux morts, l'âme hallucinée, redressée et frémissante.

.

Il s'en allait en tâtonnant, cramponné à la barrière du jardinet, derrière l'écurie. Au bout d'un moment, il rentrait, les paupières rougies...

*
* *

Au rythme des avalanches, les saisons fleurirent et se fanèrent. Il y en eut beaucoup. Et durant que reverdissaient aux pentes les gazons et les arolles, les cheveux de l'aveugle blanchirent.

*
* *

Non loin du chalet devant lequel les deux vieux passaient le temps, est le cimetière pressé contre

l'église, blotti jusqu'en les recoins des assises de la nef et du renflement de la sacristie. Le cimetière, tel un enfantelet serré contre les jupes de sa mère. Le soleil s'accrochait aux bras des petites croix de bois, faisant miroiter les cœurs en métal. Et la brise penchait les iris violets...

Elle disait :

— Les iris sont en fleurs !

L'aveugle disait :

— Oui. A la rosée, leur odeur flottait aux fenêtres du chalet. J'ai pensé en mon âme : le cimetière fleurit !

Le soir, la femme se levait. Ils disparaissaient lentement, la main dans la main, comme deux enfants. Et c'était une étape de plus dans cette longue course dans le brouillard.

PROFILS DE GRIMPEURS

HENRIETTE D'ANGEVILLE

Il convient de rappeler ici une femme, Henriette d'Angeville, dont le nom est écrit au premier rang de la cohorte des femmes alpinistes, longtemps avant que Miss Richardson ait descendu l'arête de Zmutt, au Cervin, ou gravi la Meije, longtemps avant que Mrs Mummery se soit hasardée au Tæschhorn par le Teufelsgrat et Mrs Bullock-Workmann à l'Himalaya.

La question féministe contemporaine manque de salutaires exemples d'énergie. L'un des plus beaux — certainement ignoré de la foule de celles qui travaillent pour la juste revendication de leur cause — est celui de M^{lle} d'Angeville. En outre, il marque une date dans l'histoire des Alpes. Rapprocher le féminisme de l'histoire des Alpes paraît paradoxal. Pourtant cela ne l'est point. N'y a-t-il pas, dans la vie, de ces mystérieux rapports qui unissent entre elles les causes les plus opposées ?

Cette Française, digne de figurer avec honneur dans les annales du féminisme, allait clamer — voici soixante-treize ans, songez-y ! — de la cime de

la plus haute montagne de France et d'Europe, le Mont-Blanc — la naissance de l'alpinisme féminin. L'alpinisme, considéré au point de vue purement sportif, rallie, en effet, un nombre inimaginable de femmes, au même titre que l'aviation ou l'automobilisme. Mettre sur un pied d'égalité l'alpinisme avec les autres sports est cependant un peu osé car, à vrai dire, on trouve dans cette marche aux sommets glacés, parmi les rocs millénaires, des imprévus, des émotions, des jouissances que nul autre sport n'offre, et surtout cette continuité de lutte consciente et intelligente contre les éléments naturels.

Henriette d'Angeville naquit le 21 ventôse, an II de la République, c'est-à-dire le 10 mars 1794, à Semur-en-Brionnois. Son grand-père, président au Parlement de Dijon, avait été exécuté la veille, et son père croupissait dans les cachots de l'État. Les remous de la Révolution s'étant calmés, ses parents se retirèrent en leur manoir de Lune, dominant cette pittoresque vallée de l'Albarine, aux environs de Nantua. C'est dans cette antique demeure familiale que grandit la petite Henriette. Et c'est, à n'en pas douter, de l'un des proches plateaux de cette région montagneuse qu'elle aperçut pour la première fois, à l'horizon ténu, la tache claire des glaciers du Mont-Blanc. Inconsciem-

ment s'exprima dans les limites de sa conscience le désir de vaincre la grande montagne blanche. Désir qui devait se développer avec les années, se réaliser d'une façon glorieuse et faire parvenir à la célébrité la petite Henriette, à côté des de Saussure et des Balmat.

« La fiancée du Mont Blanc », ainsi que l'a gentiment nommée l'un de ses biographes, M. de Luc, eut une adolescence facile ; son caractère ouvert, sa nature éveillée ne furent point contrariés par l'éducation des villes. Elle se développa, suivant les tournures de son esprit enclin à l'amour de la campagne, en toute liberté, dénotant de précoces facultés à l'étude de la science. Ayant parcouru en tous sens le Bugey, elle connut la longue chaîne du Jura, avec ses vallons aux courbes gracieuses, ses pâturages ensoleillés et ses vastes forêts. Et de là-haut, devant la vision lointaine du Mont-Blanc, le désir mûrissait. Elle mit quarante-quatre ans avant que de pouvoir mettre à exécution l'audacieux projet dont elle bergait déjà ses rêves de fillette.

Chamonix n'était point alors, comme on pourrait le croire, un lieu quasiment ignoré et solitaire. Au contraire. La réputation de ses glaciers et de ses montagnes était déjà universelle. De Saussure, par sa victoire, ouvrit, en quelque sorte, les por-

tes de la vallée aux nombreux touristes. C'est ainsi qu'au cours des années suivantes, deux milliers d'étrangers visitèrent régulièrement la contrée désormais célèbre. En 1810, l'impératrice Joséphine, avec toute sa suite, excursionna au Montanvert. Soixante-huit guides furent requis pour cette course. Chose curieuse, à mesure que la vallée accueillait, souriante, les voyageurs, découvrant la beauté de ses charmes, une ombre mystérieuse s'étend sur la calotte de glace qui la domine. Une série de catastrophes achève d'agrandir le prestige d'effroi que le Mont-Blanc inspire. Et l'accident du D^r Hamel ajoute à cette frayeur une crainte des enchantements maléfiques, des abîmes béants, des avalanches, des crevasses aux gouffres sans fond. Le Mont-Blanc eût pu facilement troquer son nom débonnaire contre celui de Mont-Terrible. En 1834, on ne l'avait escaladé que dix fois, depuis la première ascension de Jacques Balmat, c'est-à-dire en quarante-huit ans.

Comme toute entreprise nouvelle et hardie, celle de M^{lle} d'Angeville fut maltraitée et qualifiée de folie. On fit tout pour la dissuader, on lui fit entrevoir l'horreur de son projet, sa mort certaine et celle de tous ses guides. Elle résista, têtue et brave, ayant de son côté une énergie de fer qui devait la conduire là où son désir l'appelait. Elle

séjournait alors à Genève chez une amie, M^{lle} Ey-nard. « Sur 25.000 Genevois, dit-elle, il n'y en eut que cinq qui m'approuvèrent ! »

Pendant l'été 1838, M^{lle} d'Angeville se trouve à Chamonix, et peut enfin contempler de près son vieil ami, le Mont-Blanc. Elle met en ordre ses affaires intimes, réunit une escouade de douze montagnards éprouvés, soit six guides et six porteurs, sous la direction du guide-chef Joseph-Marie Couttet, et la troupe se met en marche. « Ceux qui ont vu défiler notre petite caravane dans la vallée, écrivit-elle, m'ont dit, depuis, qu'elle avait fort bon air ; je ne marchais pas, je volais, et plus d'une fois on me cria : doucement, doucement ! » On bivouaqua aux Rochers des Grands-Mulets, où la nuit fut très froide. Dès une heure du matin, la caravane s'engagea sur le glacier, au grand bonheur de la voyageuse qui ne pouvait dormir.

M^{lle} d'Angeville retrace de la manière suivante les impressions de son ascension :

« Temps radieux et de jour et de nuit, jambes de chamois, immense volonté, galerie brillante d'étrangers ont été les auxiliaires du voyage, dont les trois quarts et demi ont été faits sans fatigue et sans souffrance. »

Une sorte de léthargie, bien connue de ceux qui

pratiquent la haute montagne, endormit en quelque sorte l'héroïque femme, à quelques heures du sommet ; elle eut à soutenir une lutte désespérée, augmentée par la faiblesse de palpitations de cœur. « Si je meurs — cria-t-elle à ses guides — avant d'arriver à la cime, traînez-y mon corps et laissez-le là ! » A cette cime tant convoitée, elle parvient enfin. Elle foule la neige du sommet.

« J'ai été ressuscitée comme par miracle. J'éprouvais un sentiment de satisfaction d'avoir vaincu par la force du vouloir un corps presque agonisant, et d'avoir mené à bien une entreprise où beaucoup d'hommes même courageux eussent renoncé, s'ils s'étaient trouvés dans l'état d'angoisses atroces que j'ai combattu quatre heures. »

Elle rentre à Chamonix triomphalement, fendant une foule enthousiaste, durant que les boîtes tonnaient. Elle ajoute :

« Pendant les trois jours que j'ai encore passés à Chamonix, il n'aurait tenu qu'à moi de me croire reine ; je croyais *réver tout éveillée*, en me trouvant tout à coup célèbre pour avoir eu deux bonnes grosses jambes de montagnarde et la forte volonté de m'en servir, pour aller à quinze mille pieds de hauteur. Le rêve de Chamonix continue à Genève, *on se m'arrache*, et comme je ne suis point insensible à la gloriette, tout cela me chatouille agréa-

blement, je l'avoue, ce côté un peu faible qu'on nomme l'amour-propre. »

La légende voulut que M^{lle} d'Angeville, dans le désir de s'élever encore plus haut que le Mont-Blanc, grimpa sur les épaules de l'un de ses guides et s'y maintint debout. C'est faux. Laissons-la babiller :

— Eh bien ! me dit tout à coup Couttet, maintenant que vous avez vu, tout vu ce que vous pouvez voir d'ici, il faut que vous alliez encore plus haut que le Mont-Blanc.

— Y a-t-il donc un chemin qui mène à la lune ?

— Vous allez voir !

Et le guide, ses mains serrées aux mains d'un camarade, lui présenta ce siège improvisé où l'héroïne prit place. Les deux montagnards l'élevèrent au-dessus de leurs têtes, puis la redescendirent. Ensuite, sur sa permission, ils l'embrassèrent. Ces baisers puissants furent entendus de Chamonix, paraît-il.

Un accueil non moins chaleureux attendait la vaillante femme à Paris. M^{me} Emile de Girardin, dans une épître connue, dit : « Le lion du monde fashionable et intelligent est en ce moment la célèbre M^{lle} d'Angeville, cette voyageuse intrépide qui l'année dernière a gravi le sommet du Mont-Blanc. »

M^{lle} d'Angeville parcourut aussi les Alpes, jamais lasse, jamais fatiguée. Trente-six ans après avoir gravi le Mont-Blanc, elle grimpe à l'Oldenhorn, dans les Alpes vaudoises. Cette admirable ascension pour une femme de son âge est, je l'imagine, sans précédent. Dans le récit qu'elle écrivit de cette excursion, elle termine par cette pensée, sentencieuse et délicieuse par sa grâce ironique que moult femmes alpinistes de notre génération pourront méditer : « L'Oldenhorn est ma vingt-et-unième ascension alpestre et sera probablement une des dernières, car il est sage à mon âge de quitter le bâton de touriste avant qu'il ne vous quitte. » Elle avait soixante-dix ans !

Les angoisses de la guerre l'accablèrent. Patriote fervente, elle mourut en 1871, à Lausanne, où elle est enterrée.

L'OURS DE LA MONTAGNE

L'abbé Amé Gorret

Presque méconnu dans son pays, Amé Gorret mena l'humble existence du prêtre de montagne. Sa gloire fut d'être l'un des précurseurs de l'alpinisme italien, qui s'honore aussi des noms du chanoine Carrel, d'Aoste, de l'abbé Chamonin, de Cognes, de l'abbé Chanoux, du Petit Saint-Bernard.

Amé Gorret naquit à Valtournanche — au pied du Cervin, — le 25 octobre 1836. Son père était guide. Il semblait que ce dût être aussi la destinée du fils. Mais le jeune montagnard, d'esprit plus fin, plus poétique que ses camarades, rêvait autre chose. A travers une légère teinte de mysticisme, la nature alpestre lui parut être le symbole d'une idée supérieure. L'Eglise l'attirait. Alors il se voua à la carrière ecclésiastique, emportant au séminaire l'amour de la montagne.

En ce temps-là, à Aoste, l'instruction que l'on donnait aux écoliers n'était point compliquée. Il

faut dire que les circonstances ne se prêtaient guère à la tâche laborieuse des maîtres. Et l'intelligence fruste de ces petits montagnards ne pouvait être dégrossie que lentement, à force de patience, à force d'indulgence. Gorret lui-même a décrit avec fraîcheur cette initiation.

« S'étant assuré que je savais passablement lire, le vicaire pensa de suite me faire attaquer simultanément les deux grammaires : la française et la latine. La grande difficulté était que, ni l'un ni l'autre, nous n'avions les livres requis pour ça. Le curé réussit à nous déterrer, dans sa bibliothèque, ses vieux livres des premières classes. Nous voilà donc définitivement enfoncés dans l'étude. Le papier coûte, se salit vite et dure peu il faut aviser et chercher à s'en passer. Nous finissons par découvrir une belle pierre calcaire au grain très fin et onctueux, et voilà plus d'une semaine à lui donner le poli voulu. Entre chaque leçon, frotte la pierre. Pour encre, une décoction de toutes les baies noires que je rencontre dans les buissons. Une énorme plume d'aigle me dura trois ans.

« C'est un riant souvenir, maintenant, quand je me rappelle que quatre ou cinq fois par jour je devais aller à la fontaine pour laver mon cahier et ensuite le faire sécher, détruire mon devoir aussitôt accompli. »

Très jeune, élevé à la façon de tous les enfants de l'Alpe, il passait une moitié de l'année au village, et l'autre aux pâturages. Quand l'époque de l'exode des troupeaux arrivait, il partait en compagnie de sa famille. C'est dans les hauts pâturages qu'il prit l'habitude de penser, de contempler et surtout d'aimer cette terre natale aux glaciers blancs, aux cimes de granit. Les hautes solitudes forgèrent au petit pâtre une âme de poète.

Le temps passe, Amé Gorret commence ses études. Dès que le jeune séminariste peut s'échapper, il remonte sa vallée et promène sa passion pour la montagne en de solitaires rêveries. Par la privation, cet amour s'est mûri. Le désir de toucher ces sommets l'obsède. Et pendant l'été de 1857, le fier adolescent accomplit sa première véritable ascension en compagnie de J.-J. Carrel, le chasseur, et de J.-A. Carrel, le bersaglier.

Guido Rey, l'éminent auteur du *Mont-Cervin*, dans son chapitre, *les Conquérants*, trace du jeune Gorret le portrait suivant :

« C'était un enfant de vingt ans, imberbe et ressemblant tout à la fois à un clerc d'église et à un berger, long, osseux, droit comme un sapin, avec je ne sais quoi de timide et de résolu en même temps, qui se trahissait dans la façon de se tenir et son allure ; gai compagnon, toutefois, ayant la riposte

prompte et aiguë et de bonnes jambes qui le servaient bien. Son regard attentif, son front ouvert et réfléchi indiquaient en lui une habitude d'étudier et de penser qui n'était point dans les deux autres. Il n'avait pas comme eux le visage bronzé, parce qu'il passait presque toute l'année au séminaire et ne venait au pays que pendant les vacances. »

Or, les trois compagnons s'arrêtèrent au faite de la Tête du Lion. Ils purent contempler à leur aise la Becca (le Cervin) qu'ils devaient vaincre neuf ans plus tard.

Ordonné prêtre en 1861, l'abbé Gorret débuta dans la carrière comme vicaire à Champorcher.

En 1865, ce sont les cures de Cognes et de Valgrisanche qui l'accueillent. En visitant ses paroissiens, il parcourt les montagnes avoisinantes, étudie, observe, note tout avec soin. 1865 ! Date mémorable dans sa vie ! Le 17 juillet, J.-A. Carrel organisait au Breuil une petite caravane pour atteindre la cime du Cervin que Whymper avait conquise trois jours auparavant depuis Zermatt.

L'abbé Gorret s'offre et Carrel accepte. Le lendemain fut un jour de victoire. *La Feuille d'Aoste* publia, peu après, le récit de cette première ascension au Cervin d'Italie, dû à la plume du prêtre.

Cet article vigoureux, plein de poésie, mené d'une allure originale, attira sur son auteur l'atten-

tion du nord de l'Italie. Le prêtre montagnard fut consacré alpiniste et écrivain.

La même année et au cours de celles qui suivirent, l'abbé Gorret accomplit les premières ascensions du Pic du Retour (3.372 mètres), du col de Tleccio (3.324 mètres), de la Becca Costazza (3.085 mètres), de la Torre di Lavina (3.308 mètres), de la Punta Garin (3.447 mètres), du Bec de la Fruidière (3.070 mètres), de la Grande-Rousse (3.608 mètres). Ces nombreux exploits achevèrent de rendre son nom populaire, dans les hautes vallées du Piémont. Toutefois l'abbé, connaissant à fond les montagnes de son pays, eut l'étrange idée de vouloir les comparer avec celles de France. Pauvre, il ne pouvait songer à voyager. Un seul moyen s'offrait à lui : son passage dans le clergé français. L'évêque de Grenoble, alors Mgr Fava, accueillit favorablement sa demande. En 1881, le prêtre valdotain fut nommé curé de Saint-Martin-de-Clettes, puis de Villard-Reymond, enfin, en 1882, il est à la cure de Saint-Christophe-en-Oisans. Son séjour en France se prolonge jusqu'en 1884. Il visite toutes les vallées de la région, grimpe sur tous les pics des environs, dont la Meije et les Ecrins. Il poursuit avec ardeur l'idée d'écrire un guide sur la vallée de la Bérarde. Son but ne put être atteint. Une circulaire du ministre des Cultes,

invitant les évêques à ne pas recruter d'étrangers dans leur clergé, notre abbé dut rentrer en Italie. Là, tant soit peu persécuté, à cause de son amour pour la vérité et son esprit mordant, sans protection, il fut relégué à la cure de Saint-Jacques d'Ayas, dans la vallée de Gressoney. Il y resta vingt et un ans. C'est à partir de cette époque qu'il signe invariablement : *l'Ours de la Montagne* ! Ironie contre la rudesse de son sort, ou fierté de son sentiment ? Vingt et un ans là-haut, c'était trop pour un homme de sa trempe. Il lui aurait fallu plus d'action, plus de vie, et non pas une existence, murée en quelque sorte, en un aussi triste ermitage. Il réclama, inutilement. Alors, mettant à profit les belles leçons d'énergie et de volonté apprises au grand livre de la montagne, il se tut. Son dévouement pour les humbles dont il avait la charge d'âme fut immense. M. H. Ferrand, son ami et son biographe, a publié de lui cette touchante lettre :

« Je m'en vais bien vous étonner en vous parlant de mes occupations de cet hiver. J'ai dû me charger de l'école des enfants du quartier. L'école n'a pas de local ni de fonds assurés, le gouvernement et la commune n'y entrent pour rien. Ce sont les particuliers d'ici qui se cotisent. Ces années dernières, on arrivait à un traitement de 100 francs au maître, pour cinq mois d'école ! Cette année, la

misère est si grande que je doute que l'on puisse arriver à cinquante francs, et trouver un maître à ce prix est plus que difficile. J'ai dû me résigner à cette ingrate besogne de régenter des enfants, dégourdis comme autant de belettes et d'écureuils. J'en suis donc réduit à enseigner l'alphabet et à tracer des barres sur du papier : la belle littérature pour moi, si indépendant, et cloué cinq heures par jour avec une trentaine de gamins ! »

En 1902, ses yeux furent atteints de la cataracte. La paralysie l'immobilisa. Il se retira à l'Hospice de Saint-Pierre en Châtel-Argent, où il mourut le 4 novembre 1907.

Peut-être eût-il préféré mourir, avant de connaître le projet de construction d'un funiculaire au Cervin. Il lutta contre cette idée avec énergie. La *Revue alpine* accueillit son plaidoyer : *Aegri Somnia*, qui entraîna du bon côté bien des esprits, en France. Je cite cet extrait d'une lettre d'alors :

« J'ai eu une véritable quinte de dépit, de mauvaise humeur, de désorientation, suivie de méprisante compassion quand j'ai appris le projet de chemin de fer au sommet du Mont-Cervin. »

Et M. Guido Rey me communique une carte postale qu'il reçut un des premiers jours de « l'affaire du Cervin » :

« Es-tu comme moi ? j'ai éprouvé un violent sou-

bresaut d'indignation en voyant annoncer le chemin de fer au sommet du Mont-Cervin. Quelle profanation ! enlever à ma chère montagne son prestige, sa philosophie et sa poésie !

« Je t'écirai, un jour plus serein,

« AMÉ GORRET. »

Moi-même, je lui avais écrit, disant tout l'espoir que nous avions d'arriver à la victoire contre ce projet de chemin de fer. Je transcris fidèlement sa réponse, pleine de bon sens et d'humour :

Prieuré de Saint-Pierre en Châtel-Argent.

7 septembre 1907.

Cher Monsieur,

Je puis bien tout de suite, sans autre formalité, traiter en ami, l'ami de mon ami Guido Rey. Ainsi soit-il !

J'ai été heureux d'apprendre que la souscription pour empêcher la *déturpation* de notre cher Mont-Cervin et lui conserver ses charmes, sa beauté et ses autres titres qui le font le plus précieux bijou de nos Alpes, ait déjà atteint le chiffre de 40.000. Je veux pourtant y ajouter une autre chose. Le Mont-Cervin appartient aussi bien à l'Italie qu'à

la Suisse ; c'est une limite si vous voulez, mais mieux encore, un trait d'union entre les deux nations. A présent, je me demande comment le gouvernement helvétique a-t-il pu donner l'autorisation à quelques ennemis-nés de la poésie, de la philosophie et du sentiment, à quelques spéculateurs matériels, à des ingénieurs, chiffrer, et disposer à leur gré de cette propriété mitoyenne, sans le consentement et l'assentiment préalable de l'autre propriétaire de la mitoyenne. Vous voyez la grande question internationale entre nations pourtant amies.

Je laisse de côté les autres considérations pourtant si pratiques : les tempêtes si subites, la foudre et le fer, la rupture des fils, etc... Mais il y a encore du triste et du comique : *Triste* : Les victimes d'un accident funeste, arrivé sur le parcours électrique aérien du Mont-Cervin ne pourront s'attendre à aucune pitié et condoléances de ceux qui en apprendront la nouvelle. Ils l'auront voulu ! *Comique* : Un monsieur, une dame riches enverraient leurs chapeaux sur la belle montagne, sans se déranger eux-mêmes, et puis, dans leurs soirées d'hiver, dans leurs salons, ils montreront leurs chapèaux ! « celui-ci a été sur le Cervin ! » comme si l'individu avec sa tête avait accompagné le chapeau.

Vous serez certainement fatigué de mon long

babillage. J'ai fini pour aujourd'hui, c'était ma première lettre à vous, car je ne compte pas les cartes postales. Merci encore de l'intérêt pour notre cher Mont-Cervin ; qu'on ne le profane pas, qu'on lui laisse sa gloire et sa beauté. Si vous m'écrivez encore, je vous répondrai malgré la faiblesse de ma vue et mes infirmités de vieil alpiniste.

Votre bien dévoué,

« ABBÉ AMÉ GORRET, dit *l'Ours de la Montagne*.

Tous les articles et publications de l'abbé Gorret sont écrits en français, langue quasi-officielle des Valdotains et du clergé d'Aoste. On éprouve à le lire, la joie de trouver un auteur à part. Romantique, certes, il l'est, mais à sa façon. Du romantisme peut-être un peu à la Rousseau, teinté de lyrisme objectif, dégagé d'une vaine phraséologie. Un style clair, incisif, concis ; des images fraîches, parfumées !... Sa correspondance volumineuse révèle un esprit vif ; une philosophie simple, empreinte de stoïcisme.

Mieux soutenu, mieux aidé, ce prêtre cultivé, cet apôtre de l'Alpe aurait pu créer une œuvre.

Il représentait la génération héroïque de l'alpinisme, en vrai montagnard, alpiniste par amour de la montagne et non par snobisme.

EDWARD WHYMPER

Whymper est mort. C'est le point final d'une tragédie jouée il y a quarante-six ans dans le sombre décor des précipices du Cervin.

Edward Whymper fut un très grand alpiniste, le plus grand. Nul n'oserait lui contester cet honneur. Songez à l'époque rudimentaire au point de vue alpinisme dans laquelle il vécut, et vous aurez une faible idée — si vous êtes un profane — des extraordinaires difficultés qu'il eut à vaincre, non pas seulement pour dompter le géant de Zermatt, mais tout au long de sa marche triomphale aux cimes vierges.

Ni Tyndall, ni Kennedy, ni Javelle et les autres ouvriers de la première heure n'ont inspiré l'étonnante impression d'audace et de froide énergie d'Edward Whymper. Évidemment, le drame du Cervin entoura d'une tragique auréole l'existence de l'alpiniste anglais. Ce fut presque essentiellement à cette renommée-là qu'il dut le prestige de son nom. Dire : Whymper ! c'est appeler les fantômes du désastre de jadis, c'est dire la lutte

p assionnante autour du Cervin, avec ses défaites, avec ses victoires, avec la catastrophe. Mais Whymper n'a pas conquis seulement cette cime-là.

Il naquit à Londres le 27 avril 1840.

A cette époque, une aube incertaine se levait sur l'alpinisme. Le sentiment de la nature alpestre était à peine fixé par une littérature assez particulière, où la science avait la grosse part, laissant peu de place aux récits tenant du merveilleux que des voyageurs romantiques chantaient en leur enthousiasme. Dans ce chaos d'impressions neuves consacrées aux montagnes, un motif s'accusait de plus en plus : l'alpinisme.

Un souffle traverse l'Italie ; des hommes jeunes et vaillants, des poètes et des artistes, ayant à leur tête le roi-chasseur, remontent les hautes vallées et célèbrent les beautés de l'Alpe. L'Angleterre, elle aussi, participe à cette « renaissance » étrange. On publie l'œuvre de Ruskin. Les pages sublimes dédiées par l'esthète-philosophe à la gloire de la montagne frappent l'imagination du public cultivé anglais. Tous ces précurseurs, aidés d'autres plus obscurs, enflamment les esprits. Et des individus doués de force et d'intelligence, partent à la conquête des sommités vierges. L'alpinisme était né.

C'est dans les idées de cette ère nouvelle que

grandit le jeune Whymper. Nature énergique, trempée d'audace et de volonté, il lui fallait trouver un mode d'expansion où dépenser sa robustesse et exercer ses facultés naissantes de littérateur, dessinateur et homme de science. Alors il se tourne vers l'alpinisme et se donne à lui, corps et âme.

A l'âge de vingt et un ans, il gravit, en première ascension, le mont Pelvoux (3.959 m.) et trois ans plus tard, la Barre des Écrins (4.100 m.), également une « première ». Enfin, jusqu'en 1865, il accomplit de remarquables campagnes alpestres, illustrées spécialement par la conquête des Grandes Jorasses (4.206 m.), de l'Aiguille d'Argentières (3.901 m.) et de l'Aiguille Verte (4.127 m.) dans la chaîne du Mont-Blanc. Cette dernière ascension, faite en compagnie des fameux guides Christian Almer, de Grindelwald, et Franz Biener, de Zermatt, fut longtemps discutée à Chamonix, tant on tenait pour inaccessible la terrible aiguille. Quinze jours après cet exploit, Edward Whymper vainquait le Cervin après un siège qui durait depuis six ans. Six ans d'indomptable ténacité et de merveilleux efforts. Un corps à corps avec les roches du Mont. Et chacun sait la suprême victoire et la tragédie du retour.

Las des Alpes, Edward Whymper organise, en

1867, une expédition scientifique dans les contrées N.-O. du Groënland. Il revisite ces parages en 1872, fort des précédentes expériences, et en rapporte une précieuse collection minéralogique et de fossiles, conservée actuellement au Bristish Museum. Au cours des années 1879-1880, il explore l'Équateur, parvient en vue des Andes dont il remonte les grandes vallées. Géologue, botaniste, homme de science et dessinateur, mais surtout alpiniste, il atteint la cime vierge du Chimborazo (6.530 m.), traverse ce massif, et fait aussi les premières ascensions du Sincholagua, de l'Antisana, du Cayambe, du Cotocachi, importantes sommités. Il grimpe encore au Cotopaxi (5.960 m.), se livre à des expériences de physique au bord du cratère et bivouaque là-haut.

Deretour en Europe, Whymper parcourut maintes fois et en tous sens, les Alpes, fit divers voyages, dont un aux Indes, et se fixa définitivement au pays natal, dans la paisible petite ville de Teddington.

Ses ouvrages, où il a consigné, noté, développé et souvent dessiné tout ce qu'il a vu et observé, sont l'une des pierres d'angle de l'édifice — fragile encore — qu'est la littérature alpine : *Scrambles amongst the Alps*, *Travels amongst the Great Andes of the Equator*, *A guide to Chamonix*, *A*

guide to Zermatt, A royal Traveller, et nombre d'intéressantes brochures. Son style est incisif et coloré. Il a la verve et l'humour britanniques et son apport à la science constitue un bagage des plus précieux.

Grâce à son énergie et à ses services notoires, Whymper fut nommé par le roi d'Italie, Humbert I^{er}, chevalier des ordres de Saint-Maurice et de Saint-Lazare. En outre, la Société royale de géographie de Londres lui décerna la médaille d'or. Il était l'un des plus anciens membres de l'Alpine Club et membre honoraire de nombre de sociétés savantes ainsi que des principaux clubs alpins.

Infatigable, jamais las, fort de cette jeunesse que prodigue aux audacieux, aux enthousiastes, la nature dispensatrice, Edward Whymper se maria en 1906. Ce fut un événement dans sa vie, plus important peut-être, que la première ascension du Cervin. Le vieux lutteur des Alpes goûta les charmes de l'hyménée, à l'ombre d'un *cottage* de la campagne anglaise, entouré de l'amour d'une jeune femme et dans la joie de voir prospérer un charmant baby.

Ce digne couronnement d'une existence tumultueuse n'en est-il pas un des plus beaux exploits ?

Qu'on me permette de noter l'attitude de Whymper lors de « l'affaire du chemin de fer du Cervin ».

Je lui avais écrit, le priant, le suppliant plutôt, lui, le héros, de protester ouvertement contre le projet. Sa voix vénérée n'eût pas manqué de rallier du bon côté tous les sceptiques et les indifférents. Il n'en fit rien. Sa réponse ne me consola point. L'année suivante, nous nous rencontrâmes.

— Alors ! dis-je, vous laissez construire un funiculaire à *votre* Cervin ?

— Je suis Anglais. Je pense que ce serait un affront pour la Suisse, qu'un étranger élevât la voix pour protéger ses montagnes.

Sa voix tremblait un peu. Je devinai la fin de sa pensée.

*
* *

Il advint qu'un été, nous passâmes ensemble de longs jours, abrités par le même toit d'un modeste hôtel alpestre. Je rencontrai souvent Whymper. Ma jeunesse plaisait à sa vieillesse. Nous devînmes bons camarades.

Un soir, nous fûmes seuls sur la galerie de mélèze. Le crépuscule bleuissait le fond du val. Dans la paix qui tombait des monts, les cloches du bétail qu'on rentrait, tintaient. Le ciel était limpide.

Rompant le mutisme dans lequel nous avait renfermés l'enchantement de la soirée, Edward Whym-

per émit ces mots légèrement scandés : « Il y a bientôt quarante ans ! » Je compris. C'était la première fois que nous abordions « le sujet ».

Alors, la même voix tranquille poursuivit : « Le jour était glorieux. Nous avions quitté la cime du Cervin depuis une heure environ. Tout marchait à souhait. Michel Croz descendait le premier, en tête de notre grande cordée. Hadow le suivait, puis Hudson, Douglas, enfin Taugwalder père, moi et Taugwalder fils. De temps à autre, je voyais Croz se retourner et assurer les pieds de Hadow sur les saillies glacées. Nous allions, heureux, le cœur léger, enthousiasmé de notre conquête... Soudain, j'entendis un hurlement d'angoisse et d'épouvante, immédiatement suivi d'un bruit de chute. Et comme une roche voisine limitait notre vue à quelques mètres, cachant nos compagnons, nous vîmes, alors, plus bas, sur la pente, les quatre infortunés bondir, heurtés, rejetés et disparaître dans l'effroyable abîme. Un tourbillon de neige fumait sur leurs traces ; en se vaporisant sur le bleu du ciel la neige étincela au soleil.

« Crispés à la muraille, immobiles, rigides, hébétés presque, nous laissâmes s'écouler d'interminables minutes avant que de reprendre la descente. Sur nos têtes, l'immensité bleutée, sans un nuage ; en bas, la vallée dans le calme des belles heures

d'été ; et le silence solennel et paisible de la haute montagne, que rien ne troublait...

« Je m'explique ainsi, continua-t-il, la genèse de la catastrophe. — Ici Whymper se leva et s'assit sur le rebord de la barrière du balcon. — Michel Croz devait s'apprêter à s'abaisser d'un pas, se tenant droit, face à l'abîme. Hadow, en mauvaise posture dut glisser brusquement et ses jambes tendues atteignirent Croz aux reins — Whymper continuant de mimer, étendit ses jambes contre la paroi vis-à-vis et poursuivit — celui-ci surpris inopinément fut projeté en avant, et les deux corps lancés dans l'espace, arrachèrent successivement du rocher les deux autres touristes. La corde tendue comme une barre de fer, sauta net devant Taugwalder... »

Je m'exclamai :

— Mais alors, une stupide glissade a provoqué ce terrible accident ?

Whymper me répondit :

— *Indeed!* une simple glissade ! *Poor Michel, who perishes miserably*, par bêtise ! (En vérité ! une simple glissade ! pauvre Michel, qui périt misérablement, par bêtise.)

Puis il se tut. Il y eut un silence très grave, très long. Un silence éloquent. Je regardai cet homme, sans pouvoir pénétrer l'impassibilité froide de son visage au masque immobile. Une ride —

une seule — labourait son front. La souvenance du cruel passé ! Les yeux de Whymper étaient attachés à la cime blanche d'une montagne voisine. Je suivis son regard d'aigle. L'arête ciselée de glace était sertie d'un filet d'or, un peu rosé, d'une délicatesse infinie. Très loin, au couchant, les clartés devaient s'attarder. Derrière ce mont, c'était encore le Cervin. Invisible, il obsédait. L'ombre montait au long de ses roches élevées, enveloppant leur mystère.

Et je me figurai sa silhouette isolée.

*
* *

Et voilà. Croz, Jean-Antoine Carrel, Maquignaz, le bon abbé Amé Gorret, Edward Whymper... tous sont morts !... Le dernier feuillet de la merveilleuse et dramatique histoire de la découverte du Cervin est tourné.

UN ASCENSEUR AU CERVIN

Cet article polémique — paru à la *Gazette de Lausanne* du 14 janvier 1907 — pourra paraître déplacé dans ce recueil. Nous avons toutefois tenu à le faire figurer ici, car il fut le point de départ de la campagne engagée contre le projet de construction d'un chemin de fer au Cervin et qui aboutit au mouvement populaire que l'on sait, sauvant le Cervin du rail et de la crémaillère !

UN ASCENSEUR AU CERVIN

Décidément, on en veut aux beautés de la Suisse !

Non contents d'avoir ridiculisé les plus pittoresques vallées alpestres par des placards-réclames criards, des hommes — des Suisses naturellement — parlent maintenant de transformer en une vulgaire tour Eiffel, la plus belle montagne de nos Alpes en créant un chemin de fer au Mont-Cervin. Celui de la Jungfrau paraissait suffire ; s'en prendre au Cervin, c'est trop.

Le Cervin, c'est la cime par excellence, imposante plus que toute autre par la hardiesse de son allure, imposante par son histoire. C'est le rocher superbe symbolisant l'Art engendré par la Nature. C'est le pic altier qu'ont chanté les de Saussure, les Forbes, les Tœpffer, les Minto, c'est le fier géant, tragique et provocant, qu'a décrit Ruskin et qu'il proclame avec raison *the most noble cliff of Europe*. C'est le colosse que le poète italien Guido Rey exalte avec amour. C'est la montagne inspiratrice que les hommes en foule viennent

admirer et contempler, devant laquelle toute mentalité artiste ou sensitive s'incline, saisie comme au contact d'une beauté infiniment profonde.

Autrefois, les vieux Suisses — les vrais — étaient fiers de porter ce nom et d'appartenir à la vaillante petite nation des Alpes. Ils savaient s'en rendre dignes en luttant contre l'envahisseur. Les temps sont changés ; on est tout juste Suisse pour la forme, et sous prétexte de progrès on laisse *lâchement* accomplir de véritables sacrilèges.

Si nous laissons faire, tout sera bientôt vulgaire dans notre pays. Il arrivera un temps, et il n'a pas l'air d'être très éloigné, où le vrai Suisse n'osera plus déclarer sa nationalité sans s'exposer au reproche d'avoir laissé avilir son pays. La Suisse est une vaste hôtellerie, c'est entendu. Mais soyons au moins des hôteliers intelligents et ne détruisons pas de nos propres mains *ce qui est et doit rester* l'éternelle beauté de notre patrie. Sinon, la caricature qu'Alphonse Daudet s'est plu à décrire dans son fameux *Tartarin* sera bientôt une lamentable réalité.

Devons-nous vraiment subir sans mot dire la construction d'un chemin de fer au Mont-Cervin ?

Faut-il laisser ainsi sombrer dans la vulgarité la cime la plus noble et la plus grandiose de nos Alpes ?

Le peuple suisse laissera-t-il donc s'accomplir sans protestation un acte aussi vil, dont le seul but est de gagner de l'argent ?

Le Cervin appartient à tous les Suisses. Nous ne devons pas souffrir que ce patrimoine commun de beauté soit concédé à quelques-uns, pour en faire un objet de lucre.

Nous sommes certains que tout vrai Suisse saura comprendre la pressante nécessité de réagir avec énergie contre ce projet hideux.

Il n'y a à cette entreprise aucun caractère d'utilité générale. Elle ne s'adresse qu'à une clientèle de riches oisifs...

Zermatt a déjà le chemin du fer de Gôrnergrat, d'où la vue sur les cimes avoisinantes est superbe. Zermatt, du reste, a nombre de sommets d'accès facile permettant à tout le monde, ou à peu près, de se procurer un aperçu de ce que représente une ascension, d'en ressentir les émotions. Il est superflu de déshonorer le Cervin par un ascenseur.

Le gouvernement du Valais qui vient de promulguer une loi pour protéger la montagne contre les affiches-réclames refusera son assentiment à cet avilissement de la plus belle de ses montagnes.

Que tous les amis de la montagne se lèvent pour protester ! Que la Ligue pour la Beauté prenne la tête du mouvement ! Que le Club Alpin tout entier

s'y joigne et organise un vaste pétitionnement, que les sociétés d'étudiants le secondent et soulèvent tout le peuple !

Levons-nous tous ! Protestons ! Chassons les vendeurs du Temple !

Il faut que chacun de nous comprenne la nécessité d'agir contre ce vil agiotage ! Que chacun de nous y aille de son énergie, de son cœur, de son amour pour son pays ! Il s'agit vraiment de l'honneur de la Suisse.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

	Pages
Le cairn du Tour Noir	3
Première neige	11
Adagio doloroso	15
Souvenirs de la Saint-Jean.	18
Le village sommeille...	33
La vie s'assoupit...	47
Le Cervin.	53
Voici la chapelle grise...	65
Le cimetière de Saint-Nicolas.	68
Déclassé	71
Le Cervin de Zmutt	111
La croix du Cervin	139

TABLE DES MATIÈRES

DÉDICACE	V
AVERTISSEMENT AU LECTEUR	VII
PRÉFACE	IX

Impressions

In memoriam	3
Hymne à la montagne.	6
Pour les morts.	7
Au chalet	9
Première neige.	11
Lumière	13
Adagio doloroso	15
Souvenirs de la Saint-Jean	18
Par la pluie	23
L'automne qui meurt.	25
Lè Semeur	28
Le Soir, le Travail et le Silence	31
Vingt-quatre décembre	41
Un dimanche après-midi	44
La poste en hiver.	46
Crépuscule	49
La chapelle sous la neige.	50
Lettres de Zermatt.	53

Croquis

Déclassé	71
Monsieur le curé	82
La vache de la cure	85
Deux vieux guides.	88
Idylle	91

Haute montagne

Dans la brume	97
Les chamois.	107
Un bivouac	109
Aube	111
Le Cervin de Zmutt	113

Récits

L'abandonnée	167
L'avalanche	172
La fin	177
L'arrestation.	186
La vocation de Pierre.	189
Le dur devoir	197
Le pardon	209
Les yeux morts.	223

Profils de grimpeurs

Henriette d'Angeville.	239
L'Ours de la montagne. <i>L'abbé Amé Gorret</i>	247
Edward Whympet	257
Un ascenseur au Cervin	269
TABLE DES ILLUSTRATIONS.	273

Alfred Harvey m. d.

CHARLES GOS

Près des Névés et des Glaciers

Impressions Alpestres

Ouvrage illustré de douze dessins à la plume

par

ALBERT GOS

Préface de GUIDO REY



PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER

(SOCIÉTÉ ANONYME)

33, RUE DE SEINE, 33

1912

Tous droits réservés.

SOUVENIRS D'UN ALPINISTE, par E. JAVELLE. Avec une notice biographique et littéraire par EUGÈNE RAMBERT.

Un volume in-16, 4^e édition 3 fr. 50

TABLE DES MATIÈRES : *Avant-propos.* — Émile JAVELLE, *notice biographique et littéraire.* — *Souvenirs de deux étés.* — *Une ascension au Cervin.* — *Le Cervin et ses difficultés.* — *Encore le Cervin.* — *Huit jours dans le val d'Anniviers.* — *Ascension du Weisshorn.* — *Ascension du Rothhorn.* — *Ascension de la Dent d'Hérens.* — *Salvan, un village du Valais.* — *Les Légendes de Salvan.* — *Les gorges de la Sallanche.* — *Le massif du Trient.* — *Première ascension du Tour-Noir.* — *Le mal de montagne* — *Les mazots de Plan Cerisier.*

LE MONT-BLANC, par CHARLES DURIER. (Ouvrage couronné par l'Académie Française), 5^e édition revue et augmentée d'un supplément, avec une carte des routes du Mont-Blanc.

Un volume in-16 3 fr. 50

EXTRAIT DE LA TABLE DES MATIÈRES : *La montagne symbole.* — *Le Mont-Blanc et la géographie.* — *Histoire primitive.* — *Bourrit et Saussure.* — *Jacques Balmat.* — *La science au Mont-Blanc.* — *Les routes du Mont-Blanc et les cabanes.* — *Les accidents.*

HISTOIRE DU MONT-BLANC, Conférences par CHARLES DURIER. Un volume in-12 1 fr. 50

VOYAGES DANS LES ALPES. Partie pittoresque des ouvrages de H.-B. DE SAUSSURE, 3^e édition augmentée des Voyages en Valais, au Mont-Cervin et autour du Mont-Rose.

Un volume in-12 3 fr. 50

LES ALPES VAUDOISES, par AUG. VAUTIER.

Un volume, grand in-4^e, avec de nombreuses illustrations phototypiques, par Fréd. BOISSONNAS. 23 fr. »

LES ALPES FRIBOURGEOISES (LA GRUYÈRE).

Un volume, grand in-4^e avec de nombreuses illustrations phototypiques, par J. DE GOTTFREAU 30 fr. »

LES ALPES VALAISANNES. Illustrations par Fréd. BOISSONNAS. Texte par EUG. DE LA HARPE.

Un volume, grand in-4^e, richement illustré 38 fr. »

LE VALAIS PITTORESQUE, par SOLANDIEU.

Un volume, grand in-4^e, orné de 330 héliogravures inédites, par S.-A. SCHNEGG. 30 fr. »

DANS LES ALPES ET LE JURA. Souvenirs d'un alpiniste, par H. BALAVOINE.

Un volume, in-12 3 fr. 50

